God
824.3
monESS
101739

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 20 February, 2016

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N.° 24.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS;

ET PRÉCÉDÉS

DE L'ÉLOGE DE MONTAIGNE,

PAR M. VILLEMAIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

101739

TOME DEUXIÈME.

Vol II

PARIS,

FROMENT, QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

M DCCC XXV.

909
F 641.3
Mon K.S.S
101739

00101739

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE

DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXV.

DE L'INSTITUTION DES ENFANTS.

A Madame Diane de Foix, comtesse de Gurson.

Sommaire. I. On peût, on doit même recourir aux anciens, lorsqu'il s'agit de traiter un sujet important : mais de croire qu'il faille tout emprunter d'eux, et que, par ce moyen, on en imposera aux lecteurs instruits, c'est une erreur trop commune. — II. L'éducation des hommes commence dès qu'ils sont nés; il est difficile de juger par leurs premières inclinations, de ce qu'ils seront un jour. La science convient surtout aux personnes d'un haut rang; non celle qui apprend à argumenter, à ergoter, mais celle qui rend

habile dans le commandement des armées, et le gouvernement des peuples. — III. Le succès de l'éducation dépend du choix d'un gouverneur. Il faut que l'homme qui se dévoue à cette profession, ait la tête mieux faite que bien remplie; qu'il ait du jugement et des mœurs plutôt que de la science; il faut qu'il se contente d'aider l'élève à s'ouvrir lui-même la route du savoir; qu'au lieu de lui parler sans cesse, il l'écoute à son tour. L'élève ne doit pas adopter servilement les opinions des autres, n'en charger que sa mémoire; il faut qu'il se les approprie, qu'il *les rende siennes.* — IV. Le profit qu'on retire de l'étude est de devenir meilleur. Tout ce qui se présente aux yeux doit être un sujet d'observations. Les voyages sont utiles, mais faits d'après un meilleur système. Il faudrait voyager dès la plus tendre enfance; s'habituer aux fatigues; fortifier son corps en même temps que son ame. — V. Il faut inspirer à un jeune homme de la modestie, du courage, de la sincérité, de l'affection pour le prince, etc. — VI. Il faut lui inspirer une honnête curiosité, le désir surtout de connaître l'*histoire;* quel profit il tirera de cette étude. On y joindra la fréquentation du monde. Le monde doit être le livre d'un jeune homme. —VII. C'est surtout à la philosophie qu'il doit rendre un culte assidu. Qu'il borne l'étude des sciences et des arts à ce qu'ils ont d'utile: avant de s'appliquer à bien connaître le cours des astres, il doit observer ses propres penchants, et chercher les moyens de les bien régler. C'est alors qu'il pourra se livrer avec plus de goût à certaines sciences, telles que la logique, la géométrie, la physique, et enfin aux lettres. Mais qu'il rejette les arguties, l'*ergotisme;*

c'est la cause du dédain que l'on affecte pour la philosophie. La vraie philosophie est celle qui ne s'occupe que d'objets utiles. Elle n'a point l'aspect triste et réfrogné. Elle peut se mêler aux jeux et exercices des enfants. — VIII. Comment on doit gouverner les enfants dans leurs études. Point de violence, mais point de mollesse. Dangers des châtimens rigoureux. Il faut que tous les mets leur paraissent bons. Qu'aucune manière ne leur semble trop étrange; qu'ils puissent faire tout ce qui leur plaît, mais qu'ils ne désirent faire que ce qui est louable et bon. C'est par leurs actions qu'on jugera de leurs progrès : qu'ils soient moins savants dans les mots que dans les choses. Ils doivent mépriser toutes les subtilités sophistiques de l'école. On rend trop difficile l'étude du grec et du latin. Il est des moyens plus simples d'apprendre ces langues.

Exemples : Le philosophe Chrysippe; Capilupus; Juste-Lipse; Cimon, Thémistocles; Socrates; Archésilas; Tite-Live; Plutarque; Socrates; Pythagore; Anaximènes; Démétrius le grammairien, et Héracléon de Mégare; Socrates; Aristote et Alexandre; Isocrates; le philosophe Speusippe; Germanicus; Callisthènes; Alcibiade; Héraclides; Diogène, Zeuxidamus; les ambassadeurs de Samos et Cléomènes, roi de Sparte; deux architectes d'Athènes; Caton; Aristippe; Chrysippe; Michel Montaigne dans son enfance.

Ie ne veis iamais pere, pour bossé ou teigneux que feust son fils, qui laissast de l'advouer; non pourtant s'il n'est du tout enyvré de cette affec-

tion, qu'il ne s'apperçoive de sa deffaillance; mais tant y a qu'il est sien : aussi moy, ie veoy mieulx que tout aultre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage; un peu de chasque chose, et rien du tout, à la françoise. Car, en somme, ie sçay qu'il y a une medecine, une iurisprudence, quatre parties en la mathematique, et grossierement ce à quoy elles visent; et à l'adventure encores sçay ie la pretention des sciences en general au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastré aprez quelque science, ie ne l'ay iamais faict, ny n'est art de quoy ie sceusse peindre seulement les premiers lineaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon; et, si l'on m'y force, ie suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy i'examine son iugement naturel : leçon qui leur est autant incogneue, comme à moy la leur.

Ie n'ay dressé commerce avecques aulcun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où ie puyse

comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. I'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien. L'histoire, c'est mon gibier en matiere de livres, ou la poësie, que i'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix, contraincte dans l'estroict canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte; ainsi me semble il que la sentence pressee aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, et me fiert (*a*) d'une plus vifve secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, ie les sens flechir soubs la charge : mes conceptions et mon iugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant; et quand ie suis allé le plus avant que ie puis, si ne me suis ie aulcunement satisfaict; ie veois encores du païs au delà, mais d'une veue trouble et en nuage, que ie ne puis desmesler. Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict souvent, de rencontrer de fortune dans les bons aucteurs ces mesmes lieux que i'ay entreprins de traicter, comme ie viens de faire chez Plutarque tout presentement son discours

(*a*) *Frappe*, du latin *ferit*. — C.

de la force de l'imagination, à me recognoistre, au prix de ces gents là, si foible et si chestif, si poisant et si endormy, ie me foys pitié ou desdaing à moy mesme : si me gratifie ie de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, et que ie voys (*a*) au moins de loing aprez, disant que voire (*b*); aussi que i'ay cela, que chascun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre eulx et moy; et laisse, ce neantmoins, courir mes inventions ainsi foibles et basses comme ie les ay produictes, sans en replastrer et recoudre les defaults que cette comparaison m'y a descouverts.

Il fault avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avecques ces gents là. Les escrivains indiscrets de nostre siècle, qui, parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens aucteurs pour se faire honneur, font le contraire; car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent (*c*). [C'estoit deux contraires fantasies (*d*) : le phi-

(*a*) *Je vais, je marche.*

(*b*) *Disant que c'est vrai.* — E. J.

(*c*) Ce qui est renfermé ici entre deux crochets a été ajouté par Montaigne, postérieurement à l'édition de 1588. Cette addition rompt un peu l'ordre des idées, qui ne reprennent leur véritable cours qu'à ces mots : *Il m'advint l'autre iour.*—(C. et A.-D.)

(*d*) *Fantaisies.* On prononçait autrefois *fantasie.* — C.

losophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'aultres aucteurs, et en un la Medee d'Euripides, et disoit Apollodorus que, qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estrangier, son papier demeureroit en blanc : Epicurus, au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa n'avoit pas semé une seule allegation estrangiere.] Il m'adveint, l'autre iour, de tumber sur un tel passage : i'avois traisné languissant aprez des paroles françoises si exangues (*a*), si descharnees et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoit voirement que paroles françoises; aubout d'un *long* et ennuyeux chemin, ie veins à rencontrer une piece haulte, riche et eslevee iusques aux nues. *Si i'*eusse trouvé la pente doulce, et la montee un peu alongee, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droict et si coupé, que, des six premieres paroles, ie cogneus que ie m'envolois en l'aultre monde; de là ie descouvris la foudriere d'où ie venois, si basse et si profonde, que ie n'eus oncques puis le cœur de m'y ravaler. Si i'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il eclaireroit par trop la bestise des aultres. Reprendre en aultruy mes propres faultes, ne me semble non plus incompatible que de re-

(*a*) *Sèches, maigres*, du latin *exsanguis*. — E. J.

prendre, comme ie foys souvent, celles d'aultruy en moy : il les fault accuser partout, et leur oster tout lieu de franchise. Si sçay ie bien combien audacieusement i'entreprends moy mesme, à touts coups, de m'egualer à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eulx, non sans une temeraire esperance que ie puisse tromper les yeulx des iuges à les discerner; mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, ie ne luicte point en gros ces vieux champions là, et corps à corps; c'est par reprinses, menues et legieres atteintes : ie ne m'y aheurte pas; ie ne foys que les taster; et ne vois point tant, comme ie marchande d'aller. Si ie leur pouvois tenir palot (*a*), ie serois honneste homme, car ie ne les entreprends que par où ils sont les plus roides. De faire ce que i'ay descouvert d'aulcuns, se couvrir des armes d'aultruy iusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts; conduire son desseing, comme il est aysé aux sçavants en une matiere commune, soubs les inventions anciennes rappiecees par cy par là : à ceulx qui les veulent cacher et faire propres, c'est premierement iniustice et lascheté, que, n'ayants rien en leur vaillant par où se pro-

(*a*) C'est-à-dire, *si je pouvais aller de pair avec eux.* — C.

duire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangiere; et puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez votre incrustation empruntee, desquels seuls la louange a du poids. De ma part il n'est rien que ie vueille moins faire : ie ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire (*a*). Cecy ne touche pas les centons qui se publient pour centons (*b*); et i'en ay veu de tresingenieux en mon temps, entre aultres un, sous le nom de Capilupus, oultre les anciens : ce sont des esprits qui se font veoir, et par ailleurs, et par là; comme Lipsius, en ce docte et laborieux tissu de ses politiques (*c*).

(*a*) C'est-à-dire, *je ne cite les autres que pour mieux exprimer ma pensée.* Cette explication est en quelque sorte de Montaigne lui-même. Au livre II, ch. X, on trouve le passage ci-après, qui me paraît indiquer clairement le sens de cette phrase, *je ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire* : « qu'on veoye, en ce « que iemprunte, si i'ai sceu choisir de quoy rehaulser ou se- « courir proprement l'invention, qui vient touiours de moi; car « *ie ne fois dire aux aultres*, non à ma teste, mais à ma suitte, *ce « que ie ne puis si bien dire*, par faiblesse de mon langage, ou par « faiblesse de mon sens. » Lef.....

(*b*) Tels que les centons homériques et virgiliens, composés de vers d'Homère et de Virgile; tels que le fameux centon d'Ausone, lequel est un épithalame composé entièrement d'hémistiches pris çà et là dans Virgile. — E. J.

(*c*) Juste-Lipse a composé six livres sur la politique, ou *de Civili Doctrina*; c'est un immense recueil de passages d'auteurs grecs et latins.

Quoy qu'il en soit, veulx ie dire, et quelles que soient ces inepties, ie n'ay pas deliberé de les cacher; non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant où le peintre auroit mis, non un visage parfaict, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; ie les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire : ie ne vise icy qu'à descouvrir moy mesme, qui seray par adventure aultre demain, si nouvel apprentissage me change. Ie n'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruict pour instruire aultruy.

Quelqu'un donc, ayant veu l'article precedent, me disoit chez moy, l'aultre iour, que ie me debvois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfants. Or, madame, si i'avoy quelque suffisance en ce subiect, ie ne pourroy la mieulx employer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse pour commencer aultrement que par un masle); car ayant eu tant de part à la conduicte de vostre mariage, i'ay quelque droict et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra; oultre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à

tout ce qui vous touche : mais à la verité ie n'y entends, sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroict, où il se traicte de la nourriture et institutions des enfants. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme; mais, depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande varieté de façons, et difficulté; pareillement aux hommes (*a*), il y a peu d'industrie à les planter; mais depuis qu'ils sont nayz, on se charge d'un soing divers plein d'embesongnement et de crainte à les dresser et noürrir. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure, les promesses si incertaines et faulses, qu'il est malaysé d'y establir aucun solide iugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles, et mille aultres, combien ils se sont disconvenus à eulx mesmes. Les petits des ours et des chiens montrent leur inclination naturelle : mais les hommes, se iectants incontinent en des acceoustumances, en des opinions, en des loys, se changent ou se desguisent facilement : si est il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que par faulte d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille

(*a*) *Voyez* PLATON, *in Theage*, p. 88, edit de 1602. — C

on souvent, et employe lon beaucoup d'aage, à dresser des enfants aux choses ausquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer tousiours aux meilleures choses et plus proufitables; et qu'on se doibt peu appliquer à ces legieres divinations et prognostiques que nous prenons des mouvements de leur enfance : Platon, en sa Republique, me semble leur donner trop d'auctorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un util de merveilleux service, notamment aux personnes eslevees en tel degré de fortune, comme vous êtes. A la verité, elle n'a point son vray usage en mains viles et basses : elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à praticquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique, à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, madame, ie croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la doulceur, et qui estes d'une race lettree (car nous avons encores les escripts de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte vostre mary et vous, estes descendus, et François monsieur de Candale, vostre oncle, en faict naistre touts les iours

d'aultres qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles); partant, ie vous veulx dire là dessus une seule fantasie que i'ay, contraire au commun usage: c'est tout ce que ie puis conferer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donnerez, du chois duquel despend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs aultres grandes parties, mais ie n'y touche point pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille; et de cet article sur lequel ie me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison qui recherche les lettres, non pour le gaing (car une fin si abiecte est indigne de la grace et faveur des muses, et puis elle regarde et despend d'aultruy), ny tant pour les commoditez externes, que pour les siennes propres et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie(*a*) d'en reussir habile homme qu'homme sçavant, ie vouldrois aussi qu'on feust soingneux de lui choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine; et qu'on y requist touts les deux, mais plus les mœurs et l'entendement, que la science; et qu'il

(*a*) *D'en tirer un habil'homme qu'un hòmme savant*, édit. *in*-4° de 1588. — N.

se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere. On ne cesse de criailler à nos aureilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict: ie vouldrois qu'il corrigeast cette partie; et que de belle arrivee, selon la portee de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la monstre, luy faisant gouster les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme; quelquefois luy ouvrant chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Ie ne veulx pas qu'il invente et parle seul; ie veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Archesilas, faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eulx. *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent* (1). Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour iuger de son train, et iuger iusques à quel poinct il se doibt ravaller pour s'accomoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout; et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesureement, c'est une des plus ardues besongnes que ie sçache; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, et les guider. Ie marche plus seur et plus ferme à mont qu'à

(1) L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. Cicer. *de Natur Deor.* l. 1, c. 5.

val (*a*). Ceulx qui, comme porte nostre usage, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes; ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque iuste fruict de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance : et qu'il iuge du proufit qu'il aura faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subiects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien : prenant l'instruction de son progrez, des paidagogismes de Platon (*b*). C'est tesmoignage de crudité et indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne bransle qu'à credit, liee et contraincte à l'appetit des fantasies

(*a*) C'est-à-dire, *en montant qu'en descendant.* — C.

(*b*) Ce membre de phrase doit, ce me semble, s'entendre ainsi : *s'instruisant de ces progrès par la méthode de Platon* ; c'est-à-dire, *en se servant des interrogations comme dans les Dialogues* pédagogiques *de Platon.* LEV. ...

d'aultruy, serve et captivee soubs l'auctorité de leur leçon : on nous a tant assubiectis aux chordes, que nous n'avons plus de franches allures; nostre vigueur et liberté est esteincte : *nunquam tutelæ suæ fiunt.*(1)

Ie veis priveement à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien que le plus general de ses dogmes est : « Que la touche et regle de « toutes imaginations solides et de toute verité, « c'est la conformité à la doctrine d'Aristote; que « hors de là, ce ne sont que chimeres et inanité; « qu'il a tout veu et tout dict : » cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et iniquement interpretee, le meît aultrefois et teint longtemps en grand accessoire (*a*) à l'inquisition à Rome. Qu'il luy face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit. Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus que ceulx des stoïciens ou epicuriens : qu'on luy propose cette diversité de iugements, il choisira, s'il peult; sinon il en demeurera en doubte; (*b*)

(1) Ils ne sortent jamais de la tutèle des autres, pour se gouverner par eux-mêmes. Senec. epist. 33.

(*a*) *En grand danger.* —C.

(*b*) Montaigne ajoutait ici, *il n'y a que les fols certains et résolus*; mais il a rayé ensuite cette addition. — N.

Che non men che saver, dubbiar m'aggrata : (1)

car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes : qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne treuve rien, voire il ne cherche rien ; *Non sumus sub rege; sibi quisque se vindicet* (2). Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il faut qu'il imboive(*a*) leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs préceptes ; et qu'il oublie hardiement, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premierement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puisque luy et moy l'entendons, et veoyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs; mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ny mariolaine ; ainsi les pieces empruntees d'aultruy, ils les transformera et confondra

---

(1) Car, à mon sens,
Aussi-bien que savoir, douter a son mérite.
DANTE, *Inferno*, cant. 11, v. 93.

— Dans toutes les éditions de Montaigne on trouve *aggrada* au lieu d'*aggrata* ; mais Dante a écrit *aggrata*. LEF.....

(2) Nous n'avons pas de roi ; que chacun dispose librement de soi-même. SENEC. epist. 33.

(*a*) *Qu'il soit imbu de leurs opinions* — C.

pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son iugement : son institution, son travail et estude ne visera qu'à le former. Qu'il cele tout ce de quoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts; non pas ce qu'ils tirent d'aultruy : vous ne voyez par les espices d'un homme de parlement; vous voyez les alliances qu'il a gaignees et honneurs à ses enfants : nul ne met en compte publicque sa recepte; chascun y met son acquest.

Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Epicharmus (*a*), l'entendement qui veoid et qui oyt; c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne; toutes aultres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda iamais à son disciple ce qu'il luy semble de la rhetorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero? on nous les placque en la memoire toutes empennees, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose.

(*a*) Dans les *Stromates* de S. Clément d'Alexandrie, l. 2, et dans Plutarque, *de Solertiâ Animalium*.

Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droictement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeulx vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque! Ie m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement; suyvant l'advis de Platon qui dict « La fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie; les aultres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard. » Ie vouldrois que le Paluel ou Pompee, ces beaux danseurs de mon temps, apprinssent des caprioles, à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : ou qu'on nous apprinst à manier un cheval, ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer; comme ceulx icy nous veulent apprendre à bien iuger et à bien parler, sans nous exercer ny à parler, ny à iuger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays estrangiers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien

de pas a Santa rotonda (*a*), ou la richesse des calessons de la signora Livia; ou, comme d'aultres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille medaille; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. Ie vouldrois qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance; et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus esloingné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peult plier. Aussi bien est ce une opinion receue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages; ils ne sont capables ny de chastier ses faultes, ny de le veoir nourry grossierement comme il fault et hazardeusement; ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice, boire chauld, boire froid, ny le veoir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou

(*a*) Temple qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste, et qu'il nomma *Panthéon*. Il subsiste encore, consacré à la Vierge, mais beaucoup moins orné que du temps des païens. —C.

la premiere arquebuse qui se rencontre. Car il n'y a remede : qui en veult faire un homme de bien, sans doubte il ne le fault pas espargner en cette ieunesse ; et fault souvent chocquer les regles de la medecine :

> Vitamque sub dio et trepidis agat
> In rebus. (1)

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame ; il luy fault aussi roidir les muscles : elle est trop pressee, si elle n'est secondee ; et a trop à faire de, seule, fournir à deux offices. Ie sçais combien ahanne(*a*) la mienne en compaignie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle ; et apperceois souvent, en ma leçon (*b*), qu'en leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os.

I'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nays, qu'une bastonnade leur est moins, qu'à moy une chiquenaude ; qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne : quand les athletes contrefont les

(1) Qu'il n'ait de toit que le ciel, qu'il vive au milieu des alarmes. Hor. od. 2, l. 3, v. 5.

(*a*) *Souffre, fatigue.* — C.

(*b*) *Dans mes lectures.* — C.

philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or, l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur : *labor callum obducit dolori* (1). Il le fault rompre à la peine et aspreté des exercices, pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation, de la cholique, du cautere, et de la geaule (*a*) aussi et de la torture; car de ces dernieres icy, encores peult il estre en prinse, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants : nous en sommes à l'espreuve; quiconque combat les loix, menace les plus gents de bien d'escourgees et de la chorde. Et puis, l'auctorité du gouverneur, qui doibt estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents : ioinct que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, à mon opinion, legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, i'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'aultruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous : et sommes plus

(1) Le travail nous endurcit à la douleur. Cicer. *Tusc. quæst.* l. 2. c. 14.

(*a*) *La geôle*, c'est-à-dire, *la prison*. — E. J.

en peine de debiter nostre marchandise, que d'en acquerir de nouvelle : le silence et la modestie sont qualitez trescommodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise ; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence : car c'est une incivile importunité de chocquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy mesme, et ne semble pas reprocher à aultruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster (*a*) aux mœurs publicques : *Licet sapere, sine pompâ, sine invidiâ* (1). Fuye (*b*) ces images regenteuses et inciviles, et cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre aultre; et, comme si ce feust marchandise malaysee que reprehensions et nouvelletez, vouloir tirer, de là, nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affiert (*c*) qu'aux grands poëtes d'user des licences de l'art : aussi n'est il supportable qu'aux grandes ames et illustres de se privilegier au dessus de la coustume. *Si quid Socrates et Aristippus contra morem et consuetudinem*

(*a*) *Blâmer, contredire, censurer les mœurs publiques.* — C.

(1) On peut être sage sans ostentation, et sans se rendre odieux à personne. Senec. epist. 103.

(*b*) Qu'il fuie.

(*c*) *Il ne convient, il n'appartient.* — E. J.

fecerunt; idem sibi ne arbitretur licere : magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequebantur(1). On luy apprendra de n'entrer en discours et contestattion, que là où il verra un champion digne de sa luicte; et, là mesme, à n'employer pas touts les tours qui luy peuvent servir, mais ceulx là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et aymant la pertinence, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise surtout à se rendre et à quitter les armes à la verité, tout aussitost qu'il l'appercevra, soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque radvissement : car il ne sera pas mis en chaise pour dire un roolle prescript; il n'est engagé à aulcune cause, que parce qu'il l'appreuve; ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre : *neque, ut omnia quæ præscripta et imperata sint defendat, necessitate ullâ cogitur.* (1)

---

(1) Si Aristippe ou Socrate n'ont pas toujours respecté les coutumes et les mœurs de leur pays, ce serait une erreur de croire que vous puissiez les imiter. Leur mérite transcendant et presque divin autorisait cette liberté. Cic. *de Offic.* l. 1, c. 41.

(2) Nulle nécessité ne l'oblige de défendre les choses qui lui ont été enseignées et prescrites. Cicer. *Acad. quæst.* l. 4, c. 3.

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tresloyal serviteur de son prince, et tresaffectionné et trescourageux : mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher aultrement que par un debvoir publicque. Oultre plusieurs aultres inconvenients qui blecent nostre liberté par ces obligations particulieres, le iugement d'un homme gagé, et achetté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peult avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'aultres subiects, l'a choisi pour le nourrir et eslever de sa main ; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'eblouïssent : pourtant (*a*), veoid on coustumierement le language de ces gents là divers à tout aultre language en un estat, et de peu de foi en telle matiere.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour conduicte. Qu'on luy face entendre que de confesser la faulte qu'il descouvrira en son propre discours, encores qu'elle ne soit apperceue que par luy, c'est

(*a*) C'est-à-dire, *aussi voit-on communément que le langage de ces gens-là est différent de celui des autres personnes du même pays ; et il ne mérite qu'une faible confiance lorsqu'il roule sur des choses qui concernent la cour et le prince.* LEF.....

un effect de iugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche; que l'opiniastrer et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames; que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques. On l'advertira, estant en compaignie, d'avoir les yeulx partout; car ie treuve que les premiers sièges sont communement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se treuvent gueres meslees à la suffisance : i'ay veu cependant qu'on s'entretenoit au hault bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portee d'un chascun : un bouvier, un masson, un passant, il faut tout mettre en besongne, et emprunter chascun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage; la sottise mesme et foiblesse d'aultruy luy sera instruction : à contreroller les graces et façons d'un chascun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra; un bastiment, une fontaine, un homme,

le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemaigne;

> Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu;
> Ventus in Italiam quis bene vela ferat; (1)

il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celuy là : ce sont choses tresplaisantes à apprendre et tresutiles à sçavoir. En cette practique des hommes, i'entends y comprendre, et principalement, ceulx qui ne vivent qu'en la mémoire des livres : il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siècles. C'est un vain estude, qui veult; mais qui veult aussi, c'est un estude de fruict inestimable, et le seul estude, comme dict Platon (*a*), que les Lacédémoniens eussent reservé à leur part. Quel proufit ne fera il, en cette part là, à la lecture des vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là. Qu'il

(1) Quelle contrée est engourdie par le froid, ou brûlée par le soleil; quel vent propice pousse les vaisseaux en Italie. Prop. l. 4, eleg. 3, v. 39.

(*a*) Dans *Hippias Major*. — C.

ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en iuger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure : i'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu; Plutarque en y a leu cent, oultre ce que i'y ay sceu lire, et à l'adventure oultre ce que l'aucteur y avait mis : à d'aulcuns, c'est un pur estude grammairien; à d'aultres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tresdignes d'estre sceus; car, à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne : mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement; il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist; et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les fault arracher de là, et mettre en place marchande : comme ce sien mot (*a*), « Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne savoir prononcer une seule syllabe, qui est, Non, » donna peut estre la matiere et l'occasion à la Boëtie de sa SERVITUDE VOLONTAIRE. Cela mesme de veoir Plutarque trier une legiere action, en la vie d'un homme, ou

(*a*) Dans son traité *de la Mauvaise honte*, c. 7, de la trad d'Amyot. — Ce

un mot, qui semble ne porter pas; cela, c'est un discours. C'est dommage que les gents d'entendement ayment tant la briefveté : sans doubte leur reputation en vault mieulx; mais nous en valons moins. Plutarque ayme mieulx que nous le vantions de son iugement, que de son sçavoir; il ayme mieux nous laisser desir de soy, que satieté : il sçavoit qu'ez choses bonnes mesme on peult trop dire; et que Alexandridas reprocha iustement à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : « O estrangier, tu dis ce qu'il fault, autrement qu'il ne fault (*a*). » Ceulx qui ont le corps graile, le grossissent d'embourrures : ceulx qui ont la matiere exile (*b*), l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le iugement humain, de la fréquentation du monde: nous sommes touts contraints et amoncelez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas, d'Athènes; mais, du monde : luy, qui avoit l'imagination plus pleine et plus estendue, embrassoit l'univers comme sa ville, iectoit ses cognoissances, sa societé et ses affections à tout le genre humain; non pas comme

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.
(*b*) C'est-à-dire, *mince*. — C.

nous, qui ne regardons que soubs nous(*a*). Quand les vignes gelent en mon village, mon prebstre en argumente l'ire de dieu sur la race humaine, et iuge que la pepie en tienne desia les Cannibales (*b*). A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le iour du iugement nous prend au collet? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler (*c*) le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et impunité, admire de les veoir si doulces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage : et disoit le Savoïard, que « Si ce sot de roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc : » son imagination ne concevoit aultre plus eslevee grandeur que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement touts en cette erreur : erreur de grande suitte et préiudice. Mais, qui se represente comme dans un

---

(*a*) L'édition de 1588 porte *qu'à nos pieds*, leçon que Montaigne a effacée dans l'exemplaire corrigé de sa main. — N.

(*b*) La *pepie* est une maladie qui attaque les oiseaux. Les poules qui ont la pepie ne sauraient boire : tel va être le sort des Cannibales, selon ce bon curé, qui s'imagine qu'un petit accident arrivé dans son village doit faire souffrir le monde entier. — C.

(*c*) *De se réjouir, de prendre gaiment le temps.* — C.

tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere maiesté; qui lit en son visage une si generale et constante varieté; qui se remarque là dedans, et, non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une poincte tres-delicate, celuy là seul estime les choses selon leur iuste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encores comme espèces soubs un genre, c'est le mirouer où il nous fault regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme, ie veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de iugements, d'opinions, de loix et de coustumes, nous apprennent à iuger sainement des nostres, et apprennent nostre iugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse; qui n'est pas un legier apprentissage: tant de remuements d'estat et changements de fortune publicque nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre : tant de noms, tant de victoires et conquestes ensepvelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prinse de dix argoulets (*a*) et d'un poullier qui n'est cogneu que de

(*a*) C'est-à-dire, *chétifs soldats*. — C. — Les argoulets étaient des arquebusiers à cheval; et comme ils n'etaient pas considérables en comparaison des autres cavaliers, on a dit un *argoulet*, pour un homme de néant. MÉNAGE.

sa cheute : l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la maiesté si enflee de tant de courts et de grandeurs, nous fermit et asseure la veue à soustenir l'esclat des nostres, sans ciller les yeulx : tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre pas d'aller trouver si bonne compaignie en l'aultre monde; ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras (*a*), retirę (*b*) à la grande et populeuse assemblee des ieux olympiques : les uns s'y exercent le corps pour en acquerir la gloire des ieux; d'aultres y portent des marchandises à vendre, pour le gaing : il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels n'y cherchent aultre fruict que de regarder comment et pourquoy chasque chose se faict, et estre spectateurs de la vie des aultres hommes, pour en iuger, et regler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir touts les plus proufitables discours de la philosophie, laquelle se doibvent toucher les actions humaines comme à leur règle. On luy dira,

Quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet; patriæ charisque propinquis
Quantùm elargiri deceat; quem te Deus esse
Jussit, et humanâ quâ parte locatus es in re;

(*a*) Cicer. *Tuscul. quæst.* l. 5, c. 3. — C

(*b*) *Retirer à*, ressembler. Nicot.

Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur..... (1)

que c'est que sçavoir et ignorer, qui doibt estre le but de l'estude; que c'est que vaillance, temperance, et iustice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subiection, la licence et la liberté; à quelles marques on cognoit le vray et solide contentement; iusques où il fault craindre la mort, la douleur et la honte;

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem; (2)

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers bransles en nous : car il me semble que les premiers discours de quoy on luy doibt abruver l'entendement, ce doibvent estre ceulx qui reglent ses mœurs et son sens; qui luy apprendront à se cognoistre, et a sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts libéraux, commençeons par l'art qui nous fait libres : elles (*a*)

(1) Ce qu'on peut désirer; à quoi doit servir l'argent; ce qu'on doit faire pour sa patrie et pour sa famille; ce que Dieu a voulu que l'homme fût sur la terre, et quel rang il lui a assigné dans le monde; ce que nous sommes, et dans quel dessein il nous a donné l'être. Pers. sat. 3, v. 69-72.

(2) Et comment nous devons eviter ou supporter les peines. *Enéid.* l. 3, v. 459.

(*a*) On a déjà vu que Montaigne emploie le mot *art* au féminin; mais, après avoir dit les *arts libéraux*, il est surprenant qu'il l'ait voulu faire féminin. Il est certain qu'on trouve ici *elles* dans les plus anciennes éditions. — C.

servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie et a son usage, comme toutes aultres choses y servent en quelque maniere aussy; mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs iustes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de nostre usage; et en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceures tresinutiles que nous ferions mieulx de laisser là; et, suivant l'institution de Socrates (*a*), borner le tours de nostre estude en icelles où fault l'utilité :

Sapere aude,
Incipe: vivendi rectè qui prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis; at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum. (1)

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants

Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,
Lotus et Hesperiâ quid Capricornus aquâ: (2)

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Socrate*, l. 2, segm. 21. — C.

(1) Ose être vertueux; commence : différer de régler sa conduite, c'est imiter la simplicité du voyageur qui, trouvant un fleuve sur son chemin, attend qu'il soit ecoulé; le fleuve coule, et coulera éternellement. Hor. epist. 2, l. 1, v. 40.

2) Quelle est l'influence des Poissons, du Lion ardent, et du

la science des astres et le mouvement de la huictiesme sphere, avant que les leurs propres : (*a*)

Τί Πλειάδεσσι χάμοι,
Τί δ' ἀστράσιν Βοώτεω; (1)

Anaximenes escrivant à Pythagoras (*b*) : « De quel « sens puis ie m'amuser au secret des estoiles, « ayant la mort ou la servitude tousiours pre- « sente aux yeulx ? » (car lors les roys de Perse preparoient la guerre contre son pays :) chascun doibt dire ainsin (*c*) : « Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels aultres ennemis de la vie, irai ie songer au bransle du monde ? »

Aprez qu'on luy aura apprins ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, geometrie, rhetorique : et la science qu'il choisira, ayant desia le iugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par

---

Capricorne qui se plonge dans la mer de l'Hespérie. Properт. l. 4, eleg. 1, v. 89.

(*a*) *Leurs propres mouvements* ; c'est-à-dire, *avant d'apprendre aux enfants quels sont leurs penchants ou leurs passions, et les moyens de les bien régler.*

(1) Que m'importent les Pléiades, ou les etoiles du Bouvier ? Anacr. od. 17, v. 10.

(*b*) Diogène Laerce, l. 2, segm. 4.

(*c*) *De même chacun doit se dire.* — C.

livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'aucteur mesme, propre à cette fin de son institution; tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee : et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son desseing, on luy pourra ioindre quelque homme de lettres qui à chasque besoing fournisse les munitions qu'il fauldra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza (*a*), qui y peult faire doubte? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisants, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prinse, rien qui vous esveille l'esprit : en cette cy l'ame treuve où mordre et où se paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là, en nostre siecle, que la philosophie soit, iusques aux gents d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, et par opinion et par effect (*b*). Ie croy que ces

(*a*) Savant du quinzième siècle, né à Thessalonique, qui passa en Italie avec plusieurs savants de la Grèce. Il est auteur d'une grammaire grecque, un peu obscure pour les commençants. — C.

(*b*) Montaigne a déjà traité, mais un peu différemment, le même sujet dans le précédent chapitre. — A. D.

ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrongné, sourcilleux et terrible : qui me l'a masquee de ce faulx visage, pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enioué, et à peu que ie ne die follastre; elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien(*a*) rencontrant, dans le temple de Delphes, une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dict: « Ou ie me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous : » à quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, respondit : « C'est à faire à ceulx qui cherchent si le futur du verbe βάλλω(*b*) a double λ, ou qui cherchent la derivation (*c*) des comparatifs χεῖρον et βέλτιον, et des superlatifs χείριστον et βέλτιστον (*d*), qu'il fault rider le front

(*a*) Plutarque, *des Oracles qui ont cessé*, c. 5. — C.

(*b*) Βάλλω, *lancer*, dont le futur fait βαλῶ. — E. J.

(*c*) C'est-à-dire, qui cherchent d'où dérivent les comparatifs χεῖρον et βέλτιον, *pejus* et *melius*, comparatifs neutres, l'un de χερεὺς, *mancus*, et non pas de κακὸς, *mauvais*; l'autre, vrai positif, qui sert de comparatif à ἀγαθός. — E. J.

(*d*) Χείριστον et βέλτιστον, *pessimum* et *optimum*, superlatifs neutres dérivés des mêmes primitifs. C'est ainsi qu'en latin *pejor* et *pessimus*, *melior* et *optimus*, servent de comparatifs et de

s'entretenant de leur science; mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resiouir ceulx qui les traictent, non les renfrongner et contrister.»

> Deprendas animi tormenta latentis in ægro
> Corpore; deprendas et gaudia: sumit utrumque
> Inde habitum facies. (1)

L'ame, qui loge la philosophie, doibt, par sa santé, rendre sain encores le corps : elle doibt faire luire iusques au dehors son repos et son aise; doibt former à son moule le port exterieur, et l'armer, par consequent, d'une gratieuse fierté, d'un maintien actif et alaigre, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagessse, c'est une esiouissance constante; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousiours serein : c'est *Baroco* et *Baralipton* (*a*), qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez; ce n'est pas elle : ils

---

superlatifs, les deux premiers à *malus*, les deux autres à *bonus*, et n'en dérivent pas. — E. J.

(1) Les tourments d'un esprit inquiet percent à l'extérieur aussi bien que la joie ; le visage réfléchit ces diverses affections de l'âme. Juvenal, sat. 9, v. 18.

(*a*) C'est comme si Montaigne disait : Ce qui rend les prétendus savants crottés et enfumés (ridicules), c'est leur habitude d'ergoter. — *Baroco* et *Baralipton* sont deux mots factices, dont on se servait, dans le jargon de la logique scholastique, pour désigner, par les voyelles qui les composent, la nature des propositions qui forment un syllogisme. — E. J.

'ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment? elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire, non par quelques epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables : elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole, plantee à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible : ceulx qui l'ont approchee la tiennent, au rebours, logee dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle veoid bien soubs soy toutes choses; mais si peult on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des routes ombrageuses, gazonnees et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie comme est celle des voultes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triomphante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contraincte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes; ils sont allez, selon leur fôiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'escart, emmy des ronces; fantosme à estonner les gents.

Mon gouverneur, qui cognoist debvoir remplir la volonté de son disciple, autant ou plus d'affection que de reverence envers la vertu, luy

sçaura dire que les poëtes suyvent les humeurs communes; et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus, que de Pallas. Et, quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamante, ou Angelique (*a*), pour maistresse à iouyr; et d'une beauté naïfve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affettee, delicate, artificielle; l'une travestie en garson, coiffee d'un morion luisant; l'aultre vestue en garse (*b*), coiffee d'un attiffet emperlé : il iugera masle son amour mesme, s'il choisit tout divesement à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon : Que le prix et haulteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice; si esloingné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reglement, c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïfveté et aysance de son progrez. C'est la mere nourrice des plaisirs humains: en les rendant iustes, elle les rend seurs et purs;

(*a*) Deux héroïnes du poëme de l'Arioste, intitulé *Orlando furioso*. — C.

(*b*) *En jeune fille*. — E. J.

les moderant, elle les tient en haleine et en goust; retranchant ceulx qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceulx qu'elle nous laisse, et nous laisse abondamment touts ceulx que veult nature, et iusques à la satieté, sinon iusques à la lasseté, maternellement : si d'adventure nous ne voulons dire que le regime qui arreste le buveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs. Si la fortune commune luy fault, elle luy eschappe; ou elle s'en passe (*a*), et s'en forge une aultre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sçait estre riche, et puissante, et sçavante, et coucher dans des matelas musquez; elle aime la vie, elle aime la beauté, et la gloire, et la santé: mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là regleement, et les sçavoir perdre constamment; office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme, et y peult on iustement attacher ces escueils, ces halliers, et ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il aime mieulx ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage pro-

(*a*) C'est-à-dire, *la vertu se dérobe à l'influence de la fortune commune*, ou *même elle s'en sépare tout-à-fait, et forme une autre fortune toute sienne*, etc. LEF....

pos, quand il l'entendra; qui, au son du tabourin qui arme la ieune ardeur de ses compaignons, se destourne à un aultre qui l'appelle au ieu des batteleurs; qui, par souhait, ne treuve plus plaisant et plus doulx revenir pouldreux et victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avecques le prix de cet exercice : ie n'y treuve aultre remede, sinon (*a*) qu'on le mette pastissier dans quelque bonne ville, feust il fils d'un duc; suyvant le precepte de Platon, « Qu'il fault colloquer les enfants, non selon les facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame. »

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les aultres aages, pourquoy ne la luy communique lon?

(*a*) L'édition de 1802 porte : *Je n'y treuve aultre remede, sinon que de bonne heure son gouverneur l'estrangle, s'il est sans tesmoings, ou qu'on le mette pastissier dans, etc.* Et en note : « Ce passage très remarquable ne se trouve dans aucune édition des *Essais*; mais il est écrit de la main de Montaigne à la marge de l'exemplaire qu'il a corrigé.... » N. — Si ce passage, en effet très-remarquable, ne se trouve point dans les autres éditions, c'est que sans doute il ne fut pas conservé par Montaigne, dont l'esprit était trop éclairé pour, après quelques réflexions, ne pas reconnaître les abus horribles que produirait l'usage d'un tel *remède*. Sa suppression est une nouvelle preuve que le manuscrit publié par *mademoiselle* de Gournay est postérieur aux annotations écrites par Montaigne, sur l'exemplaire de l'édition de 1588, que M. Naigeon a suivi. Lar...

Udum et molle lutum est; nunc nunc properandus, et
acri
Fingendus sine fine rotâ. (1)

On nous apprend à vivre quand la vie est passee. Cent escholiers ont prins la verole, avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote, De la temperance. Cicero disoit (*a*) que, quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poëtes lyriques : et ie treuve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé : il ne doibt au paidagogisme, que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demourant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, de quoy nostre vie ne se peult amender; prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traicter à poinct: ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Boccace; un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieulx que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

---

(1) L'argile est encore molle et humide; vite, hâtons-nous, et, sans perdre un instant, façonnons-la sur la roue. Pers. satir. 3, v. 23.

(*a*) Tout ceci est pris de Sénèque, epist. 69.—C.

Ie suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple, à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et temperance, et l'asseurance de ne rien craindre : et, avecques cette munition, il l'envoya encores enfant subiuguer l'empire du monde à tout (*a*) seulement trente mille hommes de pied, quatre mille chevaulx, et quarante deux mille escus. Les aultres arts et sciences, dict il, Alexandre les honoroit bien, et louoit leur excellence et gentillesse; mais, pour plaisir qu'il y prinst, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

Petite hinc, iuvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis. (1)

C'est ce que dict Epicurus au commencement de sa lettre à Menïceus : « Ny le plus ieune refuye à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse (*b*). » Qui faict autrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre, ou qu'il

(*a*) *Avec seulement.*—E. J.

(1) Jeunes gens, vieillards, tirez de là de quoi régler votre conduite; faites-vous des provisions pour le triste hiver de la vie. Pers. sat. 5, v. 64.

(*b*) Diogène Laerce, l. 10, segm. 122.- C.

n'en est plus saison. Pour tout cecy, ie ne veulx pas qu'on emprisonne ce garson : ie ne veulx pas qu'on l'abandonne à la cholere et humeur melancholique d'un furieux maistre d'eschole : ie ne veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne et au travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par iour, comme un portefaix; ny ne trouverois bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrette à l'estude des livres,qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes a la conversation civile, et les destourne de meilleures occupations: et combien ay ie veu de mon temps d'hommes abestis par temeraire avidité de science? Carneades s'en trouva si affollé (*a*), qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles : ny ne veulx gaster ses mœurs genereuses, par l'incivilité et barbarie d'aultruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, et n'avoit gueres de tenue. A la vérité, nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil, que les petits enfants en France; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue; et hommes

(*a*) Diogène Laerce, dans la *Vie de Carnéade*, l. 4, segm. 62. — C.

faicts, on n'y veoid aulcune excellence: i'ay ouy tenir à gents d'entendement, que ces colleges où on les envoye, de quoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un iardin, la table et le lict, la solitude, la compaignie, le matin et le vespre (*a*), toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude: car la philosophie, qui, comme formatrice des iugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur, estant prié en un festin de parler de son art, chascun treuve qu'il eut raison de respondre: « Il n'est pas maintenant temps de ce que ie sçay faire; et ce de quoy il est maintenant temps, ie ne le sçay pas faire (*b*): » car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie assemblee pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses debvoirs et offices, c'a esté le iugement commun de touts les sages, que pour la doulceur de sa conversation, elle ne debvoit estre refusee ny aux festins ny

(*a*) *Le soir.* Vespre, du latin *vesper.*

(*b*) PLUTARQUE, *Propos de table*, l. 1.—C.

aux ieux : et Platon, l'ayant invitee à son Convive (*a*), nous veoyons comme elle entretient l'assistance, d'une façon molle et accommodee au temps et au lieu, quoyque ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Et, neglecta, æquè pueris senibusque nocebit. (1)

Ainsi, sans doubte, il (*b*) choumera moins que les aultres. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ayt trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceulx que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir; les ieux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude; la course, la luicte, la musique, la dause, la chasse, le maniement des chevaulx et des armes. Ie veulx que la bienseance exterieure, et l'entregent, et la disposition de la personne, se

(*a*) Ici *convive* signifie *festin, repas*. Amyot emploie souvent ce mot dans ce sens-là dans sa traduction de Plutarque.—C.

(1) Elle est utile aux riches : elle l'est également aux pauvres : jeunes gens, vieillards, ne la négligeront pas sans s'en repentir. Hor. epist. 1, l. 1, v. 25.

(*b*) *Ainsi l'enfant, dressé à la recherche et à l'amour de la vérité, sera sans doute moins désœuvré que les autres* — E. J.

façonne quand et quand l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps, qu'on dresse; c'est un homme: il n'en fault pas faire à deux; et, comme dict Platon (*a*), il ne fault pas les dresser l'un sans l'aultre, mais les conduire egualement, comme une couple de chevaulx attelez à mesme timon: et, à l'ouyr, semblè il pas prester plus de temps et plus de solicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au rebours?

Au demourant, cette institution se doibt conduire par une severe douleeur, non comme il se faict: au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur presente, à la verité, que horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force: il n'est rien, à mon advis, qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien nee. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiement, ne l'y endurcissez pas: endurcissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy fault mespriser: ostez luy toute mollesse et delicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire; accoustumez le à tout: que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoureux. Enfant, homme, vieil, i'ai tousiours

(*a*) Ceci est pris de Plutarque, dans le traité *des Moyens de conserver la santé*; à la fin.—C.

creu et iugé de mesme. Mais; entre aultres choses, cette police de la plus part de nos colleges m'a tousiours despleu : on eust failly, à l'adventure, moins dommageablement s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule (*a*) de ieunesse captive : on la rend desbauchee, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le poinct de leur office (*b*), vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit, envers leur leçon, à ces tendres ames et craintifves, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armees de fouets! Inique et pernicieuse forme! ioinct, ce que Quintilien en a tresbien remarqué, que cette imperieuse auctorité tire des suittes perilleuses, et nommeement à nostre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment ionchees de fleurs et de feuillees, que de tronçons d'osier sanglants! I'y ferois pourtraire la Ioye, l'Alaigresse, et Flora, et les Graces, comme feit en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur prouſit, que là feust aussi leur esbat : on doibt ensucrer les viandes salubres à l'enfant,

(*a*) *Prison*, de gabiota, cage; Borel, dans son *Thresor de Recherches*, etc.—C.

(*b*) *De leur devoir* (pendant leurs études ou leçons).

et enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soingneux, en ses loix, de la gayeté et passetemps de la ieunesse de sa cité; et combien il s'arreste à leurs courses, ieux, chansons, saults et danses, desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduicte et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, les Muses et Minerve : il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases; pour les sciences lettrees, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommender particulierement la poësie que pour la musique.

Toute estrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est evitable, comme ennemie de société. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon (*a*), maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'umbre, et trembloit au soleil? I'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les arquebuzades; d'aultres s'effrayer pour une souris; d'aultres rendre la gorge à veoir de la cresme; d'aultres à veoir brasser un lict de plume; comme Germanicus (*b*) ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peult avoir, à l'adventure, à cela quelque proprieté occulte; mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit

(*a*) Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c, 14.—C.
(*b*) Plutarque, *de l'Envie et de la Haine.*—C.

de bonne heure. L'institution a gaigné cela sur moy; il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing, que, sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses de quoy on se paist.

Le corps est encores soupple, on le doibt, à cette cause, plier à toutes façons et coustumes; et, pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté soubs boucle, qu'on rende hardiement un ieune homme commode à toutes nations et compaignies, voire au desreglement et aux excez, si besoing est. Son exercitation suive l'usage: qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne treuvent pas louable en Callisthenes, d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre son maistre pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avecques son prince. Ie veulx qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compaignons; et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulte de force ny de science, mais à faulte de volonté: *Multùm interest, utrum peccare aliquis nolit, aut nesciat* (1). Ie pensois faire honneur à un seigneur aussi esloingné de ces debordements qu'il en soit

(1) Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal. Senec. epist. 90.

en France, de m'enquerir à luy en bonne compaignie combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la necessité des affaires du roy, en Allemaigne : il le print de cette façon; et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. I'en sçay qui, à faulte de cette faculté, se sont mis en grand' peine, ayants à practiquer cette nation. I'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades (*a*), de se transformer si ayseement à des façons si diverses, sans interest de sa santé; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonienne; autant reformé à Sparte, comme voluptueux en Ionie :

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res: (1)

tel voudrois ie former mon disciple :

Quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnus utramque. (2)

Voicy mes leçons : Celuy là y a mieulx prou-

(*a*) Plutarque. *Vie d'Alcibiade*. — C.

(1) Aristippe sut s'accommoder de tout état et de toute fortune. Hor. epist. 17, l. 1, v. 23.

(2) J'admirerai celui qui ne rougit pas de ses haillons, qui change de fortune sans s'etonner, et qui joue les deux rôles avec grâce. Hor. epist. 17, l. 1, v. 25, 26, 29. Ces vers ont ici un sens bien différent de celui qu'ils ont dans Horace.

ſité, qui les faict, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez : si vous l'oyez, vous le voyez. Ia à dieu ne plaise, dict quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, et traicter les arts : *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam, vitâ magis quàm litteris persequuti sunt* (1)! Leon, prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus (*a*) de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Ie ne sçay, dict il, ny art ny science : mais ie suis philosophe. » On reprochoit à Diogenes (*b*), comment, estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Ie m'en mesle, dict il, d'autant mieulx à propos. » Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : « Vous estes plaisant, luy respondit il : vous choisissez les figues vrayes et naturelles, non peinctes; que ne choisissez vous aussi les exercitations naturelles, vrayes, et non escriptes? »

---

(1) C'est par leurs mœurs plutôt que par leurs études qu'ils se sont consacrés au plus important de tous les arts, celui de bien vivre. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 3.

(*a*) Ce n'est pas Héraclide, mais Pythagore, qui fit cette réponse à Leon, prince des Phliasiens ; et c'est d'un livre d'Héraclide, auditeur de Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme il nous l'apprend dans ses Tusculanes, *ut scribit auditor Platonis, Ponticus Heraclides*, l. 5, c. 3. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore. — C.

(*b*) Diog. Laerce, dans la *Vie de Diogène le Cynique*, l. 6, segm. 48.

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera; il la repetera en ses actions : on verra s'il y a de la prudence en ses entreprinses; s'il y a de la bonté et de la iustice en ses deportements; s'il a du iugement et de la grace en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses ieux, de la temperance en ses voluptez, de l'ordre en son œconomie; de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau; *qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet; quique obtemperet ipse sibi, et decretis pareat* (1). Le vray mirouer de nos discours est le cours de nos vies. Zeuxidamus respondit, à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escript les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire a leurs ieunes gents, « Que c'estoit, parce qu'ils les vouloyent accoustumer aux faicts, non pas aux paroles (*a*). » Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à cettuy cy un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil; et ne veis iamais homme qui ne die plustost plus, que moins qu'il ne doibt. Toutesfois la moitié de

(1) Si ce qu'il sait lui sert, non à montrer qu'il sait, mais à régler ses mœurs; s'il s'obeit à lui-même, et agit conformément à ses principes. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 4.

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens.* C,

nostre aage s'en va là : on nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots, et les coudre en clauses(1); encores autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, aultres cinq, pour le moins, à les sçavoir brieſvement mesler et entrelacer de quelque saltile façon : laissons le à ceulx qui en font profession expresse. Allant un iour à Orleans, ie trouvay dans cette plaine, au deçà de Clery, deux regents qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'aultre : plus loing derriere eux ie voyois une troupe et un maistre en teste, qui estoit feu monsieur le comte de la Rochefoucault. Un de mes gents s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentilhomme qui venoit aprez luy : luy, qui n'avoit pas veu ce train qui le suyvoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compaignon, repondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme, c'est un grammairien; et ie suis logicien. » Or, nous qui cherchons icy,

(a) Montaigne entend ici *clause* dans le même sens qu'on prend *clausula*, dans la logique de l'école, et que l'entendaient les anciens grammairiens latins : Clausula *est compositio verborum, plausibilis structuræ exitu terminata*, disent Diomedes, lib. 1, *de Orat.*; et Victorinus, lib. 1, *de Arte grammaticæ*. Ainsi, *coudre des mots en clauses*, signifie ici lier des propositions par *atqui* et *ergo*, par *or* et par *donc* : *clore* un raisonnement par la conjonction de la proposition finale; car *clausula*, en logique, signifie proprement la conjonction qui *clôt* un syllogisme ou un enthymème. — E. J.

au contraire, de former, non un grammairien ou ogicien, mais un gentilhomme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suyvront que trop; il les traisnera, si elles ne veulent suyvre. I'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faulte d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye (*a*). Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela? ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent desmesler et esclarcir au dedans, ny par consequent produire au dehors; ils ne s'entendent pas encores eulx mesmes : et voyez les un peu begayer sur le poinct de l'enfanter, vous iugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que leicher cette matiere imparfaicte. De ma part, ie tiens, et Socrates l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vifve imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque (*b*), soit par mines, s'il est muet :

Verbaque prævisam rem non invita sequentur. (1)

(*a*) *Une baliverne, une moquerie.* — E. J.

(*b*) Qui passait, du temps de Montaigne, pour le langage le plus grossier de l'Italie. — E. J.

(1) Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.
Hor. *Art poét.* v. 355.

Et comme disoit celuy là, aussi poëtiquement en sa prose, *cùm res animum occupavere, verba ambiunt* (1) : et cet aultre, *ipsæ res verba rapiunt* (2). Il ne sçait pas ablatif, coniunctif, substantif, ny la grammaire; ne faict (*a*) pas son laquais ou une harangiere du petit pont, et si, vous entretiendront tout votre saoul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu, à l'adventure, aux regles de leur language, que le meilleur maistre ez arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny, pour avant ieu, capter la benevolence du candide lecteur; ny ne luy chault de le sçavoir. De vray, toute cette belle peincture s'efface aysement par le lustre d'une verité simple et naïfve: ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme; comme Afer montre bien clairement chez Tacitus (*b*). Les ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes,

(1) Quand les choses ont frappé l'esprit, les mots se présentent en foule. Senec. *Controvers.* l. 3.

(2) Les choses entraînent les paroles. Cicer. *de Finib.* l. 3, c. 5.

(*a*) Toutes les éditions que j'ai pu consulter sont conformes à cette leçon; mais, comme elle est inintelligible, je crois qu'elle est fautive, et qu'il faut lire : *Ne le sait pas son laquais* ou, etc., et que c'est pour cela que le reste de la phrase est au pluriel. — Lev....

(*b*) Dans un dialogue attribué à Tacite, et qui a pour titre : *De Causis corruptæ eloquentiæ.* — C.

roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates : aprez qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit(*a*) : « Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu ; et quant à vostre conclusion, ie n'en veulx rien faire. » Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien camus ! Et quoy cet aultre ? les Atheniens estoient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affetté, se presenta avecques un beau discours premedité sur le subiect de cette besongne, et tiroit le iugement du peuple à sa faveur ; mais l'aultre en trois mots (*b*) : « Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dict, ie le feray. » Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration ; mais Caton n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit il, un plaisant consul (*c*). » Aille devant ou aprez ; une utile sentence, un beau traict, est tousiours de saison : s'il n'est pas bien pour ce qui va devant, ny pour ce qui vient aprez, il est bien en soy. Ie ne suis pas de ceulx qui pensent la bonne rhythme faire le bon poëme ; laissez luy

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.

(*b*) Plutarque, *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'état*, c. 4. — C.

(*c*) Voyez Plutarque, *Vie de Caton*, c. 6. — C.

allonger une courte syllabe, s'il veut; pour cela, non force : si les inventions y rient, si l'esprit et le iugement y ont bien faict leur office; voylà un bon poëte, diray ie, mais un mauvais versificateur,

Emunctæ naris, durus componere versus. (1)

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures,

Tempora certa modosque, et, quod prius ordine verbum est,
Posterius facias, præponens ultima primis.....
Invenias etiam disiecti membra poetæ: (2)

il ne se dementira point pour cela : les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander (*a*), comme on le tançast, approchant le iour auquel il avoit promis une comedie, de quoy il n'y avoit encores mis la main : « Elle est composee et preste; il ne reste qu'à y adiouster les vers : » ayant les choses et la matiere disposee en l'ame, il mettoit en peu de compte le demou-

(1) Ses vers sont négligés; mais il a de la verve. Hor. sat. 4, l. 1, v. 8.

(2) Otez-en le rhythme et la mesure, changez l'ordre des mots, vous retrouverez le poète dans ses membres dispersés. Hor. sat. 4, l. 1, v. 58.

(*a*) Plutarque, *si les Athéniens ont été plus excellents en armes qu'en lettres*, c. 4, trad d'Amyot. — C.

rant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné credit à nostre poësie françoise, ie ne veois si petit apprenti qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu prez comme eux : *Plus sonat, quàm valet* (1). Pour le vulgaire, il ne feut iamais tant de poëtes : mais, comme il leur a esté bien aysé de representer leurs rhythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, et les delicates inventions de l'aultre.

Voire mais, que fera il (*a*) si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme? « Le iambon faict boire; le boire desaltere : parquoy le iambon desaltere. » Qu'il s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer, que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse (*b*) : « Pourquoy le deslieray ie, puisque tout lié il m'empesche? » Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques; à qui Chrysippus dict (*c*), « Ioue toy de ces battelages avecques les enfants; et ne destourne à cela les pensees serieuses d'un homme d'aage. » Si ces

(1) Dans tout cela, plus de son que de sens. Senec. epit. 4.

(*a*) C'est-à-dire, *mais que fera notre jeune élève, si on le presse, etc.* — Montaigne revient à son principal sujet, qu'il semblait avoir entièrement perdu de vue. — C.

(*b*) Diogène Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 70. — C.

(*c*) Diog. Laerce, *Vie de Chrysippe*, l. 7, segm. 183. — C.

sottes arguties, *contorta et aculeata sophismata* (1), luy doibvent persuader une mensonge, cela est dangereux : mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, ie ne veois pas pourquoy il s'en doibve donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue pour courir aprez un beau mot; *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecùs arcessunt quibus verba conveniant* (2) : et l'aultre, *qui, alicuius verbi decore placentis, vocentur ad id quod non proposuerant scribere* (3). Ie tors bien plus volontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moy, que ie ne destors mon fil pour l'aller querir. Au contraire, c'est aux paroles à servir et à suyvre ; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller. Ie veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aulcune souvenance des mots. Le parler que i'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la

(1) Sophismes entortillés et épineux. Cic. *Acad. quæst.*, l. 4, c. 24.

(2) Ou qui ne choisissent pas les mots pour les choses, mais qui vont chercher, hors du sujet, des choses auxquelles les mots puissent convenir. Quintil. l. 8, c. 3.

(3) Qui, pour ne pas perdre un mot qui leur plaît, s'engagent dans une matière qu'ils n'avaient pas dessein de traiter. Senec epist 59.

bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré; non tant delicat et peigné, comme vehement et brusque;

Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet; (1)

plustost difficile qu'ennuyeux; esloingné d'affectation; desreglé, descousu et hardy : chasque loppin y face son corps; non pedantesque; non fratesque (*a*), non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Iulius Cæsar (*b*); et si ne sens pas bien pourquoy il l'en appelle.

I'ai volontiers imité cette desbauche qui se veoid en nostre ieunesse au port de leurs vestements; un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces parements estrangiers, et nonchalante de l'art : mais ie la treuve encores mieulx employee en la forme du parler. Toute

(1) Que l'expression frappe, elle plaira. *Epitaphe de Lucain; supplément de la Bibliothèque latine de Fabricius*, p. 167.

(*a*) *Non monacal. Fratesque*, de l'italien *fratesco*, adjectif dérivé de *frate*, moine. — C.

(*b*) C'est dans sa Vie, c. 55, au commencement. Mais Montaigne a été trompé par les éditions vulgaires, où on lisait *Eloquentia militari; qua re aut æquavit, etc.*; au lieu que, dans les dernières et meilleures éditions, on lit aujourd'hui : *Eloquentiâ, militarique re, aut æquavit, etc.* Ainsi, ce qui lui faisait de la peine disparaît avec la fausse leçon. — C.

affectation, nommeement en la gayeté et liberté françoise, est mesadvenante au courtisan; et en une monarchie, tout gentilhomme doibt estre dressé à la façon d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant. Ie n'ayme point de tissure où les liaisons et les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault pas qu'on y puisse compter les os et les veines. *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex* (1). *Quis accuratè loquitur, nisi qui vult putidè loqui* (2)? L'eloquence faict iniure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particuliere et inusitee : de mesme au langage, la recherche des phrases nouvelles et des mots peu cogneus vient d'une ambition puerile et pedantesque. Peusse ie ne me servir que de ceulx qui servent aux hales à Paris! Aristophanes le grammairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus (*a*) la simplicité de ses mots, et la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité de langage seulement. L'imitation du

(1) La vérité doit parler un langage simple et sans art. Senec. epist. 40.

(2) Quiconque parle avec trop d'affectation, est sûr de causer du dégoût et de l'ennui. Senec. epist. 75.

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Epicure*, l. 10. segm. 13. — C.

parler, par sa facilité, suyt incontinent tout un peuple : l'imitation du iuger, de l'inventer, ne va pas si viste. La pluspart des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent tresfaulsement tenir un pareil corps : la force et les nerfs ne s'empruntent point; les atours et le manteau s'empruntent. La pluspart de ceulx qui me hantent parlent de mesme les Essais : mais ie ne sçay s'ils pensent de mesme. Les Atheniens, dict Platon (*a*), ont pour leur part le soing de l'abondance et elegance du parler; les Lacedemoniens, de la briefveté; et ceulx de Crete, de la fecondité des conceptions, plus que du language : ceulx cy sont les meilleurs. Zenon disoit (*b*) qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns, qu'il nommoit φιλολόγους, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons : les aultres λογοφίλους, qui n'avoyent soing que du language. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la faict; et suis despit de quoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Ie vouldrois premierement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voisins où i'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel et grand adgencement (*c*) sans

(*a*) *Des Lois*, l. 1.
(*b*) Stobée, serm. 34.
(*c*) *Ornement.* — C.

doubte que le grec et le latin, mais on l'achete trop cher. Ie diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayee en moy mesme : s'en servira qui vouldra. Feu mon père, ayant faict toutes les recherches qu'homme peult faire, parmi les gens sçavants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Ie ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce feust qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tresbien versé en la latine. Cettuy cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre, et soulager le premier : ceulx cy ne m'entretenoient d'aultre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en

ma compaignie qu'autant de mots de latin que chascun avoit apprins pour iargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chascun y feit : mon pere et ma mere y apprindrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizasmes tant, qu'il en regorgea iusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, i'avoy plus de six ans, avant que i'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque : et, sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, et sans larmes, i'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car ie ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges; on le donne aux aultres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escript *de comitiis Romanorum ;* Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote; George Bucanan, ce grand poëte escossois; Marc Antoine Muret, que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques, m'ont dict souvent

que i'avois ce language en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan, que ie veis depuis à la suitte de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfants, et qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne; car il avoit lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel ie n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la manière de ceulx qui, par certains ieux de tablier (*a*), apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science et le debvoir par une volonté non forcee, et de mon propre desir; et d'eslever mon ame en toute doulceur et liberté, sans rigueur et contraincte : ie dis iusques à telle superstition, que, parce qu'aulcuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence; il me

(*a*) *Damier*. On appelait jadis le jeu de dames, *jeu de tables*.— A. D.

faisoit esveiller par le son de quelque instrument; et ne feus iamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en iuger le reste, et pour recommender aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere, auquel il ne se fault prendre, s'il n'a recueilly aulcuns fruicts respondants à une si exquise culture. Deux choses en feurent cause : en premier, le champ sterile et incommode; car, quoyque i'eusse la santé ferme et entiere, et quant et quant un naturel doulx et traictable, i'estoy parmy cela si poisant, mol et endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisifveté, non pas pour me faire iouer. Ce que ie veoyois, ie le veoyois bien; et, soubs cette complexion lourde, nourrissois des imaginations hardies et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, ie l'avoy lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit; l'apprehension, tardive; l'invention, lasche; et, aprez tout, un incroyable default de memoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceulx que presse un furieux desir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune qui suyt tousiours ceulx qui vont devant, comme les grues, et se rengea à la coustume, n'ayant plus

autour de luy ceulx qui lui avoient donné ces premieres institutions qu'il avoit apportees d'Italie; et m'envoya environ mes six ans au college de Guïenne, tresflorissant pour lors, et le meilleur de France : et là, il n'est possible de rien adiouster au soing qu'il eut, et à me choisir des precepteurs de chambre suffisants, et à toutes les aultres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres, contre l'usage des colleges : mais tant y a que c'estoit tousiours college. Mon latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance i'ay perdu tout usage : et ne me servit cette mienne inaccoustumee institution, que de me faire eniamber d'arrivee aux premieres classes; car, à treize ans que ie sortis du college, i'avois achevé mon cours (qu'ils appellent), et, à la verité, sans aulcun fruict que ie peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que i'eus aux livres, il me veint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide : car environ l'aage de sept ou huict ans, ie me desrobois de tout aultre plaisir pour les lire; d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aysé livre que ie connusse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere : car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bor-

deaux, et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, ie n'en cognoissoys pas seulement le nom, ny ne foys encores le corps; tant exacte estoit ma discipline! Ie m'en rendoys plus nonchalant à l'estude de mes aultres leçons prescriptes. Là, il me veint singulierement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver à cette mienne desbauche et aultres pareilles : car par là i'enfilay tout d'un train Virgile en l'Aeneide, et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies italiennes, leurré tousiours par la doulceur du subiect. S'il eust esté si fol de rompre ce train, i'estime que ie n'eusse rapporté du college que la haine des livres, comme faict quasi toute nostre noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en veoir rien; il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobee gourmander ces livres, et me tenant doulcement en office pour les aultres estudes de la regle : car les principales parties que mon pere cherchoit à ceulx à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion. Aussi n'avoit la mienne aultre vice que langueur et paresse. Le danger n'estoit pas que ie feisse mal, mais que ie ne feisse rien : nul ne prognostiquoit que ie deusse devenir mauvais, mais inutile; on y prevoyoit de la faineantise, non pas

de la malice. Ie sens qu'il en est advenu de mesme : les plainctes qui me cornent aux aureilles sont telles : Il est oisif, froid aux offices d'amitié et de parenté; et, aux offices publicques, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus iniurieux mesme ne disent pas, pourquoy a il prins? pourquoy n'a il payé? mais, pourquoy ne quitte il? pourquoy ne donne il? Ie recevrois à faveur qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation : mais ils sont iniustes d'exiger ce que ie ne doy pas, plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eulx ce qu'ils doibvent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action et la gratitude qui m'en seroit deue : là où le bien faire actif debvroit plus poiser de ma main, en consideration de ce que ie n'en ay de passif nul qui soit. Ie puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne, et de moy, que ie suis plus mien. Toutesfois, si i'estoy grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarrerois ie bien ces reproches; et à quelques uns apprendrois qu'ils ne sont pas si offensez que ie ne face pas assez, que de quoy ie puisse faire assez plus que ie ne foys. Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir, à part soy, des remuements fermes, et des iugements seurs et ouverts autour des obiects qu'elle cognoissoit; et les

digeroit seule, sans aulcune communication : et, entre aultres choses, ie crois, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray ie en compte cette faculté de mon enfance ? une asseurance de visage, et souplesse de voix et de geste à m'appliquer aux rooles que i'entreprenois : car, avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus : (1)

I'ay soustenu les premiers personnages ez tragedies latines de Bucanan, de Guerente, et de Muret, qui se representerent en nostre college de Guïenne avecques dignité. En cela, Andreas Goveanus, nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France ; et m'en tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que ie ne mesloue point aux ieunes enfants de maison ; et ay veu nos princes s'y addonner depuis en personne, à l'exemple d'aulcuns des anciens, honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, en Grèce : *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant ; nec*

(1) A peine etais-je alors dans ma douzième année.
Virg. eclog. 8, v. 39.

ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat (1) : car i'ay tousiours accusé d'impertinence ceulx qui condamnent ces esbattements; et d'iniustice ceulx qui refusent l'entree de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publicques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens et les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et ieux; la societé et amitié s'en augmente : et puis on ne leur sçauroit conceder des passetemps plus reglez que ceulx qui se font en presence d'un chascun et à la veue mesme du magistrat : et trouveroy raisonnable que le prince, à ses despens, en gratifiast quelquesfois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles; quelque divertissement (*a*) de pires actions et occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a rien tel que d'alleicher l'appetit et l'affection : aultrement on ne fait que des asnes chargez de livres; on leur

(1) Il découvrit l'affaire à l'acteur tragique Ariston. C'était un homme distingué par sa naissance et ses richesses, et son art ne lui ôtait point l'estime de ses concitoyens, car il n'a rien de honteux chez les Grecs. Tit. Liv. l. 25, c. 24.

(*a*) C'est-à-dire, *des amusements qui servissent à détourner le peuple de faire en secret des actions mauvaises en elles-mêmes.* — C.

donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser.

CHAPITRE XXVI.

C'EST FOLIE DE RAPPORTER LE VRAY ET LE FAULX AU IUGEMENT DE NOSTRE SUFFISANCE.

Sommaire. L'ignorance et la simplicité se laissent facilement persuader, mais si l'on est plus instruit on ne veut croire à rien de ce qui paraît sortir de l'ordre naturel.—Et cependant autour de nous tout est prodige, l'habitude seule nous empêche de tout admirer.—S'il est des choses que l'on peut rejeter, parce qu'elles ne sont pas avancées par des hommes qui puissent faire autorité; il en est de très étonnantes qu'il faut au moins respecter, lorsqu'elles ont pour témoins des personnes dignes de notre confiance. Ce n'est point à nous aussi à décider, en matière de religion, ce que l'on peut, ou non, concéder aux ennemis de la foi.

Exemples : le comte de Foix; le pape Honorius;—Lucius Antonius; César; St-Augustin: les Reliques de St-Gervais et St-Protais; la Châsse de St-Etienne.

Ce n'est pas à l'adventure sans raison, que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de

croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir apprins aultrefois, que la creance estoit comme une impression qui se faisoit en nostre ame; et à mesure qu'elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. *Ut necesse est lancem in libra ponderibus impositis deprimi : sic animum perspicuis cedere* (1). D'autant que l'ame est plus vuide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement soubs la charge de la premiere persuasion : voylà pourquoy les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus subiects à estre menez par les aureilles. Mais aussi, de l'aultre part, c'est une sotte presumption d'aller desdaignant et condamnant pour faulx ce qui ne nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance oultre la commune. I'en faisois ainsin aultrefois; et si i'oyoy parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque aultre conte où ie ne peusse pas mordre,

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,

(1) Ainsi que la balance penche nécessairement d'un côté, lorsqu'elle est emportée par le poids, il faut de même que notre esprit se rende à l'évidence. Cic. *Acad. quæst.* [illegible].

Nocturnos lemures, portentaque Thessala. (1)

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et, à present, ie treuve que i'estoy pour le moins autant à plaindre moy mesme; non que l'experience m'aye depuis rien faict veoir au dessus de mes prémieres creances, et si n'a pas tenu à ma curiosité : mais la raison m'a instruict que, de condamner ainsi rèsolument une chose pour faulse et impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre mere nature; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons monstres, ou miracles, ce où nostre raison ne peult aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veue? Considerons au travers de quels nuages, et comment à tastons, on nous mene à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains : certes, nous trouverons que c'est plustost accoustumance que science qui nous en oste l'estrangeté;

(1) De songes, de visions magiques, de miracles, de sorcières, d'apparitions nocturnes, et d'autres effets prodigieux. Hor. epist. 2, l. 2, v. 208.

Iam nemo, fessus saturusque videndi,
Suspicere in cœli dignatur lucida templa: (1)

et que ces choses là, si elles nous estoyent presentees de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aulcunes aultres.

Si nunc primùm mortalibus adsint
Ex improviso, ceu sint obiecta repentè,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus antè quod auderent fore credere gentes. (2)

Celuy qui n'avoit iamais veu de riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce feust l'ocean: et les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les iugeons estre les extremes que nature face en ce genre:

Scilicet, et fluvius qui non est maximus, eî 'st
Qui non antè aliquem maiorem vidit; et ingens
Arbor, homoque videtur; et omnia de genere omni
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit. (3)

(1) Fatigués et rassasiés du spectacle des cieux, nous ne daignons plus lever les yeux vers cette voûte éclatante de lumière. Lucret. l. 2, v. 1037.

(2) Si, par une apparition soudaine, ces merveilles frappaient nos regards pour la première fois, que pourrions-nous leur comparer dans la nature? Avant de les avoir vues, nous n'aurions pu rien imaginer qui en approchât. Lucret. l. 2, v. 1032.

(3) Un fleuve paraît grand à qui n'en a pas vu de plus grand il en est de même d'un arbre, d'un homme, et de tout autre objet, quand on ne conçoit rien de plus grand dans la même espèce. Lucret. l. 6, v. 674.

Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas semper vident (1). La nouvelleté des choses nous incite, plus que leur grandeur, à en rechercher les causes. Il fault iuger avecques plus de reverence de cette infinie puissance de nature, et plus de recognoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vraysemblables, tesmoignees par gents dignes de foy, desquelles, si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les fault il laisser en suspens? car, de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de sçavoir iusques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la regle de *Rien trop*, commandee par Chilon.

Quand on treuve dans Froissard (*a*) que le comte de Foix sceut, en Bearn, la defaicte du

(1) Notre esprit, familiarisé avec les objets qui frappent souvent la vue, n'admire point les choses qu'il voit continuellement, et ne songe pas à en rechercher les causes. Cic. de *Nat. Deor.* l. 2, c. 38.

(*a*) Vol. 3, ch. 17.

roy Iean de Castille à Iuberoth, le lendemain qu'elle feut advenue (*a*), et les moyens qu'il en allegue, on s'en peult mocquer; et de ce mesme que nos annales disent que le pape Honorius, le propre iour que le roy Philippe Auguste mourut à Mante, feit faire ses funerailles publicques, et les manda faire par toute l'Italie : car l'auctorité de ces tesmoings n'a pas à l'adventure assez de reng pour nous tenir en bride. Mais quoy! si Plutarque, oultre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité, dict (*b*) sçavoir de certaine science que, du temps de Domitian, la nouvelle de la battaille perdue par Antonius en Allemaigne, à plusieurs iournees de là, feut publiee à Rome, et semee par tout le monde, le mesme iour qu'elle avoit esté perdue; et si Cæsar (*c*) tient qu'il est souvent advenu que la renommee a devancé l'accident, dirons nous pas que ces simples gents là se sont laissez piper aprez le vulgaire, pour n'estre pas clairvoyants comme nous? Est il rien plus delicat, plus net et plus vif que le iugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en ieu? rien plus esloingné de vanité? ie laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel ie foys moins

(*a*) En 1385.
(*b*) Plutarque, *Vie de Paulus Emilius*. — C.
(*c*) *De Bell. civ.* liv. 3, c. 36. — C.

de compte : en quelle partie de ces deux là le surpassons nous? toutesfois il n'est si petit escholier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy veuille faire leçon sur le progrez des ouvrages de nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de sainct Hilaire, passe; son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire : mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires, cela me semble singuliere impudence. Ce grand sainct Augustin tesmoingne (*a*) avoir veu, sur lesreliques sainct Gervais et Protaise à Milan, un enfant aveugle recouvrer la veue; une femme, à Carthage, estre guarie d'un cancer par le signe de la croix qu'une femme nouvellement baptisee luy feit; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits, qui infestoient sa maison, avecques un peu de terre du sepulchre de nostre Seigneur; et cette terre depuis transportee à l'eglise, un paralytique en avoir esté soubdain guary; une femme en une procession, ayant touché à la chasse sainct Estienne, d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frotté les yeulx, avoir recouvré la veue dez long temps perdue; et plusieurs aultres miracles où il dict luy mesme avoir assisté : de quoy accu-

(*a*) *De Civit. Dei.* l. 22, c. 8. — C.

serons nous et luy et deux saincts evesques Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors (*a*)? sera ce d'ignorance, simplesse, facilité? ou de malice et imposture? Est il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, iugement et suffisance? *qui ut rationem nullam afferrent, ipsâ auctoritate me frangerent* (1).

C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, oultre l'absurde temerité qu'elle traisne quant et soy, de mespriser ce que nous ne conceyons pas : car aprez que, selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desia obligé de les abandonner. Or, ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les moderez et les entendus quand ils quittent aux adversaires aulcuns arti-

(*a*) Témoins. — *Recors*, du verbe latin *recordari*, se souvenir. — C.

(1) Quand même ils n'apporteraient aucune raison, ils me persuaderaient par leur seule autorité. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 21.

cles de ceulx qui sont en debat : mais, oultre ce qu'ils ne veoyent pas, quel advantage c'est à celuy qui vous charge, de commencer à luy ceder et vous tirer arriere, et combien cela l'anime à poursuyvre sa poincte ; ces articles là, qu'ils choisissent pour les plus legiers, sont aulcunefois tresimportants. Ou il fault se soubmettre du tout à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy debvons d'obeïssance. Et davantage, ie le puis dire pour l'avoir essayé, ayant aultrefois usé de cette liberté de mon chois et triage particulier, mettant à nonchaloir certains poincts de l'observance de nostre eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange ; venant à en communiquer aux hommes sçavants, i'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tressolide ; et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous faict les recevoir avecques moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre iugement mesme! combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fables auiourd'hui ! La gloire et la curiosité sont les fleaux de nostre ame : cette cy nous conduict à mettre le nez par tout ; et celle là nous deffend de rien laisser irresolu et indecis.

CHAPITRE XXVII.

DE L'AMITIÉ.

Sommaire. Il ne peut y avoir de vraie amitié qu'entre des égaux. Combien diffèrent de l'amitié les affections entre les pères et les fils, entre les frères, entre les époux. Toute contrainte exclut l'amitié. — Les unions contre nature en usage parmi les Grecs, ne sont point une image de l'amitié.—Idée de l'amitié parfaite; elle ne peut se diviser sur plusieurs individus. Dans la véritable amitié, celui qui donne est l'obligé; tout y est abandon: deux ames n'en font qu'une. — Dans les amitiés communes, il faut user de prudence et de circonspection. — Dans les relations des hommes entre eux, peu importe le plus souvent de connaître le caractère, la religion, les mœurs des personnes; il n'en est pas de même en amitié.

Exemples: Aristippe; Étienne de la Boëtie; Achille et Patrocle; Harmodius et Aristogiton; Caïus Blosius; Aristote; Diogène; le Testament d'Eudamidas; un soldat de Cyrus; Agésilas.

Considerant la conduicte de la besongne d'un peintre que i'ay, il m'a prins envie de l'ensuyvre. Il choisit le plus bel endroict et milieu de chasque paroy pour y loger un tableau eslaboré de toute sa suffisance; et le vuide tout au-

tour, il le remplit de crotesques, qui sont peinctures fantasques, n'ayants grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont ce icy aussi, à la verité, que crotesques et corps monstrueux, rappiecez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suitte, ny proportion que fortuite?

Desinit in piscem mulier formosa supernè. (1)

Ie vay bien iusques à ce second poinct avecques mon peintre: mais ie demeure court en l'aultre et meilleure partie; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly, et formé selon l'art. Ie me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boëtie, qui honorera tout le reste de cette besongne: c'est un discours auquel il donna nom LA SERVITUDE VOLONTAIRE: mais ceulx qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé, LE CONTRE UN. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere ieunesse (*a*), à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ez mains des gents d'entendement, non sans bien grande et meritee recommendation; car il est gentil et plein, au possible. Si y a il bien à dire que ce ne

(1) Dans ce monstre bizarre, la partie supérieure est une belle femme, et le reste un poisson. HOR. *de Arte poet.* v. 4.

(*a*) *N'ayant pas atteinct le dix-huictiesme an de son aage*, édit. de 1588, *in*-4°. — N.

soit le mieulx qu'il peust faire : et si en l'aage que ie l'ay cogneu plus avancé, il eust prins un tel desseing que le mien de mettre par escript ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, et qui approcheroient bien prez de l'honneur de l'antiquité; car notamment en cette partie des dons de nature, ie n'en cognoy point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encores par rencontre, et croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschapppa; et quelques memoires sur cet edict de ianvier (*a*), fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut estre leur place. C'est tout ce que i'ay peu recouvrer de ses reliques, moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommendation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de ses papiers, oultre le livret de ses œuvres (*b*) que i'ay faict mettre en lumiere. Et si suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance;

(*a*) Donné en 1562, sous le règne de Charles IX, encore mineur. Cet édit accordait aux huguenots l'exercice public de leur religion; on y trouve un article sur la manière dont les protestants doivent se conduire, et il y est dit : « Qu'ils n'avanceront rien de contraire au concile de Nicée, au symbole, ni au livre de l'Ancien et du Nouveau Testament. »

(*b*) Imprimé à Paris en 1571.—C.

car elle me feut montree longue espace avant que ie l'eusse veu, et me donna la premiere cognoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaicte, que certainement il ne s'en lit gueres de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en veoid aulcune trace en usage. Il fault tant de rencontres à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminez qu'à la societé; et dict Aristote(*a*), que les bons législateurs ont eu plus de soing de l'amitié, que de la iustice. Or, le dernier poinct de sa perfection est cettuy cy: car en general toutes celles que la volupté, ou le prouffit, le besoing publicque ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses, et d'autant moins amitiez, qu'elles meslent aultre cause et but et fruict en l'amitié, qu'elle mesme. Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulierement n'y conviennent, ny conioinctement. Des enfants aux peres, c'est plustost respect. L'amitié se nourrit de communication, qui ne peult se trouver entre eulx pour la trop grande disparité,

(*a*) *Ethic. Nicom.* l. 8, c. 1.

et offenseroit à l'adventure les debvoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensees des peres ne se peuvent communiquer aux enfants, pour n'y engendrer une messeante privauté; ny les advertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfants aux peres. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tuoyent leurs peres, et d'aultres où les peres tuoyent leurs enfants, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquesfois entreporter : et naturellement l'un despend de la ruine de l'aultre. Il s'est trouvé des philosophes desdaignants cette cousture naturelle : tesmoings Aristippus (*a*), qui, quand on le pressoit de l'affection qu'il debvoit à ses enfants pour estre sortis de luy, il se meit à cracher, disant que cela en estoit aussi bien sorty; que nous engendrions bien des pouils et des vers : et cet aultre que Plutarque (*b*) vouloit induire à s'accorder avecques son frere : « Ie n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorty de mesme trou. »

C'est, à la verité, un beau nom et plein de dilection, que le nom de *frere*, et à cette cause en feismes nous luy et moy nostre alliance : mais ce meslange de biens, ces partages, et que la

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 81.
(*b*) Plutarque, *de l'Amitié paternelle*, c. 14.

richesse de l'un soit la pauvreté de l'aultre, cela destrempe merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle; les freres ayants à conduire le progrez de leur advancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se heurtent et chocquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaictes amitiez, pourquoy se trouvera elle en ceulx cy? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement esloingnee, et les freres aussi : c'est mon fils, c'est mon parent; mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix et liberté volontaire; et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que ie n'aye essayé de ce costé là tout ce qui en peult estre, ayant eu le meilleur pere qui feut oncques, et le plus indulgent iusques à son extreme vieillesse; et estant d'une famille fameuse de pere en fils, et exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle;

Et ipse
Notus in fratres animi paterni. (1)

(1) Connu moi-même par l'affection paternelle que j'ai témoignée à mes frères. Hor. od. 2, l. 2, v. 6.

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoyqu'elle naisse de nostre chois, on ne peult, ny la loger en ce roolle. Son feu, ie le confesse,

Neque enim est dea nescia nostri
Quæ dulcem curis miscet amaritiem,(1)

est plus actif, plus cuisant et plus aspre; mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fiebvre, subiect à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperee, au demourant, et egale; une chaleur constante et rassise, toute doulceur et polissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est, en l'amour, ce n'est qu'un desir forcené aprez ce qui nous fuit:

Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito;
Nè più l'estima poi che presa vede;
E sol dietro a chi fugge affretta il piede: (2)

aussitost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'esva-

(1) Car je ne suis pas inconnu à la déesse qui mêle une douce amertume aux peines de l'amour. Cat. epig. 68, v. 17.

(2) Tel, à travers les neiges et les sables brûlants, à travers les montagnes et les vallées, le chasseur poursuit le lièvre avec ardeur; il ne desire l'atteindre qu'autant qu'il fuit, et n'en fait plus de cas dès qu'il l'atteint. Ariosto, cant. 10, stanz. 7.

nouit et s'alanguit; la iouïssance le perd, comme ayant la fin corporelle et subiecte à satieté. L'amitié, au rebours, est iouïe à mesure qu'elle est desiree; ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la iouïssance, comme estant spirituelle, et l'ame s'affinant par l'usage. Soubs cette parfaicte amitié, ces affections volages ont aultrefois trouvé place chez moy, à fin que ie ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers : ainsi ces deux passions sont entrees chez moy, en cognoissance l'une de l'aultre, mais en comparaison, iamais; la premiere maintenant sa route d'un vol haultain et superbe, et regardant desdaigneusement cette cy passer ses poinctes bien loing au dessoubs d'elle.

Quant au mariage, oultre ce que c'est un marché qui n'a que l'entree libre, sa duree estant contraincte et forcee, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, et marché qui ordinairement se faict à aultres fins, il y survient mille fusees estrangieres à desmesler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vifve affection : là où en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Ioinct qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference et communication, nourrice de cette saincte cousture; ny leur ame ne semble assez ferme pour souste-

nir l'estreincte d'un nœud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere iouïssance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme feust engagé tout entier, il est certain que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble: mais ce sexe, par nul exemple, n'y est encores peu arriver, et, par le commun consentement des escholes anciennes, en est reiecté.

Et cette aultre licence grecque est iustement abhorree par nos mœurs : laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages et difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union et convenance qu'icy nous demandons : *Quis est enim iste amor amicitiæ? Cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem* (1)? Car la peincture mesme qu'en faict l'academie ne me desadvouera pas, comme ie pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspiree par le fils de Venus au cœur de l'amant sur l'obiect de la fleur d'une tendre ieunesse, à laquelle ils permettent

(1) En effet, que signifie cet amour d'amitié? D'où vient que personne n'aime un jeune homme laid, ni un beau vieillard? Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c 33.

touts les insolents et passionnez efforts que peult produire une ardeur immoderee, estoit simplement fondee en une beauté externe, faulse image de la generation corporelle; car elle ne se pouvoit fonder en l'esprit, duquel la montre estoit encores cachee, qui n'estoit qu'en sa naissance et avant l'aage de germer: Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuitte, c'estoient richesses, presents, faveur à l'advancement des dignitez, et telle aultre basse marchandise qu'ils reprouvent; si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesme, instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeïr aux loix, mourir pour le bien de son païs, exemples de vaillance, prudence, iustice; s'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace et beauté de son ame, celle de son corps estant fanee, et esperant, par cette societé mentale, establir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuitte arrivoit à l'effect en sa saison, car ce qu'ils ne requierent point en l'amant qu'il apportast loysir et discretion en son entreprinse, ils le requierent exactement en l'aimé; d'autant qu'il luy falloit iuger d'une beauté interne, de difficile cognoissance et abstruse descouverte; lors naissoit en l'aimé le desir d'une conception spirituelle par l'entremise

d'une spirituelle beauté. Cette cy estoit icy principale; la corporelle, accidentale et seconde: tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent ils l'aimé, et verifient que les dieux aussi le preferent; et tansent grandement le poëte Aeschylus d'avoir en l'amour d'Achilles et de Patroclus donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere et imberbe verdeur de son adolescence, et le plus beau des Grecs. Aprez cette communauté generale, la maistresse et plus digne partie d'icelle exerçant ses offices et predominant, ils disent qu'il en provenoit des fruicts tresutiles au privé et au public; que c'estoit la force des païs qui en recevoient l'usage, et la principale deffense de l'equité et de la liberté: tesmoings les salutaires amours de Harmodius et d'Aristogiton. Pourtant la nomment ils sacree et divine; et n'est, à leur compte, que la violence des tyrans et lascheté des peuples qui luy soit adversaire. Enfin, tout ce qu'on peult donner à la faveur de l'academie, c'est dire que c'estoit un amour se terminant en amitié: chose qui ne se rapporte pas mal à la definition stoïque de l'amour: *Amorem conatum esse amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis specie* (1).

(1) L'amour est l'envie d'obtenir l'amitié d'une personne qui nous attire par sa beauté. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 34.

Ie reviens à ma description de façon (*a*) plus equitable et plus equable. *Omninò amicitiæ, corroboratis iam confirmatisque et ingeniis et ætatibus, iudicandæ sunt* (1). Au demourant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy ie parle, elles se meslent et confondent l'une en l'aultre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymois, ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant, « Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy. » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que i'en puis dire particulierement, ie ne sçais quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; ie croys par quelque ordon-

(*a*) C'est-à dire, *d'une espèce d'amitié plus juste et plus égale*, que celle dont il vient de parler. — C.

(1) Pour juger de l'amitié, il faut être parvenu à la maturité de l'âge et de l'esprit. Cic. *de Amicit.* 1. 20.

nance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiee, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous estions touts deux hommes faicts, et luy plus de quelques annees, elle n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler au patron des amitiez molles et regulieres, ausquelles il fault tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'aultre idee que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est ie ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la sienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : ie dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien.

Quand Lelius, en presence des consuls romains, lesquels, aprez la condamnation de Tibe-

rius Gracchus, poursuyvoient touts ceulx qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caius Blosius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu, « Toutes choses (*a*). » « Comment toutes choses? suyvit il: et quoy! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples? » « Il ne me l'eust iamais commandé, » repliqua Blosius. « Mais s'il l'eust faict? » adiousta Lelius. « I'y eusse obey, » respondict il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere et hardie confession; et ne se debvoit despartir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance: ils estoient plus amis, que citoyens; plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble: s'estants parfaictement commis l'un à l'aultre, ils tenoient parfaictement les resnes de l'inclination l'un de l'aultre: et faictes guider cet har-

(*a*) Plutarque, *Vies de Tiberius et de Caius Gracchus*, c. 5; et Valère Maxime, l. 4, c. 7, *in exemplis Romanis*, § 1. — C.

nois par la vertu et conduicte de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blosius est telle qu'elle debvoit estre. Si leurs actions se desmancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'aultre, ny amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous? » et que ie l'accordasse : car cela ne porte aulcun tesmoignage de consentement à ce faire; parce que ie ne suis point en doubte de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de touts les discours du monde de me desloger de la certitude que i'ay des intentions et iugements du mien : aulcune de ses actions ne me sçauroit estre presentee, quelque visage qu'elle eust, que ie n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniement ensemble; elles se sont considerees d'une si ardente affection, et de pareille affection descouvertes iusques au fin fond des entrailles l'une de l'aultre, que non seulement ie cognoissoys la sienne comme la mienne, mais ie me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce reng ces aultres amitiez communes; i'en ay autant de cognois-

sance qu'un aultre, et des plus parfaictes de leur genre : mais ie ne conseille pas qu'on confonde leurs regles; on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces aultres amitiez la bride à la main, avecques prudence et precaution : la liaison n'est pas nouee en maniere qu'on n'ait aulcunement à s'en desfier. « Aimez le, disoit Chilon (*a*), comme ayant quelque iour à le haïr; haïssez le, comme ayant à l'aimer. » Ce precepte, qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires et coustumieres; à l'endroict desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit tresfamilier, « O mes amys! il n'y a nul amy. » En ce noble commerce, les offices et les bienfaicts, nourrissiers des aultres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme ie ne me sçais aulcun gré du service que ie me foys, aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference, bienfaict,

(*a*) Dans Aulu-Gelle, l. 1, c. 3.

obligation, recognoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volontez, pensements, iugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la trespropre definition d'Aristote (*a*), ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voylà pourquoy les faiseurs de loix, pour honnorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme; voulants inferer par là que tout doibt estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Si, en l'amitié de quoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'aultre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compaignon : car cherchant l'un et l'aultre, plus que toute aultre chose, de s'entre-bienfaire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion est celuy là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroict ce qu'il desire le plus.

Quand le philosophe Diogenes avoit faulte d'argent, il disoit (*b*), Qu'il le redemandoit à ses

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Aristote*, l. 5.

(*b*) Diogène Laerce, dans la *Vie de Diogène le Cynique*, l. 6. segm. 46.

amis, non qu'il le demandoit. Et pour montrer comment cela se practique par effect, i'en reciteray un ancien exemple singulier (*a*). Eudamidas, corinthien, avoit deux amis, Charixenus, sycionien, et Aretheus, corinthien : venant à mourir, estant pauvre, et ses deux amis riches, il feit ainsi son testament : « Ie legue à Aretheus « de nourrir ma mere, et l'entretenir en sa vieil- « lesse; à Charixenus, de marier ma fille, et luy « donner le douaire le plus grand qu'il pourra : « et au cas que l'un d'eulx vienne à defaillir, ie « substitue en sa part celuy qui survivra. » Ceulx qui premiers veirent ce testament, s'en mocquerent; mais ses heritiers en ayants esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement : et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespassé cinq iours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement cette mere; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme iour. Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis; car cette parfaicte amitié de quoy ie parle est indivisible : chascun se donne

(*a*) *Voyez* Lucien, dialogue intitulé *Toxaris*.

si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à despartir ailleurs; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subiect.

Les amitiez communes, on les peult despartir; on peult aymer en cettuy cy la beauté; en cet aultre, la facilité de ses mœurs; en l'aultre, la liberalité; en celuy là, la paternité; en cet aultre, la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en demesleriez vous? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations : le secret que i'ay iuré ne deceler à un aultre, ie le puis sans pariure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler; et n'en cognoissent pas la haulteur ceulx qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil : et qui presupposera que de deux i'en ayme autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autant que ie les ayme, il multiplie en

101739

confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient tresbien à ce que ie disois : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing ; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire : et sans doubte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict, qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveille la responsе de ce ieune soldat à Cyrus(*a*), s'enquerant à luy pour combien il vouldroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la course, et s'il le vouldroit eschanger à un royaume : « Non certes, sire ; « mais bien le lairrois ie volontiers pour en ac- « querir un amy, si ie trouvois homme digne de « telle alliance. » Il ne disoit pas mal, « si ie trouvois ; » car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien de reste, certes il est besoing que touts les ressorts soyent nets et seurs parfaictement.

(*a*) Ξενοφων, *Cyropédie*, l. 8, c. 3, § 11, 12.

Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourveoir qu'aux imperfections qui particulierement interessent ce bout là. Il n'importe de quelle religion soit mon medecin et mon advocat; cette consideration n'a rien de commun avecques les offices de l'amitié qu'ils me doibvent : et en l'accointance domestique que dressent avecques moy ceulx qui me servent, i'en foys de mesme, et m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, ie cherche s'il est diligent; et ne crains pas tant un muletier ioueur, que imbecille, ny un cuisinier iureur, qu'ignorant. Ie ne me mesle pas de dire ce qu'il fault faire au monde, d'aultres assez s'en meslent, mais ce que i'y fois,

Mihi sic usus est: tibi, ut opus est facto, face. (1)

A la familiarité de la table i'associe le plaisant, non le prudent; au lict, la beauté avant la bonté; en la societé du discours, la suffisance, veoire sans la preud'hommie : pareillement ailleurs. Tout ainsi que cil (*a*) qui feut rencontré à chevauchons sur un baston, se iouant avecques ses

(1) C'est ainsi que j'en use; pour vous, agissez comme vous l'entendrez. Térent. *Heautont.* act. 1, sc. 1, v. 28.

(*a*) C'est-à-dire, *celui qui*, ainsi qu'on a mis dans la dernière édition. Il s'agit ici d'Agésilaüs. *Voyez* Plutarque, *Vie d'Agésilaüs*, c. 9. — C.

enfants, pria l'homme qui l'y surprint de n'en rien dire iusques à ce qu'il feust pere luy mesme; estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit iuge equitable d'une telle action : ie souhaiterois aussi parler à des gents qui eussent essayé ce que ie dis : mais sçachant combien c'est chose esloingnee du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, ie ne m'attends pas d'en trouver aulcun bon iuge; car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce subiect, me semblent lasches au prix du sentiment que i'en ay; et, en ce poinct, les effects surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

Nil ego contulerim iucundo sanus amico. (1)

L'ancien Menander (*a*) disoit celuy là heureux qui avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un ámy : il avoit certes raison de le dire, mesme s'il en avoit tasté. Car, à la verité, si ie compare tout le reste de ma vie, quoyqu'avecques la grace de Dieu ie l'aye passee doulce, aysee, et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles et origi-

(1) Rien de plus doux pour l'homme sage qu'un tendre ami. Hor. sat. 5, l. 1, v. 44.

a) Plutarque, *de l'Amitié fraternelle*, c 3.

nelles, sans en rechercher d'aultres; si ie la compare, dis ie, toute, aux quatre annees qu'il m'a esté donné de iouyr de la doulce compaignie et societé de ce personnage, ce n'est que fumee, ce n'est qu'une nuict obscure et ennuyeuse. Depuis le iour que ie le perdis,

Quem semper acerbum
Semper honoratum (sic di voluistis!) habebo, (1)

ie ne foys que traisner languissant; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions à moitié de tout; il me semble que ie luy desrobe sa part :

Nec fas esse ullâ me voluptate hîc frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps. (2)

I'estois desia si faict et accoustumé à estre deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy :

---

(1) Jour fatal que je dois pleurer, que je dois honorer à jamais, puisque telle a été, grands dieux, votre volonté suprême! *Enéid.* l. 5, v. 49.

(2) Et je ne pense pas qu'aucun plaisir me soit permis, maintenant que je n'ai plus celui avec qui je devais tout partager. Terent. *Heauton.* act. 1, v. 97. — Montaigne, ici comme dans beaucoup d'autres citations, a changé quelques mots pour pouvoir appliquer ce passage à son sujet. — C.

Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror alterâ?
Nec carus æquè, nec superstes
Integer. Ille dies utramque
Duxit ruinam. (1)

Il n'est action ou imagination où ie ne le treuve à dire; comme si eust il bien faict à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute aultre suffisance et vertu, aussi faisoit il au debvoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis? (2)

O misero frater adempte mihi!
Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens, fregisti commoda, frater;
Tecum unà tota est nostra sepulta anima:
Cuius ego interitu tôtâ de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
Nunquam ego te, vitâ frater amabilior,
Aspiciam posthac? at certè semper amabo. (3)

---

(1) Puisqu'un sort cruel a ravi trop tôt cette douce moitié de mon ame, qu'ai-je à faire de l'autre moitié séparée de celle qui m'était si chère? Le même jour nous a perdus tous deux. Hor. od. 17, l. 2, v. 5.

(2) Puis-je rougir de pleurer, et de pleurer long-temps une tête si chère? Hor. od. 24, l. 1, v. 1.

(3) O mon frère, que je suis malheureux de t'avoir perdu! Ta

Mais oyons un peu parler ce garson de seize ans.

Parce que i'ay trouvé que cet ouvrage (*a*) a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaise fin, par ceulx qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'aultres escripts de leur farine, ie me suis dedict de le loger icy. Et à fin que la memoire de l'aucteur n'en soit interessee en l'endroict de ceulx qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions, ie les advise que ce subiect feut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subiect vulgaire et tracassé en mille endroicts des livres. Ie ne foys nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit; car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesme en se iouant : et sçay davantage que s'il eust eu

---

mort a dissipé mon bonheur. Avec toi se sont évanouis tous les plaisirs que me donnait ta douce amitié! Avec toi, mon ame est toute entière ensevelie. Depuis que tu m'as été ravi, j'ai dit adieu aux muses, à tout ce qui faisait le charme de ma vie!.... Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre! O toi qui m'étais plus cher que la vie, ô mon frère! je ne te verrai donc plus! Ah! du moins je t'aimerai toujours! CATULL. eclog. 68, v. 20; eclog. 65, v. 9.

(*a*) Le *Traité de la Servitude volontaire*.

à choisir, il eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tresreligieusement aux loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne feut iamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son païs, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps; il eut bien plustost employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir de quoy les esmouvoir davantage : il avoit son esprit moulé au patron d'aultres siecles que ceulx cy. Or, en eschange de cet ouvrage serieux, i'en substitueray un aultre (*a*), produict en cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enioué.

CHAPITRE XXVIII.

VINGT ET NEUF SONNETS D'ESTIENNE DE LA BOETIE.

A madame de Grammont, comtesse de Guissen.

MADAME, ie ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desia vostre, ou pour ce que ie n'y

(*a*) Les vingt-neuf sonnets de la Boetie qui se trouvent dans le Chapitre suivant.

treuve rien digne de vous; mais i'ay voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se veissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins (*a*). Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui iugent mieulx, et se servent plus à propos que vous, de la poësie; et puis, qu'il n'en est point qui la puissent rendre vifve et animee comme vous faictes par ces beaux et riches accords de quoy, parmy un million d'aultres beautez, nature vous a estrenee. Madamè, ces vers meritent que vous les cherissiez; car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorty de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en ialousie de quoy vous n'avez que le reste de ce que dez longtemps i'en ay faict imprimer soubs le nom de monsieur de Foix, vostre bon parent: car, certes, ceulx cy ont ie ne sçay quoy de plus vif et de plus bouillant; comme il les feit en sa plus verte ieunesse, et eschauffé d'une belle et noble ardeur que ie vous diray, madàme, un iour à l'aureille. Les aultres furent faicts depuis, comme il estoit à la poursuitte de son mariage, en faveur de sa

(*a*) *Andoins* était une baronnie du Béarn, près de Pau.—E. J.

femme; et sentent desia ie ne sçay quelle froideur maritale. Et moy ie suis de ceulx qui tiennent que la poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict en un subiect folastre et desreglé.

SONNETS.

I.

PARDON, amour, pardon; ô Seigneur! ie te vouë
Le reste de mes ans, ma voix et mes escripts,
Mes sanglots, mes souspirs, mes larmes et mes cris:
Rien, rien tenir d'aulcun que de toy, ie n'advouë.

Helas! comment de moy ma fortune se iouë!
De toy n'a pas longtemps, amour, ie me suis ris.
I'ay failly, ie le veoy, ie me rends, ie suis pris.
I'ay trop gardé mon cœur, or ie le desadvouë.

Si i'ay pour le garder retardé ta victoire,
Ne l'en traitte plus mal, plus grande en est ta gloire.
Et si du premier coup tu ne m'as abbattu,

Pense qu'un bon vainqueur, et nay pour estre grand,
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise et l'ayme mieulx, s'il a bien combattu.

II.

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, ie le sens:
Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,
A qui oncq pauvre cœur ait ouverte la porte.
Ce cruel n'a pas mis un de ses traicts perçants,

Mais arc, traicts et carquois, et luy tout dans mes sens.
Encor un mois n'a pas, que ma franchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veines ie porte,
Et desia i'ay perdu, et le cœur et le sens.

Et quoy? si cet amour à mesure croissoit,
Qui en si grand tourment dedans moy se conçoit?
O croist, si tu peulx croistre, et amende en croissant.

Tu te nourris de pleurs, des pleurs ie te promets,
Et pour te refreschir, des souspirs pour iamais.
Mais que le plus grand mal soit au moings en naissant.

III.

C'est aict, mon cœur, quittons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la deffence,
Que d'aggrandir et la peine et l'offence?
Puis ne suis fort, ainsi que i'ay esté.

La raison feust un temps de mon costé:
Or, revoltee, elle veut que ie pense
Qu'il fault servir, et prendre en recompence
Qu'oncq d'un tel nœud nul ne feust arresté.

S'il se fault rendre, alors il est saison,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Ie veoy qu'amour, sans que ie le deserve,

Sans aulcun droict, se vient saisir de moy:
Et veoy qu'encor il fault à ce grand roy
Quand il a tort, que la raison luy serve.

IV.

C'estoit alors, quand les chaleurs passees,
Le sale Automne aux cuves va foulant

Le raisin gras dessoubs le pied coulant,
Que mes douleurs furent encommencees.

Le païsan bat ses gerbes amassees,
Et aux caveaux ses bouillants muis roulant,
Et des fruitiers son automne croulant,
Se vange lors des peines advancees.

Seroit ce point un presage donné
Que mon espoir est desia moissonné?
Non, certes, non. Mais pour certain ie pense,

I'aurai, si bien à deviner i'entends,
Si lon peult bien prognostiquer du temps,
Quelque grand fruict de ma longue esperance.

V.

I'ay veu ses yeulx perçants, i'ay veu sa face claire:
(Nul iamais, sans son dam (*a*), ne regarde les dieux)
Froid, sans cœur me laissa son œil victorieux,
Tout estourdy du coup de sa forte lumière.

Comme un surpris de nuict aux champs, quand il esclaire,
Estonné, se pallist si la fleche des cieulx
Sifflant luy passe contre, et luy serre les yeulx,
Il tremble, et veoit, transi, Iupiter en cholere.

Dy moy, Madame, au vray, dy moy, si tes yeulx verts
Ne sont pas ceulx qu'on dict que l'amour tient couverts?
Tu les avois, ie croy, la fois que ie t'ay veue,

Au moins il me souvient, qu'il me feust lors advis
Qu'amour, tout à un coup, quand premier ie te vis,
Desbanda dessus moy, et son arc, et sa veue.

(*a*) Sans sa perte, *sine suo damno*. — E.

VI.

Co dict maint un de moy, de quoy se plainct il tant,
Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere?
Qu'a il tant à crier, si encore il espere?
Et s'il n'espere rien, pourquoy n'est il content?

Quand i'estois libre et sain, i'en disois bien autant.
Mais, certes, celuy là n'a la raison entiere,
Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere,
S'il se plainct de ma plaincte, et mon mal il n'entend.

Amour tout à un coup de cent douleurs me point,
Et puis lon m'advertit que ie ne crie point.
Si vain ie ne suis pas que mon mal i'aggrandisse

A force de parler: s'on m'en peult exempter,
Ie quitte les sonnets, ie quitte le chanter:
Qui me deffend le deuil, celuy là me guerisse.

VII.

Quant à chanter ton los par fois ie m'adventure,
Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,
Soudant le moins profond de cette large mer,
Ie tremble de m'y perdre, et aux rives m'asseure.

Ie crains, en louant mal, que ie te face iniure.
Mais le peuple estonné d'ouïr tant t'estimer,
Ardant de te cognoistre, essaye à te nommer,
Et cherchant ton sainct nom ainsi à l'adventure,

Esbloui n'attaint pas à veoir chose si claire,
Et ne te trouve point ce grossier populaire,
Qui, n'ayant qu'un moyen, ne veoit pas celuy là:

C'est que, s'il peult trier, la comparaison faicte
Des parfaictes du monde, une la plus parfaicte,
Lors, s'il a voix, qu'il crie hardiment, la voylà.

VIII.

Quand viendra ce iour là, que ton nom au vray passe
Par France, dans mes vers? combien et quantesfois
S'en empresse mon cœur, s'en demangent mes doigts?
Souvent dans mes escripts de soy mesme il prend place.

Maugré moy ie t'escris, maugré moy ie t'efface.
Quand Astree viendroit et la foy et le droict,
Alors ioyeux, ton nom au monde se rendroit.
Ores, c'est à ce temps, que cacher il te face,

C'est à ce temps maling une grande vergoigne:
Donc, Madame, tandis tu seras ma Dourdouigne. (*a*)
Toutesfois laisse moy, laisse moy ton nom mettre;

Aye pitié du temps, si au iour ie te mets:
Si le temps ce cognoist, lors ie te le promets,
Lors il sera doré, si le doit iamais estre.

IX.

O entre tes beautez, que ta constance est belle!
C'est ce cœur asseuré, ce courage constant,
C'est parmy tes vertus, ce que l'on prise tant:
Aussi qu'est il plus beau, qu'une amitié fidelle?

Or, ne charge donc rien de ta sœur infidelle,
De Vesere (*b*) ta sœur: elle va s'escartant

(*a*) *Ma Dordogne.* — E. J.

(*b*) La *Vézère* est une rivière qui tombe dans la *Dordogne*, en Périgord. — E. J.

Tousiours flotant mal seure en son cours inconstant.
Veoy tu comme à leur gré les vents se iouënt d'elle?

Et ne te repens point, pour droict de ton aisnage,
D'avoir desia choisy la constance en partage.
Mesme race porta l'amitié souveraine

Des bons iumeaux, desquels l'un à l'aultre despart
Du ciel et de l'enfer la moitié de sa part,
Et l'amour diffamé de la trop belle Heleine.

X.

Ie veois bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas:
De te monstrer Gasconne en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
Si a il bien esté quelquesfois aussi bas.

Veoys tu le petit Loir comme il haste le pas?
Comme desia parmy les plus grands il se conte?
Comme il marche haultain d'une course plus prompte
Tout à costé du Mince, et il ne s'en plainct pas?

Un seul Olivier d'Arne enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave, et luy donne sa gloire.
Laisse, laisse moy faire, et un iour, ma Dourdouigne,

Si ie devine bien, on te cognoistra mieulx:
Et Garonne, et le Rhone, et ces aultres grands dieux,
En auront quelque envie, et possible vergoigne.

XI.

Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux
Si mes larmes à part toutes miennes ie verse,
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
Du Florentin transi les regrets langoureux,

Ny de Catulle aussi ,le folastre amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chastouillant luy perce;
Ny le sçavant amour du migregeois (*a*) Properce;
Ils n'ayment pas pour moy, ie n'ayme pas pour eulx.

Qui pourra sur aultruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d'aultruy les plainctes imiter:
Chascun sent son tourment, et sçait ce qu'il endure;

Chascun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
Ie dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure.

XII.

Quoy! qu'est ce? ô vents, ô nuës, ô l'orage!
A poinct nommé, quand d'elle m'approchant,
Les bois, les monts, les baisses vois tranchant
Sur moy d'aguest vous poussez vostre rage.

Ores mon cœur s'embrase davantage.
Allez, allez faire peur au marchand
Qui dans la mer les thresors va cherchant:
Ce n'est ainsi qu'on m'abbat le courage.

Quand i'oy les vents, leur tempeste, et leurs cris,
De leur malice en mon cœur ie me ris.
Me pensent ils pour cela faire rendre?

Face le ciel du pire, et l'air aussi:
Ie veulx, ie veulx, et le declaire ainsi,
S'il fault mourir, mourir comme Leandre.

(*a*) *Moitié grec*, sans doute parce qu'il a imité le poète grec Callimaque, et qu'il s'appelle lui-même le *Callimaque romain*. —E. J.

XIII.

Vous, qui aymer encore ne sçavez,
Ores m'oyant parler de mon Leandre,
Ou iamais non, vous y debvez apprendre,
Si rien de bon dans le cœur vous avez.

Il oza bien braulant ses bras lavez,
Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,
Qui pour tribut la fille voulut prendre,
Ayant le frere, et le mouton sauvez. (*a*)

Un soir, vaincu par les flots rigoureux,
Voyant desia ce vaillant amoureux,
Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne :

Parlant aux flots, leur iecta cette voix :
Pardonnez moy maintenant que i'y veoys,
Et gardez moy la mort quand ie retourne.

XIV.

O cœur leger, ô courage mal seur,
Penses tu plus que souffrir ie te puisse ?
O bonté creuze, ô couverte malice,
Traistre beauté, venimeuse douleeur !

Tu estois donc tousiours sœur de ta sœur ?
Et moy, trop simple, il falloit que i'en fisse
L'essay sur moy, et que tard i'entendisse
Ton parler double et tes chants de chasseur ?

(*a*) Pour entendre ces deux vers, il faut se rappeler que Hellé tomba dans les flots, et y périt, en passant la mer sur le dos du bélier à la toison d'or, avec son frère Phryxus. — E. J.

Depuis le iour que i'ay prins à t'aymer,
I'eusse vaincu les vagues de la mer.
Qu'est ce meshuy que ie pourrois attendre?

Comment de toy pourrois ie estre content?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
Puis que le mien ne le luy peult apprendre?

XV.

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi:
Qu'à quelque enfant ses ruses on employe,
Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oye:
Ie sçay aymer, ie sçay haïr aussi.

Contente toy de m'avoir iusqu'icy
Fermé les yeulx, il est temps que i'y voye:
Et que meshuy, las et honteux ie soye
D'avoir mal mis mon temps et mon soucy.

Oserois tu, m'ayant ainsi traicté,
Parler à moy iamais de fermeté?
Tu prends plaisir à ma douleur extresme:

Tu me deffends de sentir mon tourment:
Et si veulx bien que ie meure en t'aymant.
Si ie ne sens, comment veulx tu que i'ayme?

XVI.

O l'ay ie dict? Helas! l'ay ie songé?
Ou si pour vray i'ay dict blasphesme telle?
S'a fauce langue, il fault que l'honneur d'elle,
De moy, par moy, dessus moy, soit vengé.

Mon cœur chez toy, ô ma dame, est logé:
Là, donne luy quelque géene nouvelle:

Fais luy souffrir quelque peine cruelle:
Fais, fais luy tout, fors luy donner congé.

Or, seras tu (ie le sçay) trop humaine,
Et ne pourras longuement veoir ma peine?
Mais un tel faict, faut il qu'il se pardonne?

A tout le moins, hault ie me desdiray
De mes sonnets, et me desmentiray;
Pour ces deux faulx, cinq cents vrays ie t'en donne.

XVII.

Si ma raison en moy s'est peu remettre,
Si recouvrer astheure ie me puis,
Si i'ay du sens, si plus homme ie suis,
Ie t'en mercie, ô bien-heureuse lettre!

Qui m'eust (helas!), qui m'eust sçeu recognoistre,
Lors qu'enragé vaincu de mes ennuys,
En blasphemant ma dame ie poursuis?
De loing, honteux, ie te vis lors paroistre.

O sainct papier, alors ie me revins,
Et devers toy devotement ie vins.
Ie te donrois un autel pour ce faict.

Qu'on vist les traicts de cette main divine.
Mais de les voir aulcun homme n'est digne,
Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faict.

XVIII.

I'estois prest d'encourir pour iamais quelque blasme.
De cholere eschauffé mon courage brusloit,
Ma folle voix au gré de ma fureur branloit,
Ie despitois les dieux, et encore ma dame.

Lors qu'elle de loing iette un brevet (*a*) dans ma flamme,
Ie le sentis soubdain comme il me rabilloit,
Qu'aussi tost devant luy ma fureur s'en alloit,
Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon ame.

Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez,
Que me dictes vous d'elle? et, ie vous prie, veoyez,
S'ainsi comme ie fais, adorer ie la dois?

Quels miracles en moy, pensez vous qu'elle face,
De son œil tout puissant, ou d'un ray (*b*) de sa face,
Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doigts?

XIX.

Ie tremblois devant elle, et attendois, transy,
Pour venger mon forfaict quelque iuste sentence,
A moy mesme consent du poids de mon offence,
Lors qu'elle me dict, va, ie te prends à mercy.

Que mon loz desormais par tout soit esclaircy:
Employe là tes ans: et sans plus, meshuy pense
D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France,
Couvre de vers ta faulte, et paye moy ainsi.

Sus donc, ma plume, il fault, pour iouyr de ma peine,
Courir par sa grandeur d'une plus large veine.
Mais regarde à son œil, qu'il ne nous abandonne.

Sans ses yeulx, nos esprits se mourroient languissants.
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens.
Pour se payer de moy, il fault qu'elle me donne.

(*a*) *Un billet*, qui a la vertu d'un talisman. — E. J.
(*b*) *D'un rayon*. — E. J.

XX.

O vous, maudits sonnets, vous qui printes l'audace
De toucher à ma dame! ô malings et pervers,
Des Muses le reproche, et honte de mes vers!
Si ie vous feis iamais, s'il fault que ie me face

Ce tort de confesser vous tenir de ma race,
Lors pour vous, les ruisseaux ne furent pas ouverts,
D'Apollon le doré, des Muses aux yeulx verts,
Mais vous receut naissants Tisiphone en leur place.

Si i'ay oncq quelque part à la postérité,
Ie veulx que l'un et l'aultre en soit desherité.
Et si au feu vengeur dez or ie ne vous donne,

C'est pour vous diffamer: vivez chetifs, vivez,
Vivez aux yeulx de tous, de tout honneur privez;
Car c'est pour vous punir, qu'ores ie vous pardonne.

XXI.

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
Que ie cesse d'aymer; laissez moy obstiné,
Vivre et mourir ainsi, puis qu'il est ordonné:
Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.

Ainsi me dict la Fee, ainsi en Ægrie
Elle feit Meleagre à l'amour destiné,
Et alluma sa souche à l'heure qu'il feust né,
Et dict, toy, et ce feu, tenez vous compaignie.

Elle le dict ainsi, et la fin ordonnee
Suyvit aprez le fil de cette destinee.
La souche (ce dict lon) au feu feut consommee,

Et dez lors (grand miracle!), en un mesme moment
On veid, tout à un coup, du miserable amant
La vie et le tison s'en aller en fumee.

XXII.

Quand tes yeulx conquerants estonné ie regarde,
I'y veoy dedans à clair tout mon espoir escript,
I'y veoy dedans amour, luy mesme qui me rit,
Et m'y montre mignard le bon heur qu'il me garde.

Mais quand de te parler par fois ie me hazarde,
C'est lors que mon espoir desseiché se tarit.
Et d'advouer jamais ton œil, qui me nourrit,
D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.

Si tes yeulx sont pour moy, or veoy ce que ie dis:
Ce sont ceulx là, sans plus, à qui ie me rendis.
Mon Dieu, quelle querelle en toy mesme se dresse,

Si ta bouche et tes yeulx se veulent desmentir!
Mieux vault, mon doux tourment, mieulx vault les despar-
Et que ie prenne au mot de tes yeulx la promesse. (tir,

XXIII.

Ce sont tes yeulx tranchants qui me font le courage.
Ie veoy saulter dedans la gaye liberté,
Et mon petit archer, qui mene à son costé
La belle gaillardise et plaisir le volage.

Mais aprez, la rigueur de ton triste langage
Me montre dans ton cœur la fiere honnesteté.
Et condamné ie veoy la dure chasteté
Là gravement assise et la vertu sauvage.

Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe;
Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse.
Helas! en cet estrif, combien ay ie enduré!

Et puis qu'on pense avoir d'amour quelque asseurance:
Sans cesse nuict et iour à la servir ie pense,
Ny encor de mon mal, ne puis estre asseuré.

XXIV.

Or, dis ie bien, mon esperance est morte,
Or, est ce faict de mon ayse et mon bien.
Mon mal est clair: maintenant ie veoy bien,
I'ay espousé la douleur que ie porte.

Tout me court sus; rien ne me reconforte,
Tout m'abandonne, et d'elle ie n'ay rien,
Sinon tousiours quelque nouveau soustien,
Qui rend ma peine et ma douleur plus forte.

Ce que i'attends, c'est un iour d'obtenir
Quelques souspirs des gents de l'advenir:
Quelqu'un dira dessus moy par pitié:

Sa dame et luy naquirent destinez,
Egalement de mourir obstinez,
L'un en rigueur, et l'autre en amitié.

XXV.

I'ay tant veseu chetif, en ma langueur,
Qu'or i'ay veu rompre, et suis encor en vie,
Mon esperance avant mes yeulx ravie,
Contre l'escueil de sa fiere rigueur.

Que m'a servy de tant d'ans la longueur?
Elle n'est pas de ma peine assouvie:

Elle s'en rit, et n'a point d'aultre envie,
Que de tenir mon mal en sa vigueur.

Doncques i'auray; mal'heureux en aymant,
Tousiours un cœur, tousiours nouveau tourment.
Ie me sens bien que i'en suis hors d'haleine,

Prest à laisser la vie soubs le faix:
Qu'y feroit on, sinon ce que ie fais?
Piqué du mal, ie m'obstine en ma peine.

XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinees,
I'en saouleray, si ie puis, mon soucy.
Si i'ai du mal, elle le veut aussi.
I'accompliray mes peines ordonnees.

Nymphes des bois, qui avez, estonnees
De mes douleurs, ie croy, quelque mercy,
Qu'en pensez vous? puis ie durer ainsi,
Si à mes maulx trefves ne sont donnees?

Or, si quelqu'une à m'escouter s'encline,
Oyez, pour Dieu, ce qu'ores ie devine;
Le iour est prez que mes forces ia vaines

Ne pourront plus fournir à mon tourment.
C'est mon espoir, si ie meurs en aymant,
A donc, ie croy, failliray ie à mes peines.

XXVII.

Lors que lasse est de me lasser ma peine,
Amour d'un bien mon mal refreschissant,
Flate au cœur mort ma playe languissant,
Nourrit mon mal, et luy faict prendre haleine;

Lors ie conceoy quelque esperance vaine:
Mais aussi tost, ce dur tyran, s'il sent
Que mon espoir se renforce en croissant,
Pour l'estouffer, cent tourments il m'ameine

Encor tout frez; lors ie me veois blasmant
D'avoir esté rebelle à mon tourment.
Vive le mal, ô Dieux, qui me devore,

Vive à son gré mon tourment rigoureux!
O bien-heureux, et bien-heureux encore,
Qui sans relasche est tousiours mal'heureux!

XXVIII.

Si contre amour ie n'ay aultre deffence,
Ie m'en plaindray, mes vers le mauldiront,
Et aprez moy les roches rediront
Le tort qu'il faict à ma dure constance.

Puis que de luy i'endure cette offence,
Au moings tout hault, mes rhythmes le diront,
Et nos neveus, alors qu'ils me liront,
En l'outrageant, m'en feront la vengeance.

Ayant perdu tout l'ayse que i'avois,
Ce sera peu que de perdre ma voix.
S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,

Et feust celuy qui m'a faict cette playe,
Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,
Quelque pitié, mais non pas de mercy.

XXIX.

Ia reluisoit la benoiste iournee
Que la nature au monde te debvoit,

Quand des thresors qu'elle te reservoit,
Sa grande clef te feust abandonnee.

Tu prins la grace à toy seule ordonnee.
Tu pillas tant de beautez qu'elle avoit:
Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoit,
En est par fois elle mesme estonnee.

Ta main de prendre enfin se contenta:
Mais la nature encor te presenta,
Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes.

Tu n'en prins rien: mais en toy tu t'en ris,
Te sentant bien en avoir assez pris
Pour estre icy royne du cœur des hommes.

CHAPITRE XXIX.

DE LA MODÉRATION.

Sommaire. Il faut de la modération même dans l'exercice de la vertu. — Il en faut dans les plaisirs, même permis, et entre autres dans ceux du mariage. — C'est avec des privations et par la souffrance que les hommes ont cru pouvoir guérir ou calmer leurs passions; et, en cela, ils se sont livrés à d'autres excès. De même aussi, ils ont pensé que les dieux et les hommes puissants sont très-sensibles au sacrifice de tout ce qu'ils ont de plus cher.

Exemples: Alcithée, mère de Pausanias; le dictateur Postlumius; Zénobie; Jupiter; les rois de Perse; Épa-

minondas; Sophocle et Périclès; Ælius Verus; Amurath; les peuples de l'Amérique; Fernand Cortès.

Comme si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles mesmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu, de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre et violent: ceulx qui disent qu'il n'y a iamais d'excez en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excez y est, se iouent des paroles:

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultrà quam satis est, virtutem si petat ipsam. (1)

C'est une subtile consideration de la philosophie. On peult et trop aymer la vertu, et se porter excessifvement en une action iuste. A ce biais s'accommode la voix divine, « Ne soyez pas plus sages qu'il ne fault; mais soyez sobrement sages (2). » I'ay veu tel grand (*a*) blecer la reputation de sa religion, pour se montrer religieux, oultre tout exemple des hommes de sa sorte. I'ayme des natures temperees et moyennes: l'im-

(1) Le sage n'est plus sage, le juste n'est plus juste, si son amour pour la vertu va trop loin. Hor. epist. 6, l. 1, v. 15.

(2) *S. Paul aux Romains*, c. 12, v. 3.

(*a*) Il y a apparence que Montaigne veut parler ici de Henri III, roi de France. — C.

moderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, et me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias (*a*), qui donna la premiere instruction, et porta la premiere pierre, à la mort de son fils; ny le dictateur Posthumius (*b*), qui feit mourir le sien, que l'ardeur de ieunesse avoit heureusement poulsé sur les ennemis un peu avant son reng, ne me semble si iuste, comme estrange; et n'ayme ny à conseiller ny à suyvre une vertu si sauvage et si chere. L'archer qui oultrepasse le blanc fault, comme celuy qui n'y arrive pas : et les yeulx me troublent à monter (*c*) à coup vers une grande lumiere, esgalement comme à devaler à l'ombre. Callicles, en Platon (*d*), dict l'extremité de la philosophie estre dommageable, et conseille de ne s'y enfoncer oultre les bornes du proufit; que prinse avec moderation, elle est plaisante et commode; mais qu'en fin (*e*), elle rend un homme sauvage et vicieux, desdaigneux des religions et loix communes, ennemy de la conversation civile, ennemy des voluptez humaines, incapable

(*a*) *Voyez* Diodore de Sicile, l. 11, c. 10, et le scholiaste de Thucydide. — C.

(*b*) *Voyez* Tite-Live, l. 4, c. 29, et l. 8, c. 7; Valère Maxime, l. 2, c. 7; Diodore de Sicile, l. 12, c. 19. — C.

(*c*) C'est-à-dire, *tout à coup*. — C.

(*d*) Dans son dialogue intitulé *Gorgias*.. — C.

(*e*) *In fine*, à la fin. — E. J.

de toute administration politique, et de secourir aultruy et de se secourir soy mesme, propre à estre impuneement soufflettè. Il dict vray : car en son excez, elle esclave nostre naturelle franchise, et nous desvoye, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous trace.

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est treslegitime : la theologie ne laisse pas de la brider pourtant et de la restreindre. Il me semble avoir leu aultrefois chez sainct Thomas (1), en un endroict où il condamne les mariages des parents ez degrez deffendus, cette raison parmy les aultres, qu'il y a dangier que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immoderee : car si l'affection maritale s'y treuve entiere et parfaicte comme elle doibt, et qu'on la surcharge encores de celle qu'on doibt à la parentelle, il n'y a point de doubte que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison.

Les sciences qui reglent les mœurs des hommes, comme la theologie et la philosophie, elles se meslent de tout : il n'est action si privee et secrette qui se desrobe de leur cognoissance et iurisdiction. Bien apprentis sont ceulx qui syndicquent leur liberté : ce sont les femmes qui com-

(1) Dans la *Secunda Secundæ*, quæst. 154, art. 9. — C.

muniquent tant qu'on veult leurs pieces à garsonner (*a*); à medeciner, la honte le deffend (*b*). Ie veulx donc, de leur part (*c*), apprendre cecy aux maris, s'il s'en treuve encores qui y soient trop acharnez : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes sont reprouvez, si la moderation n'y est observee; et qu'il y a de quoy faillir en licence et desbordement en ce subiect là, comme en un subiect illegitime. Ces encherissements (*d*) deshontez, que la chaleur premiere nous suggere en ce ieu, sont non indecemment seulement, mais domnageablement employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence, au moins d'une aultre main : elles sont tousiours assez esveillees pour nostre besoing. Ie ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle et simple.

C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voylà pourquoy le plaisir qu'on en tire ce

---

(*a*) *Garsonner la femme d'autrui*, attreclare uxorem alterius. — N.

(*b*) C'est-à-dire, *Il n'y a que des ignorants qui s'avisent de trouver mauvais que la philosophie et la théologie prennent cette liberté. En cela ils ressemblent aux femmes qui livrent volontiers au premier venu ce qu'elles ont de plus caché, et ne veulent pas, par pudeur, se découvrir devant leur médecin.* — C.

(*c*) C'est-à-dire, *de la part de la philosophie et de la théologie.* — C.

(*d*) *Ces caresses déhontées.* — De *cherer* ou *cherir*, qu'on trouve dans Nicot, pour *caresser*, on avait fait *enchérissement*, caresse.

doibt estre un plaisir retenu, serieux, et meslé à quelque severité; ce doibt estre une volupté aulcunement prudente et consciencieuse. Et parce que sa principale fin, c'est la generation, il y en a qui mettent en doubte si, lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruict, comme quand elles sont hors d'aage ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'embrassement : c'est un homicide à la mode de Platon (*a*). Certaines nations, et entre aultres la mahumetane, abominent la conionction avecques les femmes enceintes : plusieurs aussi avecques celles qui ont leurs flueurs (*b*). Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge; et cela faict, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seulement loy de recommencer : brave et genereux exemple de mariage. C'est de quelque poëte (*c*) disetteux et affamé de ce deduit, que Platon emprunta cette narration : Que Iupiter feit à sa femme une si chaleureuse charge un iour, que, ne pouvant avoir patience qu'elle eust gaigné son lict, il la versa sur le plancher; et par la vehemence du plaisir, oublia les resolutions grandes et impor-

(*a*) Platon, *des Lois*, l. 8. — C.

(*b*) *Fluores menstrui*. — E. J.

(*c*) Ce poète est Homère. Voyez l'*Iliade*, l. 14, v. 294 à 353; et Platon, dans sa *République*, l. 3. *Voyez* aussi Bayle, à l'article *Junon*. — C.

tantes qu'il venoit de prendre avec les aultres dieux en sa court celeste; se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup là que lors que premierement il la depucella à cachettes de leurs parents.

Les roys de Perse (*a*) appelloient leurs femmes à la compaignie de leurs festins; mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, et qu'il falloit tout à faict lascher la bride à la volupté, ils les renvoyoient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez; et faisoient venir en leur lieu des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Touts plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logees en toute sorte de gents. Epaminondas (*b*) avoit faict emprisonner un garson desbauché; Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse (*c*) qui aussi l'en pria : disant, « que c'estoit une gratification deue à une amie, non à un capitaine. » Sophocles, estant compaignon en la preture avecques Pericles, voyant de cas de fortune passer un beau garson : « O le beau garson que voylà! » dict il à Pericles : « Cela seroit

(*a*) Plutarque, *Préceptes de Mariage*, § 14. — C.

(*b*) Plutarque, *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'état.* — C.

(*c*) *A une jeune fille, sa maitresse.* — E. J.

bon à un aultre qu'à un preteur, lui dict Pericles, qui doibt avoir, non les mains seulement, mais aussi les yeulx chastes (*a*). » Aelius Verus l'empereur respondit à sa femme, comme elle se plaignoit de quoy il se laissoit aller à l'amour d'aultres femmes, « qu'il le faisoit par occasion consciencieuse, d'autant que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive concupiscence. » Et nostre histoire ecclesiastique a conservé avecques honneur la memoire de cette femme qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder et soustenir ses attouchements trop insolents et desbordez. Il n'est, en somme, aulcune si iuste volupté en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

Mais, à parler en bon escient, est ce pas un miserable animal que l'homme? A peine est il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier et pur; encores se met il en peine de le retrencher, par discours : il n'est pas assez chestif, si par art et par estude il n'augmente sa misere :

Fortunæ miseras auximus arte vias. (1)

La sagesse humaine faict bien sottement l'inge-

(*a*) Cicéron, *de Officiis*, l. 1, c. 40. — C.

(1) Nous travaillons nous-mêmes à augmenter la misère de notre condition. Properr. l. 3, eleg. 7, v. 44.

nieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la douleeur des voluptez qui nous appartiennent; comme elle faict favorablement et industrieusement d'employer ses artifices à nous peigner et farder les maulx, et en alleger le sentiment. Si i'eusse esté chef de part (*a*), i'eusse prins aultre voye plus naturelle, qui est à dire, vraye, commode et saincte; et me feusse peutestre rendu assez fort pour la borner : quoique nos medecins spirituels et corporels, comme par complot faict entre eulx, ne treuvent aulcune voye à la guarison, ny remede aux maladies du corps et de l'ame, que par le torment, la douleur, et la peine. Les veilles, les ieusnes, les haires, les exils loingtains et solitaires, les prisons perpetuelles, les verges, et aultres afflictions, ont esté introduictes pour cela : mais en telle condition, que ce soyent veritablement afflictions, et qu'il y ayt de l'aigreur poignante; et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio (*b*), lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on feut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, et que ce qu'on luy avoit enioinct pour peine luy tournoit à commodité : parquoy ils se radviserent de le rappeler

(*a*) C'est-à-dire, *de parti*, comme portent les dernières éditions. — C.

(*b*) Sénateur romain, exilé pour avoir déplu à Tibère. *Voyez* Tacite, *Annales*, l. 6, c. 3. — C.

prez de sa femme et en sa maison, et luy ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car, à qui le ieusne aiguiseroit la santé et l'alaigresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'aultre medecine, les drogues n'ont point d'effect à l'endroict de celuy qui les prend avecques appetit et plaisir; l'amertume et la difficulté sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage; il fault que ce soit chose qui blece nostre estomach pour le guarir : et icy fault la regle commune, que les choses se guarissent par leurs contraires; car le mal y guarit le mal.

Cette impression se rapporte aulcunement à cette aultre si ancienne, de penser gratifier au ciel et à la nature par nostre massacre et homicide, qui feut universellement embrassee en toutes religions. Encores du temps de nos peres, Amurat, en la prinse de l'Isthme, immola six cents ieunes hommes grecs à l'ame de son pere; à fin que ce sang servist de propitiation à l'expiation des pechez du trespassé. Et en ces nouvelles terres descouvertes en nostre aage, pures encores et vierges au prix des nostres, l'usage en est aulcunement (*a*) receu par tout; toutes leurs

(*a*) *En quelque sorte.* — Ce

idoles s'abruvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté : on les brusle vifs, et demy rostis on les retire du brasier pour leur arracher le cœur et les entrailles; à d'aultres, voire aux femmes, on les escorche vifves, et de leur peau ainsi sanglante en revest on et masque d'aultres. Et non moins d'exemples de constance et resolution : car ces pauvres gents sacrifiables, vieillards, femmes, enfants, vont quelques iours avant questants eulx mesmes les aumosnes, pour l'offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie, chantants et dansants avecques les assistants.

Les ambassadeurs du roy de Mexico, faisants entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre, aprez luy avoir dict qu'il avoit trente vassaux, desquels chascun pouvait assembler cent mille combattants, et qu'il se tenoit en la plus belle et forte ville qui feust soubs le ciel, luy adiousterent qu'il avoit à sacrifier aux dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerrre avecques certains grands peuples voisins, non seulement pour l'exercice de la ieunesse du païs, mais principalement pour avoir de quoy fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bienvenue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la

fois. Ie diray encores ce conte : aulcuns de ces peuples, ayants esté battus par luy, envoyerent le recognoistre, et rechercher d'amitié. Les messagers luy presenterent trois sortes de presents, en cette maniere : « Seigneur, voylà cinq esclaves; si tu es un dieu fier qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t'en amerrons (*a*) davantage : si tu es un dieu debonnaire, voylà de l'encens et des plumes : si tu es homme, prends les oyseaux et les fruicts que voycy. »

CHAPITRE XXX.

DES CANNIBALES.

Sommaire. — Fausse opinion que l'on a quelquefois des peuples appelés Sauvages. — De la découverte de l'Amérique; il n'est pas probable que ce soit l'Atlantide de Platon; ni cette terre inconnue où voulurent s'établir les Carthaginois. — C'est à tort que nous traitons ses habitants de Barbares; leur manière de vivre, leur nourriture, leurs danses, leurs prêtres, leur morale. Pourquoi ils tuent et mangent leurs prisonniers. Dans leurs guerres, ils n'ont point pour but

(*a*) *Amènerons*, ainsi qu'on lit dans les dernières éditions. On disait autrefois *amesmy* pour j'amènerais, comme l'assure Borel dans son *Trésor de Recherches gauloises*. — C.

de conquérir des terres, mais d'acquérir de la gloire en battant l'ennemi.—Leurs femmes cherchent elles-mêmes à procurer d'autres compagnes à leurs maris. —En comparant leurs mœurs aux nôtres, il serait difficile de décider de quel côté est la barbarie.

Exemples : Pyrrhus et les Romains; Flaminius et les Grecs; les peuples de l'Amérique; les Scythes; les Hongrois; les Portugais; les Gaulois et Cesar; Léonidas; Ischolas; les femmes de Jacob; Livie; Stratonice.

QUAND le roy Pyrrhus passa en Italie, aprez qu'il eut recogneu l'ordonnance de l'armee que les Romains luy envoyoient au devant: «Ie ne sçay, dict-il, quels barbares sont ceulx cy (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations estrangieres), mais la disposition de cette armee que ie veoy, n'est aulcunement barbare (*a*).» Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius feit passer en leur païs, et Philippus, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain, en son royaume, soubs Publius Sulpicius Galba. Voylà comment il se fault garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les fault iuger par la voye de la raison, non par la voix commune.

I'ay eu longtemps avecques moy un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet aultre monde, qui a esté descouvert en nostre siecle,

(*a*) PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, c. 8. — C.

en l'endroict où Villegaignon print terre (*a*), qu'il surnomma *la France antartique*. Cette descouverte d'un païs infiny semble estre de consideration. Ie ne sçay si ie me puis respondre que il ne s'en face à l'advenir quelque aultre, tant de personnages plus grands que nous ayants esté trompez en cette cy. I'ay peur que nous ayons les yeulx plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité : nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Platon (*b*) introduict Solon, racontant avoir apprins des presbtres de la ville de Says en Aegypte, que, iadis, et avant le deluge, il y avoit une grande isle nommee *Atlantide*, droict à la bouche du destroict de Gibaltar (*c*), qui tenoit plus de païs que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble, et que les roys de cette contree là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique iusques en Aegypte, et de la longueur de l'Europe iusques en la Toscane, entreprinrent d'eniamber iusques sur l'Asie, et subiuger toutes les nations

(*a*) Au Brésil, où il arriva en 1557.

(*b*) Dans le dialogue intitulé *Timée*. — C.

(*c*) Ou Gibraltar, comme nous parlons aujourd'hui. Nicot met l'un et l'autre. — C.

qui bordent la mer mediterranee iusques au golfe de la mer maiour (*a*); et pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie, iusques en la Grece, où les Atheniens les sousteinrent : mais que quelque temps aprez, et les Atheniens et eulx et leur isle feurent engloutis par le deluge.

Il est bien vraysemblable que cet extreme ravage d'eau ayt faict des changements estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retrenché la Sicile d'avecques l'Italie;

> Hæc loca, vi quondam et vastâ convulsa ruinâ,
> . . . . . .
> Dissiluisse ferunt, cùm protinùs utraque tellus
> Una foret; (1)

Chypre, d'avecques la Surie (*b*); l'isle de Negrepont, de la terre ferme de la Bœoce (*c*); et ioinct ailleurs les terres qui estoyent divisees, comblant de limon et de sable les fosses d'entre deux :

> Sterilisque diù palus, aptaque remis,
> Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum. (2)

(*a*) Qu'on nomme à présent la mer Noire.

(1) Autrefois ces terres n'étaient, dit-on, qu'un même continent; par un violent effort, l'onde en fureur les sépara. *Enéid.* l. 3, v. 414, 416, 417.

(*b*) La Syrie.

(*c*) La Bœotie.

(2) De vastes marais qui ne portaient que d'inutiles barques,

Mais il n'y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de descouvrir; car elle touchoit quasi l'Espaigne, et ce seroit un effect incroyable d'inondation de l'en avoir reculee comme elle est, de plus de douze cents lieues; oultre ce que les navigations des modernes ont desia presque descouvert que ce n'est point une isle, ains terre ferme et continente avecques l'Inde orientale d'un costé, et avecques les terres qui sont soubs les deux poles d'aultre part; ou si elle en est separee, que c'est d'un si petit destroict et intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommee isle pour cela. Il semble qu'il y aye des mouvements, naturels les uns, les aultres fiebvreux, en ces grands corps comme aux nostres. Quand ie considere l'impression que ma riviere de Dordoigne faict, de mon temps, vers la rive droicte de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gaigné, et desrobé le fondement à plusieurs bastiments, ie veois bien que c'est une agitation extraordinaire; car si elle feut tousiours allee ce train, ou deut aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversee: mais il leur prend des changements; tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un aultre,

---

connaissent maintenant la charrue, et nourrissent les villes voisines. Hor. *de Arte poet.* v. 65.

tantost elles se contiennent. Ie ne parle pas des soubdaines inondations de quoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere, sieur d'Arsac, veoid une sienne terre ensepvelie soubs les sables que la mer vomit devant elle; le faiste d'aulcuns bastiments paroist encores: ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitants disent que, depuis quelque temps, la mer se poulse si fort vers eulx, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers (*a*), et veoyons de grandes montioies (*b*) d'arene mouvante, qui marchent d'une demie lieue devant elle, et gaignent païs.

L'aultre tesmoignage de l'antiquité auquel on veult rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret des Merveilles inouyes est à luy. Il raconte là que certains Carthaginois, s'estants iectez au travers de la mer Atlantique, hors le destroict de Gibaltar, et navigé longtemps, avoient descouvert enfin une grande isle fertile, toute revestue de bois, et arrousee de grandes et profondes rivieres, fort esloingnee de toutes terres fermes; et qu'eulx,

(*a*) C'est-à-dire, *vont en avant, comme* des fourriers, qui marquent les logements.

(*b*) De grands monticules de sable, des dunes. — E. J

et aultres depuis, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allerent avecques leurs femmes et enfants, et commencerent à s'y habituer. Les seigneurs de Carthage, voyants que leur païs se depeuploit peu à peu, feirent deffense expresse, sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là; et en chasserent ces nouveaux habitants, craignants, à ce qu'on dict, que par succession de temps ils ne veinssent à multiplier tellement, qu'ils les supplantassent eulx mesmes et ruinassent leur estat (*a*). Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avecques nos terres neufves.

Cet homme que i'avois, estoit homme simple et grossier; qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage: car les fines gents remarquent bien plus curieusemnnt et plus de choses, mais ils les glosent; et, pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire; ils ne vous representent iamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu: et, pour donner credit à leur iugement, et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé là à la matiere, l'allongent et l'amplifient. Ou il fault un homme tresfidelle, ou si simple,

(*a*) Tout ce passage est traduit du livre *de mirabilibus Auscultationibus*, qui fait partie des œuvres d'Aristote.

qu'il n'ayt pas de quoy bastir et donner de la vraysemblance à des inventions faulses, et qui n'ayt rien espousé. Le mien estoit tel, et oultre cela, il m'a faict veoir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avait cogneus en ce voyage : ainsi, ie me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les cosmographes en disent. Il nous fauldroit des topographes qui nous feissent narration particuliere des endroicts où ils ont esté : mais pour avoir cet advantage sur nous, d'avoir veu la Palestine, ils veulent iouïr du privilege de nous conter nouvelles de tout le demourant du monde. Ie vouldrois que chascun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en touts aultres subiects : car tel peult avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chascun sçait ; il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or, ie treuve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté ; sinon que chascun appelle *barbarie* ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray, nous n'avons aultre mire de la verité et de la raison, que l'exemple et idee

des opinions et usances du païs où nous sommes : là est tousiours la parfaicte religion, la parfaicte police, parfaict et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesmes que nous appellons sauvages les fruicts que nature de soy et de son progrez ordinaire a produicts ; tandis qu'à la verité, ce sont ceulx que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous debvrions appeller plustost sauvages : en ceulx là sont vifves et vigoreuses les vrayes et plus utiles et naturelles vertus et proprietez ; lesquelles nous avons abbastardies en ceulx cy, les accommodants au plaisir de nostre goust corrompu ; et si pourtant la saveur mesme et delicatesse se treuve, à nostre goust mesme, excellente, à l'envi des nostres, en divers fruicts de ces contrees là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le poinct d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffee : si est ce que partout où sa pureté reluict, elle faict une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprinses.

Et veniunt hederæ sponte suâ meliùs ;
Surgit et in solis formosior arbutus antris ;
. . . . . .

Et volucres nullâ dulciùs arte canunt. (1)

Touts nos efforts ne peuvent seulement arriver à representer le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage; non pas la tissure de la chestive araignee.

Toutes choses, dict Platon (*a*), sont produictes ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art: les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'aultre des deux premieres; les moindres et imparfaictes, par la derniere. Ces nations me semblent doncques ainsi barbares pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encores fort voisines de leur naïfveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abbastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois desplaisir, de quoy la cognoissance n'en soit venue plustost du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieulx iuger que nous: il me desplaist que Lycurgus et Platon ne l'ayent eue, car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là surpasse non seulement toutes les peinctures, de

(1) Le lierre aime à croître sans culture; l'arboisier n'est jamais plus beau que dans les antres solitaires; le chant des oiseaux est plus doux sans le secours de l'art. Propert. l. 1, eleg. 2, v. 10, 11, 14.

(*a*) Dans son *Traité des Lois*.

quoy la poësie a embelly l'aage doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encores la conception et le desir mesme de la philosophie : ils n'ont peu imaginer une naïfveté si pure et simple, comme nous la voyons par experience; ny n'ont peu croire que nostre societé se peust maintenir avecques si peu d'artifice et de soudeure humaine. C'est une nation, diroy ie à Platon, en laquelle il n'y a aulcune espece de traficque, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat ny de superiorité politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contracts, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oysifves, nul respect de parenté que commun, nuls vestements, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou de bled; les paroles mesmes qui signifient la mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouyes. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginee, esloingnee de cette perfection ! *Viri à diis recentes.* (1)

Hos natura modos primùm dedit. (2)

---

(1) Voilà des hommes qui semblent sortir de la main des dieux. Senec. ep. 90.

(2) Telles furent les premières lois de la nature. Virg. *Georg* l. 2, v. 20.

Au demourant, ils vivent en une contrée de païs tresplaisante et bien temperee : de façon qu'à ce que m'ont dict mes tesmoings, il est rare d'y veoir un homme malade; et m'ont asseuré n'en y avoir veu aulcun tremblant, chassieux, esdenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermez du costé de la terre de grandes et haultes montaignes ayants, entre deux, cent lieües ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aulcune ressemblance aux nostres; et les mangent sans aultre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust practiquez à plusieurs aultres voyages, leur feit tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuerent à coups de traicts avant que le pouvoir recognoistre. Leurs bastiments sont fort longs, et capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorce de grands arbres, tenants à terre par un bout, et se soustenants et appuyants l'un contre l'aultre par le faiste, à la mode d'aulcunes de nos granges, desquelles la couverture pend iusques à terre et sert de flancq. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent, et en font leurs espees et des grils à cuire leur viande. Leurs licts sont d'un tissu de cotton, suspendus contre le toict comme ceulx de nos navires, à chascun le sien : car les femmes couchent à part des

maris. Ils se levent avec le soleil, et mangent soubdain aprez s'estre levez, pour toute la iournee: car ils ne font aultre repas que celuy là. Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dict de quelques aultres peuples d'orient qui beuvoient hors du manger; ils boivent à plusieurs fois sur iour et d'autant. Leur bruvage est faict de quelque racine, et est de la couleur de nos vins clairets: ils ne le boivent que tiede. Ce bruvage ne se conserve que deux ou trois iours; il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomach, et laxatif à ceulx qui ne l'ont accoustumé: c'est une boisson tresagreable à qui y est duict. Au lieu du pain, ils usent d'une certaine matiere blanche comme du coriandre confict: i'en ay tasté; le goust en est doulx et un peu fade. Toute la iournee se passe à dancer. Les plus ieunes vont à la chasse des bestes, à tout (*a*) des arcs. Une partie des femmes s'amusent ce pendant à chauffer leur bruvrage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangee, en se promenant d'un bout à aultre, et redisant une mesme clause à plusieurs fois, iusques à ce qu'il ayt achevé le tour, car ce sont

(*a*) *Avec.* — E. J.

bastiments qui ont bien cent pas de longueur. Il ne leur recommende que deux choses, la vaillance contre les ennemys, et l'amitié à leurs femmes: et ne faillent iamais de remarquer cette obligation, pour leur refrain, « que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede et assaisonnee. » Il se veoid en plusieurs lieux, et entre aultres chez moy, la forme de leurs licts, de leurs cordons, de leurs espees, et brasselets de bois, de quoy ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz partout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans aultre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croyent les ames eternelles; et celles qui ont bien merité dęs dieux, estre logees à l'endroict du ciel où le soleil se leve: les mauldites, du costé de l'occident.

Ils ont ie ne sçay quels presbtres et prophetes, et qui se presentent bien rarement au peuple, ayants leur demeure aux montaignes. A leur arrivee, il se faict une grande feste et assemblee solennelle de plusieurs villages (chasque grange, comme ie l'ay descripte, faict un village, et sont environ à une lieue françoise l'une de l'aultre). Ce prophete parle à eulx en public, les exhortant à la vertu et à leur debvoir: mais

toute leur science ethique (*a*) ne contient que ces deux articles : de la resolution à la guerre, et affection à leurs femmes. Cettuy cy leur prognostique les choses à venir, et les evenements qu'ils doibvent esperer de leurs entreprinses ; les achemine ou destourne de la guerre : mais c'est par tel si, que où il fault à bien deviner, et s'il leur advient aultrement qu'il ne leur a predict, il est hasché en mille pieces s'ils l'attrapent, et condamné pour faulx prophete. A cette cause, celuy qui s'est une fois mesconté, on ne le veoid plus.

C'est don de Dieu que la divination : voylà pourquoy ce devroit estre une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes (*b*), quand les devins avoient failly de rencontre, on les couchoit, enforgez (*c*) de pieds et de mains, sur des charriotes (*d*) pleines de bruyere, tirees par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceulx qui manient les choses subiectes à la conduicte de l'humaine suffisance sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent : mais ces aultres, qui nous viennent pipant des asseurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de nostre cognois-

(*a*) *Morale, concernant les mœurs.* — C.
(*b*) *Voyez* Hérodote, l. 4. — C.
(*c*) Ou *enferrés*, comme on parlait anciennement. — C.
(*d*) *Petits chariots.* — C.

sance, fault il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de leur promesse, et de la temerité de leur imposture?

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont touts nuds, n'ayants aultres armes que des arcs ou des espees de bois appointees par un bout, à la mode des langues de nos espieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent iamais que par meurtre et effusion de sang: car de routes (*a*) et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chascun rapporte pour son trophee la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entree de son logis. Aprez avoir longtemps bien traicté leurs prisonniers, et de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre faict une grande assemblee de ses cognoissants. Il attache une chorde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient esloingné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, et donne au plus cher de ses amis l'aultre bras à tenir, de mesme; et eulx deux, en presence de toute l'assemblee, l'assomment à coups d'espee. Cela faict, ils le rostissent, et en mangent en commun, et en envoyent des

(*a*) *Car de déroutes, défaites.* — E. J.

loppins à ceulx de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes; c'est pour representer une extreme vengeance: et qu'il soit ainsin (*a*), ayants apperceu que les Portugais, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une aultre sorte de mort contre eulx, quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer iusques à la ceincture, et tirer au demourant du corps force coups de traicts, et les pendre aprez; ils penserent que ces gents icy de l'aultre monde (comme ceulx qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eulx en toute sorte de malice), ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle debvoit estre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne pour suyvre cette cy. Ie ne suis pas marry que nous remarqueons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action; mais oui bien de quoy, iugeants à poinct de leurs faultes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Ie pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort; à deschirer par torments et par gehennes un corps encores plein

(*a*) *Et la preuve qu'il en était ainsi, c'est que*, etc.

de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, soubs pretexte de pieté et de religion), que de le rostir et manger aprez qu'il est trespassé. Chrysippus et Zenon, chefs de la secte stoïcque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aulcun mal de se servir de nostre charongne à quoy que ce feust pour nostre besoing, et d'en tirer de la nourriture (*a*); comme nos ancestres, estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes et aultres personnes inutiles au combat;

> Vascones (fama est) alimentis talibus usi,
> Produxere animas. (1)

Et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans ou au dehors: mais il ne se trouva iamais (*b*) aulcune opinion si desreglee qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyran-

---

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Chrysippe*, l. 8. — C.

(1) On dit que les Gascons prolongèrent leur vie, en se nourrissant de chair humaine. Juv. sat. 15, v. 93.

(*b*) *Parmi les sauvages*, dont parle ici Montaigne. — C.

nie, la cruauté, qui sont nos faultes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison ; mais non pas en esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peult recevoir : elle n'a aultre fondement parmy eulx, que la seule ialousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres ; car ils iouyssent encores de cette uberté (*a*) naturelle qui les fournit, sans travail et sans peine, de toutes choses necessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encores en cet heureux poinct de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au delà est superflu pour eulx. Ils s'entr'appellent generalement, ceulx de mesme aage, freres ; enfants, ceulx qui sont au dessoubs ; et les vieillards sont peres à touts les aultres. Ceulx cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de bien par indivis, sans aultre tiltre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montagnes pous les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eulx,

(*a*) *Fertilité, abondance.* — E. J.

l'acquest du victorieux c'est la gloire et l'advantage d'estre demouré maistre en valeur et en vertu, car aultrement ils n'ont que faire des biens des vaincus: et s'en retournent à leurs païs, où ils n'ont faulte d'aulcune chose necessaire, ny faulte encores de cette grande partie, De sçavoir heureusement iouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceulx cy à leur tour; ils ne demandent à leurs prisonniers aultre rançon que la confession et recognoissance d'estre vaincus: mais il ne s'en treuve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieulx la mort, que de relascher, ny par contenance ny de parole, un seul poinct d'une grandeur de courage invincible; il ne s'en veoid aulcun qui n'ayme mieulx estre tué et mangé que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, à fin que la vie leur soit d'autant plus chere: et les entretiennent communeement des menaces de leur mort future, des torments qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du destrenchement de leurs membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissee, ou de leur donner envie de s'enfuyr, pour gaigner cet advantage de les avoir espouvantez et d'avoir faict force à leur con-

stance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul poinct que consiste la vraye victoire.

Victoria nulla est
Quàm quæ confessos animo quoque subiugat hostes. (1)

Les Hongres, tresbelliqueux combattants, ne poursuyvoient iadis leur poincte oultre ces termes, d'avoir rendu l'ennemy à leur mercy: car en ayant arraché cette confession, ils le laissoient aller sans offense, sans rançon; sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dez lors en avant contre eulx. Assez d'advantages gaignons nous sur nos ennemys, qui sont advantages empruntez, non pas nostres : c'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras et les iambes plus roides; c'est une qualité morte et corporelle, que la disposition; c'est un coup de la fortune, de faire bruncher nostre ennemy, et de luy esblouyr les yeulx par la lumiere du soleil; c'est un tour d'art et de science, et qui peult tumber en une personne lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime.

L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté: c'est là où gist son vray

(1) Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu. CLAUDIAN. *de sexto Consulatu Honorii, Panegiris*, v 248.

honneur. La vaillance, c'est la fermeté, non pas des iambes et des bras, mais du courage et de l'ame; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tumbe obstiné en son courage, *si succiderit de genu pugnat* (1); qui pour quelque danger de la mort voisine ne relasche aulcun poinct de son asseurance; qui regarde encores, en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme et desdaigneuse; il est battu, non pas de nous, mais de la fortune (*a*); il est tué, non pas vaincu: les plus vaillans sont par fois les plus infortunez. Aussi y a il des pertes triumphantes à l'envy des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil aye oncques veu de ses yeulx, de Salamine, de Platee, de Mycale, de Sicile, n'oserent oncques opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la desconfiture du roy Leonidas et des siens au pas des Thermopyles. Qui courut iamais d'une plus glorieuse envie et plus ambitieuse au gaing du combat, que le capitaine Ischolas à la perte? qui plus ingenieusement et curieusement s'est asseuré de son salut, que luy de sa ruine? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponnese

(1) S'il tombe, il combat à genoux. Senec. *de Providentiâ*, c. 2.
(*a*) Senec. *de Constantiâ sapientis*, c. 6. — C.

contre les Arcadiens : pour quoy faire, se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu et inegalité des forces, et se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemys auroit de necessité à y demourer; d'aultre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom lacedemonien, de faillir à sa charge, il print entre ces deux extremités (*a*) un moyen party, de telle sorte: les plus ieunes et dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition (*b*) et service de leur païs, et les y renvoya; et avecques ceulx desquels le default estoit moins important, il delibera de soustenir ce pas, et par leur mort en faire acheter aux ennemys l'entree la plus chere qu'il luy seroit possible, comme il adveint; car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, aprez en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens feurent touts mis au fil de l'espee. Est il quelque trophee assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieulx deu à ces vaincus? Le vray vaincre a pour son roolle l'estour (*c*), non pas le salut; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.

(*a*) Voyez Diodore de Sicile, l. 15, c. 7. — C.

(*b*) Pour la defense, garde. *Tuition*, mot tout latin.

(*c*) Vieux mot qui signifie *choc, mêlée, combat.* — C.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur faict, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les desfient, les iniurient, leur reprochent leur lascheté et le nombre des battailles perdues contre les leurs. I'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict : « Qu'ils viennent hardiment trestouts, et s'assemblent pour disner de luy, car ils mangeront quant et quant leurs peres et leurs ayeulx qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps : ces muscles, dict il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes : vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encores ; savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair. » Invention qui ne sent aulcunement la barbarie. Ceulx qui les peignent mourants, et qui representent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceulx qui le tuent, et leur faisant la moue. De vray, ils ne cessent iusques au dernier soupir de les braver et desfier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voylà des hommes bien sauvages : car ou il faut qu'ils le soyent bien à

bon escient, ou que nous le soyons; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance. C'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la mesme ialousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bienveuillance d'aultres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir : estants plus soingneuses de l'honneur de leurs maris que de toute aultre chose, elles cherchent et mettent leur solicitude à avoir le plus de compaignes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mari. Les nostres crieront au miracle : ce ne l'est pas; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus hault estage. Et en la bible, Lia, Rachel, Sara, et les femmes de Iacob, fournirent leurs belles servantes à leurs maris : et Livia (*a*) seconda les appetits d'Auguste, à (*b*) son interest : et la femme du roy Deiotarus, Stratonique (*c*), presta non seulement à l'usage de son mari une fort belle ieune fille de chambre qui la servoit, mais

(*a*) Voyez Suétone, *in August.* c. 71. — C.

(*b*) *Contre son intérêt, à son détriment, à ses dépens.* — E. J.

(*c*) Voyez Plutarque, *Des vertueux faits des femmes*, à l'article *Stratonice*. — C.

en nourrit soingneusement les enfants, et leur feit espaule à succeder aux estats de leur pere. Et à fin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple et servile obligation à leur usance, et par l'impression de l'auctorité de leur ancienne coustume, sans discours et sans iugement, et pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre aultre party, il fault alleguer quelques traicts de leur suffisance. Oultre celuy que ie viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, i'en ay une aultre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arreste toy; arreste toy, couleuvre, à fin que ma sœur tire sur le patron de ta peincture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que ie puisse donner à ma mie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition preferee à touts les aultres serpents. » Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or, i'ay assez de commerce avec la poësie pour iuger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à faict anacreontique. Leur langage, au demourant, c'est un langage doulx, et qui a le son agréable, retirant aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eulx, ignorants combien coustera un iour à leur repos et à leur bonheur la cognoissance des corruptions de deçà (*a*), et que

(*a*) *De notre pays.*

de ce commerce naistra leur ruine, comme ie presuppose qu'elle soit desia avancee (bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la doulceur de leur ciel pour veoir le nostre!), feurent à Rouan du temps que le feu roy Charles neufviesme y estoit. Le roy parla à eulx longtemps. On leur feit veoir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Aprez cela, quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eulx ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses, dont i'ay perdu la troisiesme, et en suis bien marry; mais i'en ay encores deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portants barbe, forts et armez, qui estoient autour du roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Souisses de sa garde), se soubmissent à obeïr à un enfant, et qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre eulx pour commander. Secondement (ils ont une façon de langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des aultres), qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitiez estoient mendiants à leurs portes, descharnez de faim et de pauvreté; et trouvoient estrange comme ces moitiez icy necessiteuses pou-

voient souffrir une telle iniustice, qu'ils ne prinssent les aultres à la gorge, ou meissent le feu à leurs maisons.

Ie parlay à l'un d'eulx fort longtemps; mais i'avois un truchement qui me suyvoit si mal et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations, par sa bestise, que ie n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que ie luy demanday, « Quel fruict il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens? » (car c'estoit un capitaine, et nos matelots le nommoient roy), il me dict que c'estoit « Marcher le premier à la guerre: » De combien d'hommes il estoit suivy? il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit (*a*) en une telle espace; ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes: Si hors la guerre toute son auctorité estoit expiree? il dict « Qu'il luy en restoit cela, que, quand il visitoit les villages qui despendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'ayse.» Tout cela ne va pas trop mal: mais quoy! ils ne portent point de hault de chausses.

(*a*) *Qu'il en pourrait tenir.* — E. J.

CHAPITRE XXXI.

QU'IL FAULT SOBREMENT SE MESLER DE IUGER DES ORDONNANCES DIVINES.

Sommaire. On ne croit rien si fermement que les choses qui ne peuvent être soumises au raisonnement. — Les gens qui exercent des professions dans lesquelles presque tout est conjectural, sont aussi ceux qui parlent avec le plus d'assurance.—Pour appuyer la vérité de la religion chrétienne, il ne faudrait jamais apporter en preuves le succès de telles ou telles entreprises; c'est donner matière à toutes sortes de contestations. — Les événements sont dus à des causes que Dieu seul connait, et qu'il n'est pas donné à l'homme d'expliquer.

Exemples : Coligny et le duc d'Anjou ; don Juan d'Autriche ; Arius ; le pape Léon ; Héliogabale ; Saint-Irénée ; Saint-Augustin.

Le vray champ et subiect de l'imposture sont les choses incogneues : d'autant que, en premier lieu, l'estrangeté mesme donne credit; et puis, n'estants point subiectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dict Platon (*a*), est il bien

(*a*) Dans le dialogue intitulé *Critias*. — C.

plus aysé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes : parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carriere, et toute liberté au maniement d'une matiere cachee. Il advient de là qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins ; ny gents si asseurez que ceulx qui nous content des fâbles, comme alchymistes, prognosticqueurs, iudiciaires, chiromantiens, medecins, *id genus omne*(1) : ausquels ie ioindrois volontiers, si i'osois, un tas de gents, interpretes et contrerooolleurs ordinaires des desseings de Dieu, faisants estat de trouver les causes de chasque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses œuvres ; et, quoyque la varieté et discordance continuelle des evenements les reiecte de coing en coing, et d'orient en occident, ils ne laissent de suyvre pourtant leur esteuf (*a*), et de mesme creon peindre le blanc et le noir. En une nation indienne, il y a cette louable observance : Quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou battaille, ils en demandent publicquement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une action iniuste ; rapportants leur heur ou malheur à la

(1) Et tous les gens de cette espèce. Hor. sat. 2, liv. 1, v. 2.
(*a*) Au propre, *leur balle* : au figuré, *leur jeu*. — E. J.

raison divine, et lui soubmettants leur iugement et discours. Suffit à un chrestien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avecques recognoissance de sa divine et inscrutable sapience; pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soyent envoyees. Mais ie treuve mauvais, ce que ie veois en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par la prosperité de nos entreprinses. Nostre creance a assez d'aultres fondements, sans l'auctoriser par les evenements; car le peuple accoustumé à ces arguments plausibles et proprement de son goust, il est dangier, quand les evenements viennent à leur tour contraires et desadvantageux, qu'il en esbransle sa foy : comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceulx qui eurent l'advantage à la rencontre de la Rochelabeille (*a*), faisants grand'feste de cet accident, et se servants de cette fortune pour certaine approbation de leur party ; quand ils viennent aprez à excuser leurs desfortunes de Montcontour et de Iarnac (*b*), sur ce que ce sont verges et chastiments paternels, s'ils n'ont un peuple du tout

(*a*) Grande escarmouche entre les troupes de l'amiral de Coligny et celles du duc d'Anjou, au mois de mai 1569. — C.

(*b*) La bataille de Montcontour gagnee par le duc d'Anjou, en 1569, au mois d'octobre. Ce prince avait gagné celle de Jarnac au mois de mars de la même année. — C.

à leur mercy, ils luy font assez ayseement sentir que c'est prendre d'un sac deux moultures, et de mesme bouche soufller le chaud et le froid. Il vauldroit mieulx l'entretenir des vrays fondements de la verité. C'est une belle battaille navale qui s'est gaignee ces mois passez (*a*) contre les Turcs, soubs la conduicte de dom Ioan d'Austria : mais il a bien pleu à Dieu en faire aultresfois veoir d'autres telles, à nos despens. Somme, il est malaysé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui vouldroit rendre raison de ce que Arrius, et Leon (*b*) son pape, chefs principaux de cette heresie, moururent en divers temps de morts si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute, par douleur de ventre, à la garderobe (*c*), touts deux y rendirent subitement l'ame), et exaggerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encores adiouster la mort de Heliogabalus, qui feut aussi tué en un retraict (*d*) : mais quoy ! Irenee se treuve engagé en mesme fortune. Dieu nous voulant apprendre

(*a*) En 1571.

(*b*) Voyez Sandius, *Nucleus Hist. Eccles.*, et les *Centuriateurs de Magdebourg*, cent. 4, c. 10. — C.

(*c*) S. Athanase, *Epist. ad Serapionem*, et Epiphane, l. 2, *de Morte Arii*, rapportent la mort d'Arius de la même manière. — C.

(*d*) C'est-à-dire, *dans les latrines* : in latrinâ ad quam confugerat occisus. Ælii Lampridii *Heliogabalus*. — E. J.

que les bons ont aultre chose à esperer, et les mauvais aultre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde: il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous oste le moyen d'en faire sottement nostre proufit. Et se mocquent ceulx qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison : ils n'en donnent iamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Sainct Augustin en faict une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se decide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se fault contenter de la lumiere qu'il plaist au soleil nous communiquer par ses rayons; et qui eslevera ses yeulx pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne treuve pas estrange, si, pour la peine de son oultrecuidance, il y perd la vue. *Quis hominum potest scire consilium Dei? aut quis poterit cogitare quid velit Dominus?*(1)

(1) Quel homme peut connaitre les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur ? *Sapient.* c. 9, v. 13.

CHAPITRE XXXII.

DE FUIR LES VOLUPTEZ, AU PRIX DE LA VIE.

Sommaire. Abandonner la vie quand elle est misérable et tourmentée, il n'y a rien là que d'ordinaire et de naturel; mais se donner la mort, au milieu de toutes les prospérités, et pour se soustraire aux joies du monde et à la volupté, voilà ce qui doit paraitre héroïque.

Exemples : Lúcilius; Saint-Hilaire, sa fille Abra, et sa femme.

I'AVOIS bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lorsqu'il y a plus de mal que de bien à vivre; et que de conserver nostre vie à nostre torment et incommodité, c'est chocquer les regles mesmes de nature, comme disent ces vieux enseignements :

Η ζῆν ἀλύπως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως.
Καλὸν τὸ θνήσκειν εἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει.
Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἐστὶν, ἢ ζῆν ἀθλίως. (1)

(1) Ou une vie tranquille, ou une mort heureuse.
Il est beau de mourir lorsque la vie est un opprobre.
Il vaut mieux cesser de vivre, que de vivre dans le malheur.
— On trouve dans Stobée, serm. 20, des sentences toutes semblables à ces trois-là. —C.

Mais de poulser le mespris de la mort iusques à tel degré, que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs et aultres faveurs et biens que nous appellons de la fortune, comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner, sans y adiouster cette nouvelle recharge, ie ne l'avois veu ny commander ny practiquer, iusques lors que ce passage de Seneca (*a*) me tumba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande auctorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et pompeuse, et de se retirer de cette ambition du monde à quelque vie solitaire, tranquille et philosophique; sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : « Ie suis d'advis, dict il, que tu quittes cette vie là, ou la vie tout à faict : bien te conseille ie de suyvre la plus doulce voie, et de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noué; pourveu que, s'il ne se peult aultrement destacher, tu le rompes : il n'y a homme si couard qui n'ayme mieulx tumber une fois, que de demourer tousiours en bransle. » I'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïcque; mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escript à ce propos choses toutes

(*a*) *Epist.* 22.—C.

pareilles à Idomeneus. Si est ce que ie pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gents, mais avecques la moderation chrestienne.

Sainct Hilaire, evesque de Poictiers, ce fameux ennemy de l'heresie arienne, estant en Syrie, feut adverty qu'Abra, sa fille unique, qu'il avoit laissee par deçà (*a*) avecques sa mere, estoit poursuyvie en mariage par les plus apparents seigneurs du païs, comme fille tresbien nourrie, belle, riche, et en la fleur de son aage: il luy escrivit (comme nous veoyons) qu'elle ostast son affection de touts ces plaisirs et advantages qu'on luy presentoit; qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand et plus digne, d'un mary de bien aultre pouvoir et magnificence, qui luy feroit presents de robbes et ioyaux de prix inestimable. Son desseing estoit de luy faire perdre l'appetit et l'usage des plaisirs mondains, pour la ioindre toute à Dieu; mais à cela le plus court et le plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres et oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, et de l'appeller à soy, comme il adveint; car bientost aprez son retour elle luy mourut, de quoy il montra une

(*a*) Dans les Gaules.

singuliere ioye. Cettuy cy semble encherir sur les aultres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement, et puis, que c'est à l'endroict de sa fille unique. Mais ie ne veulx obmettre le bout de cette histoire, encores qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de sainct Hilaire, ayant entendu par luy comme la mort de leur fille s'estoit conduicte par son desseing et volonté, et combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogee de ce monde que d'y estre, print une si vifve apprehension de la beatitude eternelle et celeste, qu'elle sollicita son mary avecques extreme instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prieres communes, l'ayant retiree à soy bientost aprez, ce feut une mort embrassee avecques singulier contentement commun.

CHAPITRE XXXIII.

LA FORTUNE SE RENCONTRE SOUVENT AU TRAIN DE LA RAISON.

Sommaire. La fortune punit quelquefois comme aurait fait la justice; quelquefois elle produit des événements bizarres et qui paraissent miraculeux : en médecine des cures inespérées; dans les arts, des effets inattendus, etc.

Exemples: Le duc de Valentinois et Alexandre VI; le sieur de Licques; les deux Constantins; Clovis; le roi Robert; le capitaine Rense; Jason Phereus; Protogènes; Isabelle, reine d'Angleterre; Icétès; les deux Ignatius.

L'INCONSTANCE du bransle divers de la fortune, faict qu'elle nous doibve presenter toute espece de visages. Y a il action de iustice plus expresse que celle cy? le duc de Valentinois, ayant resolu d'empoisonner (*a*) Adrian, cardinal de Cornete, chez qui le pape Alexandre sixiesme, son pere et luy alloyent souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soingneusement: le pape y estant arrivé avant le fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommendé que pour sa bonté, en servit au pape; et le duc mesme y arrivant sur le poinct de la collation, et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en print à son tour: en maniere que le père en mourut soubdain; et le fils, aprez avoir esté longuement tormenté de maladie, feut reservé à un' aultre pire fortune. Quelquesfois il semble à poinct nommé qu'elle se

(*a*) En 1503. *Historia di Francesco Guicciardini*, l. 6, p. 267. *In Vinegia, appresso Gabriel Giolito*, an 1568. — C.

ioue à nous : Le seigneur d'Estree, lors guidon de monsieur de Vandosme, et le seigneur de Licques, lieutenant de la compaignie du duc d'Ascot, estants touts deux serviteurs de la sœur du sieur de Fouguesselles, quoyque de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontiere), le sieur de Licques l'emporta : mais le mesme iour des nopces, et qui pis est avant le coucher, le marié, ayant envie de rompre un bois (*a*) en faveur de sa nouvelle espouse, sortit à l'escarmouche prez de S. Omer, où le sieur d'Estree se trouvant le plus fort le feit son prisonnier : et pour faire valoir son advantage, encores fallust il que la damoiselle,

Coniugis antè coacta novi dimittere collum
Quàm veniens una atque altera rursùs hyems
Noctibus in longis avidum saturasset amorem, (1)

luy feist elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier, comme il feit : la noblesse françoise ne refusa[illegible]amais rien aux dames. Semble il pas que ce soit un sort artiste (*b*)?

(*a*) C'est-à-dire, *rompre une lance*, comme on parle présentement.—C.

(1) Contrainte de renoncer aux embrassements de son nouvel époux, avant que les longues nuits d'un ou de deux hivers eussent satisfait l'avidité de leur amour. CATUL. *ad Manl.* v. 81 carmen 68.

(*b*) C'est-à-dire, *un accident produit par art.*

Constantin, fils de Helene, fonda l'empire de Constantinople; et tant de siecles aprez, Constantin, fils de Helene, le finit. Quelquesfois il luy plaist envier (*a*) sur nos miracles: nous tenons que le roy Clovis assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles mesmes par faveur divine: et Bouchet emprunte de quelqu'aucteur, que le roy Robert assiegeant une ville, et s'estant desrobé du siege pour aller à Orleans solenniser la feste sainct Aignan, comme il estoit en devotion sur certain poinct de la messe, les murailles de la ville assiegee s'en allerent sans aulcun effort en ruine. Elle feit tout à contrepoil en nos guerres de Milan: car le capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne (*b*), et ayant faict mettre la mine soubs un grand pan de mur; et le mur, en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutesfois tout empenné (*c*) si droict dans son fondement, que les assiégés n'en vaulsirent (*d*) pas moins.

Quelquesfois elle faict la medecine: Iason Phe-

(*a*) C'est-à-dire, *renchérir*.—C.

(*b*) Mémoires de Martin du Bellay, l. 2, où cette ville est nommée *Arone sur le lac Majeur*.—C.

(*c*) Tout d'une pièce, comme une *flecha empennée* qui tomberait perpendiculairement dans l'endroit d'où elle aurait été lancée vers le ciel.—C.

(*d*) Ou *valurent*, comme on a mis dans les dernières éditions. — C

reus (*a*), estant abandonné des medecins pour une aposteme qu'il avoit dans la poictrine, ayant envie de s'en desfaire, au moins par la mort, se iecta en une battaille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il feut blecé à travers le corps si à poinct que son aposteme en creva, et guarit. Surpassa elle pas le peintre Protogenes en la science de son art? cettuy cy (*b*) ayant parfaict l'image d'un chien las et recreu, à son contentement en toutes les aultres parties, mais ne pouvant representer à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besongne, print son esponge, et, comme elle estoit abruvee de diverses peinctures, la iecta contre, pour tout effacer: la fortune porta tout à propos le coup à l'endroict de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l'art n'avoit peu atteindre. N'adresse (*c*) elle pas quelquesfois nos conseils et les corrige? Isabelle, royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son royaume (*d*), avecques une armee, en faveur de son fils contre son mary, estoit perdue, si elle feust arrivee au port qu'elle avait proiecté, y estant attendue par ses ennemis : mais la fortune la iecta contre son vouloir ailleurs, où elle

(*a*) Pline, *Hist. nat.* l. 7, c. 50. — C.
(*b*) Pline, *Hist. nat.* l. 35, c. 10. — C.
(*c*) *Ne redresse-t-elle pas, etc.* — E. J.
(*d*) En 1326.

print terre en toute seureté. Et cet ancien qui ruant (*a*) la pierre à un chien, en assena et tua sa marastre, eust il pas raison de prononcer ce vers,

Ταυτόματον ἡμῶν καλλίω βουλεύεται.

La fortune a meilleur advis que nous. (1)

Icetes (*b*) avoit practiqué deux soldats pour tuer Timoleon, seiournant à Adrane en la Sicile. Ils prinrent heure sur le poinct qu'il feroit quelque sacrifice : et se meslants parmy la multitude, comme ils se guygnoyent (*c*) l'un l'aultre que l'occasion estoit propre à leur besongne ; voicy un tiers qui d'un grand coup d'espee en assene l'un par la teste et le rue mort par terre, et s'enfuit. Le compaignon, se tenant pour descouvert et perdu, recourut à l'autel, requerant franchise, avecques promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le conte de la coniuration, voicy le tiers qui avoit esté attrapé, lequel, comme meur-

---

(*a*) *Jetant.* — E. J.

(1) Ici Montaigne traduit exactement le vers grec qu'il vient de citer. Ce vers est de Ménandre, et était passé en proverbe. *Voyez* les commentateurs sur les épîtres de Cicéron à Atticus, l. 1, ep. 12.—C.

(*b*) Sicilien, né à Syracuse, qui voulait opprimer la liberté de sa patrie, dont Timoléon était le défenseur. Plutarque, *Vie de Timoléon*, c. 9 — C.

(*c*) *Se faisaient signe du coin de l'œil.*—E. J.

trier, le peuple poulse et saboule (*a*) au travers la presse, vers Timoleon et les plus apparents de l'assemblee. Là il crie mercy, et dict avoir iustement tué l'assassin de son pere; verifiant sur le champ, par des tesmoings qui son bon sort luy fournit tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines attiques, pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son pere, d'avoir retiré de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reglement les regles de l'humaine prudence.

Pour la fin, en ce faict icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singuliere? Ignatius (*b*) pere et fils, proscripts par les triumvirs à Rome, se resolurent à ce genereux office de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'aultre, et en frustrer la cruauté des tyrans; ils se coururent sus, l'espee au poing: elle en dressa les poinctes et en feit deux coups egualement mortels; et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent iustement la force de retirer encores des playes leurs bras sanglants et armés, pour s'entr'embrasser en cet estat d'une

(*a*) *Foule aux pieds.*—E. J.

(*b*) Voyez Appien, *de Bellis civilibus*, l. i. — C.

si forte estreinte, que les bourreaux couperent ensemble leurs deux testes, laissants les corps tousiours prins en ce noble nœud, et les playes ioinctes, humants amoureusement le sang et les restes de la vie, l'un de l'aultre.

CHAPITRE XXXIV.

D'UN DEFAULT DE NOS POLICES.

Sommaire. Utilité dont serait dans chaque ville un registre public où chaque habitant pourrait faire inscrire des annonces ou des avis; proposer ce qu'il veut vendre, demander ce qu'il veut acheter, etc.— Peut-être faudrait-il aussi qu'il y eût dans chaque famille un livre où seraient enregistrés tous les petits événements qui l'intéressent: les mariages, les naissances, les morts, les voyages, les nouvelles bonnes ou mauvaises, etc.

Exemples: Lilio Giraldi; Sébastien Castilion; le père de Michel de Montaigne.

Feu mon pere, homme, pour n'estre aydé que de l'experience et du naturel, d'un iugement bien net, m'a dict aultrefois qu'il avoit desiré mettre en train qu'il y eust ez villes certain lieu designé, auquel ceulx qui auroient besoing de quelque chose se peussent rendre, et faire en-

registrer leur affaire à un officier estably pour cet effect : comme, « Ie cherche à vendre des perles; Ie cherche des perles à vendre; Tel veult compaignie pour aller à Paris; Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité; Tel d'un maistre; Tel demande un ouvrier; qui cecy, qui cela, chascun selon son besoing. » Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce publicque; car à touts coups il y a des conditions qui s'entrecherchent, et, pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extreme necessité.

I'entends, avecques une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veue deux tresexcellents personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger, Lilius Gregorius Giraldus en Italie, et Sebastianus Castalio en Allemaigne; et crois qu'il y a mille hommes qui les eussent appelez avecques tresadvantageuses conditions, ou secourus où ils estoient, s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que ie ne sçache tel homme qui souhaitteroit, de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main se peussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en iouisse, à mettre à l'abry de la necessité les personnages rares, et remarquables en quel-

que espece de valeur, que le malheur combat quelquesfois iusques à l'extremité; et qui les mettroit pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendroit qu'à faulte de bon discours (*a*) s'ils n'estoient contents.

En la police œconomique, mon pere avoit cet ordre, que ie sçais louer, mais nullement ensuyvre : c'est qu'oultre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchés qui ne requierent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge; il ordonnoit à celuy de ses gents qui luy servoit à escrire, un papier iournal à inserer toutes les survenances de quelque remarque, et, iour par iour, les memoires de l'histoire de sa maison, tresplaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et trez à propos pour nous oster souvent de peine: «Quand feut entamee telle besongne, quand achevee; Quels trains y ont passé, combien arresté (*b*); Nos voyages, nos absences, mariages, morts; La reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles; Changement des serviteurs princi-

(*a*) *De bon raisonnement, de bon sens.* — E. J.

(*b*) C'est-à-dire, *quelles personnes sont venues chez lui, avec quels équipages, et combien de temps elles y ont resté.*—C.

paulx; telles matieres. » Usage ancien, que ie treuve bon à refreschir, chascun en sa chascuniere : et me treuve un sot d'y avoir failly.

CHAPITRE XXXV.

DE L'USAGE DE SE VESTIR.

Sommaire. La nature nous a-t-elle formés pour être vêtus? Il y a des nations, comme des individus, qui se sont accoutumés à vivre ou nus ou presque nus; et cependant la rigueur du froid est extrême dans plusieurs contrées.

Exemples : Les Américains; le Fou d'un duc de Florence; le roi Massinissa; l'empereur Sévère; les Égyptiens; Agésilas; César; Annibal; les habitants du Pégu; le roi de Pologne; le roi du Mexique.

Où que ie veuille donner, il me fault forcer quelque barriere de la coustume: tant elle a soingneusement bridé toutes nos advenues! Ie devisois, en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud, de ces nations dernierement trouvees, est une façon forcee par la chaulde temperature de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gents d'entendement, d'autant que tout ce qui est soubs le ciel, comme dict la saincte parole,

est subiect à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il fault distinguer les loix naturelles, des controuvees, de recourir à la generale police du monde, où il n'y peult avoir rien de contrefaict. Or, tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'aiguille, pour maintenir son estre, il est mescreable que nous soyons seuls produicts en estat defectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi ie tiens que, comme les plantes, arbres, animaulx, et tout ce qui vit, se treuve naturellement equippé de suffisante couverture pour se deffendre de l'iniure du temps,

Proptereaque ferè res omnes, aut corio sunt,
Aut setâ, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ, (1)

aussi estions nous : mais comme ceulx qui esteignent par artificielle lumiere celle du iour, nous avons esteinct nos propres moyens par les moyens empruntez. Et est aysé à veoir que c'est la coustume qui nous faict impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aulcune cognoissance de vestements, il s'en treuve d'assises environ soubs mesme ciel que le nostre, et

(1) Et que, pour cette raison, presque tous les êtres sont couverts ou de cuir, ou de poil, ou de coquilles, ou d'écorce, ou de callosités. Lucrr. l. 4, v. 933.

soubs bien plus rude ciel que le nostre; et puis, la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousiours descouverte, les yeulx, la bouche, le nez, les aureilles; à nos contadins(*a*), comme à nos ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous feussions nays avecques condition de cotillons et de greguesques, il ne fault faire doubte que nature n'eust armé d'une peau plus espesse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons, comme elle a faict le bout des doigts et plante des pieds. Pourquoy semble il difficile à croire? entre ma façon d'estre vestu, et celle d'un païsan de mon païs, ie treuve bien plus de distance, qu'il n'y a de sa façon à celle d'un homme qui n'est vestu que de sa peau. Combien d'hommes, et en Turquie surtout, vont nuds par devotion? Ie ne sçais qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat (*b*) que tel qui se tient emmitonné dans les martes iusques aux aureilles, comme il pouvoit avoir patience. « Et vous, mon« sieur, respondict il, vous avez bien la face des« couverte : or moy, ie suis tout face. » Les Italiens content du fol du duc de Florence, ce me

(*a*) *Paysans*, de l'italien *contadino*, qui a la même signification. — C.

(*b*) Ou *escarbillat*, c'est-à-dire, *éveillé*, *gai*, *de bonne humeur* — C.

semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché luy mesme: «Suyvez, dict « il, ma recepte de charger sur vous touts vos « accoustrements, comme ie foys les miens, vous « n'en souffrirez non plus que moy. » Le roy Massinissa (*a*) iusques à l'extreme vieillesse ne peut estre induict à aller la teste couverte, par froid, orage et pluye qu'il feist; ce qu'on dict aussi de l'empereur Severus. Aux battailles donnees entre les Aegyptiens et les Perses, Herodote dict avoir esté remarqué, et par d'aultres et par luy, que de ceulx qui y demeuroient morts, le test (*b*) estoit sans comparaison plus dur aux Aegyptiens qu'aux Persiens; à raison que ceulx icy portent leurs testes tousiours couvertes de beguins et puis de turbans; ceulx là rasez dez l'enfance et decouvertes. Et le roy Agesilaus observa iusques à sa decrepitude de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cæsar, dict Suetone, marchoit tousiours devant sa troupe, et le plus souvent à pied, la teste descouverte, soit qu'il feist soleil ou qu'il pleust; et autant en dict on de Hannibal,

Tum vertice nudo

(*a*) Cic. *de Senectute*, c. 10. — C.
(*b*) *La crâne de la tête.*—C.

Excipere insanos imbres, cœlique ruinam. (1)

Un Venitien, qui s'y est tenu longtemps, et qui ne faict que d'en venir, escrit qu'au royaume du Pegu, les aultres parties du corps vestues, les hommes et les femmes vont tousiours les pieds nuds, mesme à cheval. Et Platon conseille merveilleusement, pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la teste aultre couverture que celle que nature y a mise. Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur roy (*a*) aprez le nostre, qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siecle, ne porte iamais gants, ny ne change, pour hyver et temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme ie ne puis souffrir d'aller desboutonné et destaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro (*b*) tient que quand on ordonna que nous teinssions la teste descouverte en presence des dieux ou du magistrat, on le feit plus pour nostre santé et nous fermir contre les iniures du temps, que pour compte de la reverence. Et puisque nous

(1) Qui, tête nue, bravait les torrents du ciel. Silius Italicus, l. 1, v. 250.

(*a*) Étienne Bathory. Et c'est à lui, si je ne me trompe, et non pas à Henri III, qu'il faut rapporter ces paroles, *qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siecle*.—C.

(*b*) Pline, *Hist. nat.* l. 28, c. 6.—C.

sommes sur le froid, et François accoustumez à nous bigarrer (non pas moy, car ie ne m'habille gueres que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere), adioustons d'une aultre piece, que le capitaine Martin du Bellay recite, au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelees si aspres (*a*) que le vin de la munition se coupoit à coups de hache et de congnee, se debitoit aux soldats par poids, et qu'ils l'emportoient dans des panniers: et Ovide,

Nudaque consistunt, formam servantia testæ,
Vina; nec hausta meri, sed data frusta, bibunt. (1)

Les gelees sont si aspres en l'emboucheure des Palus Maeotides, qu'en la mesme place où le lieutenant de Mithridates avoit livré battaille aux ennemis à pied sec et les y avoit desfaicts, l'esté venu il y gaigna contre eulx encores une battaille navale. Les Romains (*b*) souffrirent grand desadvantage, au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois, prez de Plaisance, de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé et les membres

(*a*) En 1543. Philippe de Comines parle d'un pareil froid arrivé de son temps (en 1469) dans le pays de Liége.—C.

(1) Le vin glacé retient la forme du vase qui le renfermait; on n'y boit pas le vin liquide, mais on le partage en morceaux. Ovid. *Trist.* l. 3, eleg. 10, v. 23.

(*b*) Tite-Live, l. 20, c. 54.—C.

contraincts de froid : là où Hannibal avoit faict espandre du feu par tout son ost (*a*) pour eschauffer ses soldats, et distribuer de l'huyle par les bandes, à fin que s'oignants il rendissent leurs nerfs plus souples et desgourdis, et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui tiroit lors.

La retraicte des Grecs, de Babylone en leurs païs, est fameuse des difficultez et mesayses qu'ils eurent à surmonter : cette cy en feut, qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du pays et des chemins; et, en estants assiegés tout court, feurent un iour et une nuict sans boire et sans manger, la pluspart de leurs bestes mortes, d'entre eulx plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil et lueur de la neige, plusieurs stropiez par les extremitez, plusieurs roides, transis et immobiles de froid, ayants encores le sens entier (*b*). Alexandre (*c*) veid une nation en laquelle on enterre les arbres fruictiers en hyver, pour les deffendre de la gelee; et nous en pouvons aussi veoir.

Sur le subiect de vestir, le roy de la Mexique

(*a*) *Son armée.*—B. J.
(*b*) Voyez Xénophon, *Expédition de Cyrus*, l. 4, c. 5.
(*c*) Quinte-Curce, l. 7, c. 3.

changeoit quatre fois par iour d'accoustrements, iamais ne les reïteroit, employant sa desferre (*a*) à ses continuelles liberalitez et recompenses; comme aussi ny pot, ny plat, ny ustensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

CHAPITRE XXXVI.

DU IEUNE CATON.

Sommaire. Il ne faut pas apprécier les autres d'après soi. — Aujourd'hui la vertu n'est qu'un vain mot : on n'est vertueux que par habitude, par intérêt ou par ambition. — Il est des hommes qui cherchent à rabaisser les personnages éminents par leurs vertus : il faudrait, au contraire, les offrir sans cesse comme des modèles, à l'admiration du monde. — Comment cinq poètes anciens ont parlé de Caton.

Ie n'ay point cette erreur commune de iuger d'un aultre, selon que ie suis : i'en crois aysee-ment des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, ie n'y oblige pas le monde, comme chascun faict; et crois et conçois mille contraires façons de vie; et, au rebours du com-

(*a*) C'est-à-dire, *se défroque*, ou *se dépouille*. — R. *S*.

mun, reçois plus facilement la difference que la ressemblance en nous. Ie descharge, tant qu'on veult, un aultre estre de mes conditions et principes; et le considere simplement en luy mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modele. Pour n'estre continent, ie ne laisse d'advouer sincerement la continence des Feuillants et des Capuchins, et de bien trouver l'air de leur train: ie m'insinue par imagination fort bien en leur place; et les ayme et les honore d'autant plus qu'ils sont aultres que moy. Ie desire singulierement qu'on nous iuge chascun à part soy, et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altere aulcunement les opinions que ie dois avoir de la force et vigueur de ceulx qui le meritent : *Sunt qui nihil suadent quàm quod se imitari posse confidunt*(1). Rampant au limon de la terre, ie ne laisse pas de remarquer iusques dans les nues la haulteur inimitable d'aulcunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le iugement reglé, si les effects ne le peuvent estre, et maintenir au moins cette maistresse partie exempte de corruption : c'est quelque chose d'avoir la volonté

(1) Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croient pouvoir imiter. Cic. *Orator ad Balbum*, c. 7. Ici le texte est légèrement altéré.

bonne, quand les iambes me faillent. Ce siecle auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé, que, ie ne dis pas l'execution, mais l'imagination mesme, de la vertu en est à dire : et semble que ce ne soit aultre chose qu'un iargon de college ;

Virtutem verba putant; ut
Lucum ligna; (1)

qūam vereri deberent, etiam si percipere non possent (2) ; c'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'aureille, pour parement. Il ne se recognoist plus d'action vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence ; car le proufit, la gloire, la crainte, l'accoustumance, et aultres telles causes estrangieres, nous acheminent à les produire. La iustice, la vaillance, la debonnaireté que nous exerçons lors, elles peuvent estre ainsi nommees pour la consideration d'aultruy et du visage qu'elles portent en publicque ; mais chez l'ouvrier ce n'est aulcu-

(1) Ils croient que la vertu n'est qu'un mot, comme ils ne voient que du bois à brûler dans un bois sacré. Horat. epist. 6, l. 1, v. 31.

(2) La vertu qu'ils devraient respecter, quand même ils ne pourraient la comprendre. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 2. — Montaigne applique à la vertu ce que Cicéron dit de la philosophie, et de ceux qui osent la blâmer —C.

nement vertu, il y a une aultre fin proposee, aultre cause mouvante. Or, la vertu n'advoue rien, que ce qui se faict par elle et pour elle seule.

En cette grande battaille de Potidee (*a*), que les Grecs soubs Pausanias gaignerent contre Mardonius et les Perses, les victorieux, suyvant leur coustume, venants à partir entre eulx la gloire de l'exploict, attribuerent à la nation spartiate la precellence de valeur en ce combat. Les Spartiates, excellents iuges de la vertu, quand ils vindrent à decider à quel particulier de leur nation debvoit demourer l'honneur d'avoir le mieulx faict en cette iournee, trouverent qu'Aristodeme (*b*) s'estoit le plus courageusement hazardé; mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix, parce que sa vertu avoit esté incitee du desir de se purger du reproche qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles, et d'un appetit de mourir courageusement pour garantir sa honte passee.

Nos iugements sont encores malades, et suyvent la depravation de nos mœurs. Ie veois la pluspart des esprits de mon temps faire les inge-

(*a*) Montaigne a mis, par méprise, Potidée, au lieu de Platée. Cornelius Nepos, dans la *Vie de Pausanias*, c. 1, *Hujus illustrissimum est prælium apud Platæas*.—C.

(*b*) Hérodote, l. 9.—C.

nieux à obscurcir la gloire des belles et genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines : grande subtilité! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, ie m'en voys y fournir vraysemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté! Ils ne font pas tant malicieusement, que lourdement et grossierement, les ingenieux à tout (*a*) leur mesdisance.

La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands noms, et la mesme licence, ie la prendrois volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les haulser. Ces rares figures, et triees pour l'exemple du monde par le consentement des sages, ie ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpretation et favorable circonstance : et il fault croire que les efforts de nostre conception sont loing au dessoubs de leur merite. C'est l'office des gents de bien de peindre la vertu la plus belle qui se puisse; et ne nous messieroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si sainctes formes. Ce que ceulx cy font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce

(*a*) *Avec.* —E. J

vice de ramener leur creance à leur portee, de quoy ie viens de parler; ou, comme ie pense plustost, pour n'avoir pas la veue assez forte et assez nette ny dressee à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve : comme Plutarque dict que de son temps aulcuns attribuoient la cause de la mort du ieune Caton à la crainte qu'il avoit eu de Cæsar; de quoy il se picque avecques raison : et peult on iuger par là combien il se feust encores plus offensé de ceulx qui l'ont attribuee à l'ambition. Sottes gents! Il eust bien faict une belle action, genereuse et iuste, plustost avecques ignominie que pour la gloire. Ce personnage là feut veritablement un patron, que nature choisit pour montrer iusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit atteindre.

Mais ie ne suis pas icy à mesme pour traicter ce riche argument : ie veulx seulement faire luicter ensemble les traicts de cinq poëtes latins sur la louange de Caton, et pour l'interest de Caton, et, par incident, pour le leur aussi. Or, debvra l'enfant bien nourry trouver, au prix des aultres, les deux premiers traisnants; le troisiesme plus verd, mais qui s'est abbattu par l'extravagance de sa force : il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encores pour arriver au quatriesme, sur le poinct duquel il ioindra ses mains par admiration : au

dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il iurera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira.

Voicy merveille : Nous avons bien plus de poëtes, que de iuges et interpretes de poësie : il est plus aysé de la faire que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peult iuger par les preceptes et par art : mais la bonne, la supresme, la divine, est au dessus des regles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une veue ferme et rassise, il ne la veoid pas, non plus que la splendeur d'un esclair : elle ne practique point nostre iugement; elle le ravit et ravage. La fureur qui espoinçonne celuy qui la sçait penetrer fiert (*a*) encores un tiers à la luy ouyr traicter et reciter; comme l'aimant non seulement attire une aiguille, mais infond encores en icelle sa faculté d'en attirer d'aultres : et il se veoid plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacreé des Muses, ayant premierement agité le poëte à la cholere, au dueil, à la hayne, et hors de soy, où elles veulent, frappe encores par le poëte l'acteur, et par l'acteur consecutivement tout un peuple; c'est l'enfileure de nos aiguilles suspendues l'une de l'aultre (*b*). Dez ma

(*a*) *Frappe.*

(*b*) C'est-à-dire, *l'une à l'autre, par l'effet de l'aimant.*

premiere enfance, la poësie a eu cela, de me transpercer et transporter; mais ce ressentiment bien vif qui æst naturellement en moy, a esté diversement manié par diversité de formes, non tant plus haultes et plus basses (car c'estoient tousiours des plus haultes en chasque espece), comme differentes en couleur : premierement, une fluidité gaye et ingenieuse; depuis, une subtilité aiguë et relevee; enfin, une force meure et constante. L'exemple le dira mieulx : Ovide, Lucain, Virgile. Mais voyla nos gents (*a*) sur la carriere.

Sit Cato, dum vivit, sanè vel Cæsare maior, (1)

dict l'un;

Et invictum, devictâ morte, Catonem, (2)

dict l'aultre : et l'aultre parlant des guerres civiles d'entre Cesar et Pompeius,

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni; (3)

(*a*) Les cinq poètes latins, qui, par les traits différents dont ils ont peint Caton, se sont peints eux-mêmes.—C.

(1) Que Caton soit pendant sa vie plus grand même que César. Martial l. 6, epigr. 32.

(2) ....Et Caton indomptable, ayant dompté la mort. Manil. *Astronom.* l. 4, v. 87.

(3) Les dieux furent pour le vainqueur; mais le vaincu a pour lui Caton. Lucan. l. 1, v. 128.

et le quatriesme, sur les louanges de Cesar:

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis; (1)

et le maistre du chœur, aprez avoir estalé les noms des plus grands Romains en sa peincture, finit en cette maniere

His dantem iura Catonem. (2)

CHAPITRE XXXVII.

COMME NOUS PLEURONS ET RIONS D'UNE MESME CHOSE.

Sommaire. Les vainqueurs pleurent souvent la mort des vaincus; et ce ne sont pas toujours des larmes feintes: tant de passions diverses et opposées se combattent dans le cœur de l'homme! — D'ailleurs nous ne considérons pas sans cesse les objets sous un même aspect.

Exemples : Le roi Antigone; Réné de Lorraine; le comte de Montfort; César; Néron; Xercès; Timoléon.

Quand nous rencontrons dans les histoires (*a*) qu'Antigonus sceut tresmauvais gré à son

(1) Tout le monde à ses pieds, hormis le fier Caton. Hor. od. 1, l. 2, v. 23.

(2) Et Caton leur dictait des lois. Virg. *Enéid.* l. 8, v. 670.

(*a*) Plutarque, *Vie de Pyrrhus.*—C.

fils de luy avoir presenté la teste du roy Pyrrhus, son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy, et que, l'ayant veue, il se print bien fort à pleurer; et que le duc René de Lorraine plaingnit aussi la mort du duc Charles de Bourgoigne (*a*) qu'il venoit de desfaire, et en porta le dueil en son enterrement; et qu'en la battaille d'Auroy (*b*), que le comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretaigne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemy trespassé, en mena grand dueil, il ne fault pas s'escrier soubdain,

> E così avven che l' animo ciascuna
> Sua passion sotto 'l contrario manto
> Ricopre, con la vista or chiara, or bruna. (1)

Quand on presenta à Cæsar la teste de Pompeius, les histoires (*c*) disent qu'il en destourna sa veue, comme d'un vilain et malplaisant spectacle. Il y avoit eu entre eulx une si longue intelligence et societé au maniement des affaires

---

(*a*) Devant Nanci, en 1477.—C.

(*b*) Donnée en 1564, sous le règne de Charles V, roi de France.—C.—C'est *Auray*, en Bretagne, près Vannes.—E. J.

(1) Ainsi, l'âme couvre ses mouvements secrets sous une apparence contraire, triste sous un visage gai, gaie sous un visage triste. PETRARCA.

(*c*) PLUTARQUE, *Vie de Cesar*, c. 13.—C.

publicques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliances, qu'il ne fault pas croire que cette contenance feust toute faulse et contrefaicte; comme estime cet aultre

Tutumque putavit
Iam bonus esse socer; lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto; (1)

car, bien qu'à la verité la pluspart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquesfois estre vray,

Heredis fletus, sub personâ risus est, (2)

si est ce qu'au iugement de ces accidents, il fault considerer comme nos ames se treuvent souvent agitees de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y á une assemblee de diverses humeurs, desquelles celle là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions: aussi en nos ames, bien qu'il y ayt divers mouvements qui les agitent,

(1) Dès qu'il crut pouvoir, sans péril, paraître sensible et généreux, il répandit quelques larmes forcées, et d'un cœur plein de joie, il arracha des plaintes simulées. Lucan. l. 9, v. 1037.

(2) Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.
Ex Publii Mimis, apud A. Gellium, l. 17, c. 14.
(Traduction de mademoiselle de Gournay.)

si fault il qu'il y en ayt un à qui le champ demeure; mais ce n'est pas avecques si entier advantage que, pour la volubilité et soupplesse de nostre ame, les plus foibles par oocasion ne regaignent encores la place, et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement les enfants, qui vont tout naïfvement aprez la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peult vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encores, au despartir de sa famille et de ses amis, il ne se sente frissonner le courage; et si les larmes ne luy en eschappent tout à faict, au moins met il le pied à l'estrier d'un visage morne et contristé. Et quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nees, encores les despend on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs espoux, quoy que die ce bon compaignon,

Estne novis nuptis odio Venus? anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me divi, vera gemunt, iuverint. (1)

(1) Vénus est-elle odieuse aux nouvelles mariées? ou se jouent-elles de leurs parents par de feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale? Que je meure, si ces larmes sont sincères! Catull. *de Comâ Berenices*, carm. 66, v. 15, etc. edit. Vulpiorum fratrum.

Ainsin il n'est pas estrange de plaindre celuy là mort, qu'on ne vouldroit aulcunement estre en vie. Quand ie tanse avecques mon valet, ie tanse du meilleur courage que i'aye; ce sont vrayes et non feinctes imprecations : mais, cette fumee passee, qu'il ayt besoing de moy, ie luy bien feray volontiers; ie tourne à l'instant le feuillet. Quand ie l'appelle un badin, un veau, ie n'entreprends pas de luy coudre à iamais ces tiltres; ny ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme, tantost aprez. Nulle qualité ne nous embrasse purement et universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol de parler seul, il n'est iour ny heure à peine en laquelle on ne m'ouist gronder en moy mesme et contre moy, « Bran du fat! » et si n'entends pas que ce soit ma definition. Qui, pour me veoir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'aultre soit feincte; il est un sot. Neron, prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer (*a*), sentit toutesfois l'esmotion de cet adieu maternel, et en eut horreur et pitié. On dict que la lumiere du soleil n'est pas

(*a*) C'est ce que dit Tacite, mais sans l'assurer si positivement que Montaigne. *Nero.... prosequitur abeuntem, arctiùs oculis et pectori hærens, sive explendâ simulatione, seu peritura matris supremus aspectus quamvis ferum animum retinebat.* Annal. l. 14, c. 4, in fine.—C.

d'une piece continue, mais qu'il nous eslance si dru, sans cesse, nouveaux rayons les uns sur les aultres; que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux :

> Largus enim liquidi fons luminis, ætherius sol
> Inrigat assiduè cœlum candore recenti,
> Suppeditatque novo confestim lumine lumen. (1)

Ainsin eslance notre ame ses poinctes diversement et imperceptiblement.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, et le tansa de la soubdaine mutation de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesurée de ses forces au passage de l'Hellespont pour l'entreprinse de la Grece : il luy print (*a*) premierement un tressaillement d'ayse à veoir tant de milliers d'hommes à son service, et le tesmoigna par l'alaigresse et feste de son visage; et tout soubdain, en mesme instant, sa pensee luy suggerant comme tant de vies avoient à desfaillir au plus loing dans un siecle, il refroigna son front, et s'attrista iusques aux larmes.

Nous avons poursuyvi avecques resolue volonté la vengeance d'une iniure, et ressenti un

---

(1) Le soleil, source féconde de lumière, inonde le ciel d'un éclat sans cesse renaissant, et remplace incessamment ses rayons par des rayons nouveaux. Lucret. l. 5, v. 282.

(*a*) Hérodote, l. 7.—C.

singulier contentement de la victoire; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons : il n'y a rien de changé : mais nostre ame regarde la chose d'un aultre œil, et se la represente par un aultre visage, car chasque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres; la parenté, les anciennes accointances et amitiez saisissent nostre imagination, et la passionnent pour l'heure, selon leur condition : mais le contour en est si brusque qu'il nous eschappe,

Nil adeò fieri celeri ratione videtur,
Quàm si mens fieri proponit, et inchoat ipsa.
Ociùs ergo animus, quàm res se perciet ulla,
Ante oculos quorum in promptu natura videtur; (1)

et à cette cause, voulants de toute cette suite continuer un corps (*a*), nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le tyran; mais il pleure son frere. L'une partie de son debvoir est iouee; laissons luy en iouer l'aultre.

(1) Rien de si prompt que l'âme quand elle conçoit ou qu'elle agit; elle est plus mobile que tout ce qpe la nature nous met sous les yeux. Lucret. l. 3, v. 183.

(*a*) *Faire un ouvrage complet et tout d'une pièce.*—C.

CHAPITRE XXXVIII.

DE LA SOLITUDE.

Sommaire. Nul doute que la société des méchants ne soit funeste : c'est un motif pour chercher la solitude; mais le but de la plupart des hommes est d'y vivre loin des affaires et dans le repos.—Vain espoir ! Nos vices nous y suivent; nous n'échappons point à nos passions. La solitude ne donne point la paix : des soins domestiques nous tourmentent dans la retraite; et il est souvent aussi difficile de gouverner sa famille qu'un état. — Ce n'est point assez de se séquestrer du monde : il faut débarrasser son ame de toutes les chaînes qui l'accablent. On peut jouir de la solitude au milieu des villes et des cours. — A qui la retraite convient; à quelles occupations on peut s'y livrer. Combien est peu raisonnable le conseil que donnent Cicéron et Pline de profiter de la retraite pour se faire un nom célèbre par quelques ouvrages. Etudes et soins auxquels on peut se livrer dans la solitude; mais gloire et repos sont incompatibles.

Exemples : Bias ; Albuquerque ; Antisthènes ; Stilpon ; Cicéron et Pline; Epicure et Sénèque.

Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active : et quand à ce beau mot de quoy se couvre l'ambition et l'avarice, « Que nous ne sommes pas nayz pour nostre particu-

lier, ains pour le public (*a*), » rapportons nous en hardimeut à ceulx qui sont en la danse; et qu'ils se battent la conscience, si au contraire les estats, les charges, et cette tracasserie du monde ne se recherche plustost pour tirer du public son prouffit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y poulse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'en vault gueres. Respondons à l'ambition, Que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car, que fuit elle tant que la societé? que cherche elle tant que ses coudees franches? Il y a de quoy bien et mal faire par tout. Toutesfois, si le mot de Bias est vray, que « La pire part, c'est la plus grande, » ou ce que dict l'Ecclesiastique, que « De mille il n'en est pas un bon, »

> Rari quippè boni : numero vix sunt totidem, quot
> Thebarùm portæ, vel divitis ostia Nili, (1)

la contagion est tresdangereuse en la presse. Il fault (*b*) ou imiter les vicieux, ou les haïr : touts les deux sont dangereux; et de leur ressembler,

---

(*a*) C'est l'éloge que Lucain fait de Caton d'Utique :

Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.

L. 2, v. 380.

(1) Les gens de bien sont rares; à peine en pourrait-on compter autant que Thèbes a de portes, ou le Nil d'embouchures. Juvénal, sat. 13, v. 26.

(*b*) Ces réflexions sont fidèlement traduites de Sénèque, epist. 7.—C.

parce qu'ils sont beaucoup; et d'en haïr beaucoup, parce qu'ils sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que ceulx qui se mettent en mesme vaisseau ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschants; estimants telle societé infortunee. Parquoy Bias plaisamment, à ceulx qui passoient avecques luy le dangier d'une grande tormente, et appelloient le secours des dieux: « Taisez vous, dict il; qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avecques moy (*a*): » et d'un plus pressant exemple, Albuquerque, viceroy en l'Inde pour Emmanuel, roy de Portugal, en un extreme peril de fortune de mer, print sur ses espaules un ieune garson, pour cette seule fin, qu'en la societé de leur peril son innocence luy servist de garant et de recommandation envers la faveur divine pour le mettre en sauveté. Ce n'est pas que le sage ne puisse partout vivre content, voire et seûl en la foule d'un palais; mais s'il est à choisir, il en fuira, dict l'eschole, mesme la veue: il portera, s'il est besoing, cela; mais, s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfaict des vices, s'il faut encores qu'il conteste avecques ceulx d'aultruy. Charondas (*b*) chas-

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Bias*, l. 1, segm. 86.—C.
(*b*) Diodore de Sicile, l. 17, c. 4.—C.

tioit pour mauvais ceulx qui estoient convaincus de hanter mauvaise compaignie. Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme: l'un par son vice, l'aultre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfaict à celuy qui luy reprochoit sa conversation avecques les meschants, en disant, « que les medecins vivent bien entre les malades (*a*): » car, s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur par la contagion, la veue continuelle, et practique des maladies.

Or la fin, ce crois-ie, en est toute une, d'en vivre plus à loisir et à son ayse: mais on n'en cherche pas tousiours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez: il n'y a gueres moins de torment au gouvernement d'une famille, que d'un estat entier. Où que l'ame soit empeschee, elle y est toute: et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. Davantage, pour nous estre desfaicts de la court et du marché, nous ne sommes pas desfaicts des principaux torments de nostre vie:

Ratio et prudentia curas,
Non locus effusi latè maris arbiter, aufert: (1)

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Antisthènes*.—C.

(1) Ce qui dissipe les chagrins, ce ne sont pas ces belles solitudes qui dominent l'étendue des mers; c'est la raison, c'est la sagesse. Hor. epist. xi, l. i, v. 25.

l'ambition, l'avarice, l'irresolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point, pour changer de contree,

Et
Post equitem sedet atra cura; (1)

elles nous suyvent souvent iusques dans les cloistres et dans les escholes de philosophie : ny les deserts, ny les rochiers creusez, ni la haire, ny les ieusnes, ne nous en desmeslent :

Hæret lateri lethalis arundo. (2)

On disoit à Socrates (*a*), que quelqu'un ne s'estoit aulcunement amendé en son voyage : « Ie crois bien, dict il; il s'estoit emporté avecques soy. »

Quid terras alio calentes
Sole mutamus? Patriæ quis exul
Se quoque fugit? (3)

Si on ne se descharge premierement et son ame du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges em-

---

(1) Le chagrin monte en croupe, et galoppe avec nous. Hor. od. 1, l. 3, v. 40.

(2) Le trait mortel reste attaché au flanc qu'il déchire. *Énéid.* l. 4, v. 73.

(*a*) Sénèque, epist. 104.—C.

(3) Pourquoi aller chercher des régions éclairées d'un autre soleil? Est-ce assez, pour se fuir soi-même, que de fuir son pays? Hor. od. 16, l. 2, v. 18.

peschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade, de luy faire changer de place: vous ensachez le mal en le remuant; comme les pals (*a*) s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branslant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple; ce n'est pas assez de changer de place: il se fault escarter des conditions populaires qui sont en nous; il se fault sequestrer et r'avoir de soy:

Rupi iam vincula, dicas:
Nam luctata canis nodum arripit; attamen illi,
Cùm fugit, à collo trahitur pars longa catenæ. (1)

Nous emportons nos fers quant et nous. Ce n'est pas une entiere liberté; nous tournons encores la veue vers ce que nous avons laissé; nous en avons la fantasie pleine:

Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis
Atque pericula tunc ingratis insinuandum?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ? quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
Efficiunt clades? quid luxus, desidiesque? (2)

(*a*) *Les pieux.*—E. J.

(1) J'ai rompu mes fers, direz-vous. Mais le chien qui après de longs efforts, parvient enfin à s'échapper, traîne souvent une grande partie de son lien. Pers. sat. 5, v. 158.

(2) Si notre âme n'est point réglée, que de combats intérieurs à soutenir, que de périls à vaincre! De quels soucis, de quelles

Nostre mal nous tient en l'ame : or, elle ne se peult eschapper à elle mesme;

In culpâ est animus, qui se non effugit unquam; (1)

ainsin il la faut ramener et retirer en soy : c'est la vraye solitude, et qui se peult iouïr au milieu des villes et des courts des roys; mais elle se iouït plus commodement à part. Or, puisque nous entreprenons de vivre seuls, et de nous passer de compaignie, faisons que nostre contentement despende de nous; desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à aultruy; gaignons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à nostre ayse.

Stilpon (*a*), estant eschappé de l'embrasement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfants et chevance; Demetrius Poliorcetes, le veoyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effroyé, luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage; il respondit « Que non; et qu'il n'y avoit, Dieu mercy! rien perdu du sien. » C'est ce que

---

craintes, de quelles inquiétudes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions! Quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe et l'oisiveté! Lucret. l. 5, v. 44.

(1) Hor. epist. 14, l. 1, v. 13.—Montaigne traduit fidèlement ce vers avant de le citer.—C.

(*a*) Sénèque, ep. 9, vers la fin.—C.

le philosophe Antisthenes disoit plaisamment (*a*): «Que l'homme se debvoit pourveoir de munitions qui flottassent sur l'eau, et peussent à nage eschapper avecques luy du naufrage.» Certes, l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole fut ruinee par les Barbares, Paulinus, qui en estoit evesque, y ayant tout perdu, et restant leur prisonnier, prioit ainsi Dieu : « Seigneur, garde moy de sentir cette perte ; car tu sçais qu'ils n'ont encores rien touché de ce qui est à moy (*b*) » : les richesses qui le faisoient riche, et les biens qui le faisoient bon, estoient encores en leur entier. Voylà que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent affranchir de l'iniure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse estre trahi que par nous mesmes. Il fault avoir femmes, enfants, biens, et sur tout de la santé, qui peult ; mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en dépende : il se fault reserver une arriere boutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette cy fault il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé, que

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Antisthènes*, l. 6, segm. 6.—C.

(*b*) Augustin, *de Civit. Dei*, l. 1, c. 10.

nulle accointance ou communication estrangiere y treuve place; discourir et y rire, comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets : à fin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mesme; elle se peult faire compaignie; elle a de quoy assaillir et de quoy deffendre, de quoy recevoir et de quoy donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oysifveté ennuyeuse :

In solis sis tibi turba locis. (1)

La vertu se contente de soy, sans disciplines, sans paroles, sans effects. En nos actions accoustumees, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu veois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soy, en butte de tant de arquebuzades; et cet aultre tout cicatricé, transi et pasle de faim, deliberé de crever plustost que de luy ouvrir la porte; penses tu qu'ils y soyent pour eulx? pour tel, à l'adventure, qu'ils ne veirent oncques, et qui ne se donne aulcune peine de leur faict, plongé ce pendant en l'oysifveté et aux delices.

(1) Au milieu des déserts, sois un monde pour toi.
TIBULL. l. 4, eleg. 13, v. 12.

Cettuy cy, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu veois sortir aprez minuict d'une estude, penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? nulles nouvelles : il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute et la vraye orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos et la vie, à la reputation et à la gloire : la plus inutile, vaine et faulse monnoye qui soit en nostre usage? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de nos enfants et de nos gents : nos affaires ne nous donnoient pas assez de peine, prenons encores, à nous tormenter et rompre la teste, de ceulx de nos voisins et amis.

Vah ! quemquamne hominem in animum instituere, aut Parare, quod sit carius quàm ipse est sibi ? (1)

La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceulx qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurissant, suyvant l'exemple de Thales. C'est assez vescu pour aultruy; vivons pour nous, au moins ce bout de vie : ramenons à nous et à nostre ayse nos pensees et nos inten-

(1) Est-il possible qu'un homme aille se mettre en tête d'aimer une chose plus que soi-même? Terent. *Adelp.* act. 1, sc. 1, v. 13.

tions. Ce n'est pas une legiere partie que de faire seurement sa retraicte? elle nous empesche assez, sans y mesler d'aultres entreprinses. Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y; plions bagage; prenons de bonne heure congé de la compaignie; despestrons nous de ces violentes prinses qui nous engagent ailleurs et esloignent de nous.

Il fault desnouer ces obligations si fortes; et meshuy aymer cecy et cela, mais n'espouser rien que soy: c'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas ioinct et collé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher, et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la societé, puisque nous n'y pouvons rien apporter: et qui ne peult prester, qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent: retirons les, et resserrons en nous. Qui peult renverser et confondre en soy les offices de l'amitié et de la compaignie, qu'il le face. En cette cheute qui le rend inutile, poisant et importun aux aultres, qu'il se garde d'estre importun à soy mêsme, et poisant, et inutile. Qu'il se flatte et caresse, et surtout se regente, respectant et craignant sa raison et sa conscience, si bien qu'il ne puisse sans honte bruncher en leur presence. *Rarum est enim ut*

satis se quisque vereatur (1). Socrates dict (*a*), que les ieunes se doibvent faire instruire; les hommes, s'exercer à bien faire; les vieils, se retirer de toute occupation civile et militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office. Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraicte, les unes que les aultres. Celles qui ont l'apprehension molle et lasche, et une affection et volonté delicate, et qui ne s'asservit ny s'employe pas ayseement, desquelles ie suis et par naturelle condition et par discours, ils se plieront mieulx à ce conseil, que les ames actives et occupees qui embrassent tout, et s'engagent partout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se presentent, et qui se donnent à toutes occasions. Il se fault servir de ces commoditez accidentales et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement; cela ne l'est pas; ny la raison ny la nature ne le veulent. Pourquoy, contre ses loix, asservirons nous nostre contentement à la puissance d'aultruy? D'anticiper aussi les accidents

(1). Il est rare qu'on se respecte assez soi-même. Quintil., 10, c. 7.

(*a*) Stobée, serm. 41.—Montaigne attribue à Socrate cet apophthegme des Pythagoriciens, parce qu'il y a, avant cet apophthegme, un mot de Socrate.—C.

de fortune; se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, et quelques philosophes par discours; se servir soy mesme, coucher sur la dure, se crever les yeulx, iecter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur; ceulx là pour, par le torment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une aultre; ceulx cy pour, s'estants logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute; c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures (*a*), plus roides et plus fortes, facent leur cachette mesme, glorieuse et exemplaire:

Tuta et parvula laudo,
Cùm res deficiunt, satis inter vilia fortis:
Verùm, ubi quid melius contingit et unctius, idem
Hos sapere, et solos aio benè vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis: (1)

il y a pour moy assez à faire, sans aller si avant. Il me suffit, soubs la faveur de la fortune, me preparer à sa desfaveur; et me representer, estant à mon ayse, le mal advenir, autant que l'imagination y peult atteindre: tout ainsi que

(*a*) C'est-à-dire, *que les natures.... fassent.*—E. J.

(1) Quand je ne puis avoir mieux, je sais me contenter de peu, et je vante la mediocrité et le repos. Si mon sort s'adoucit, je dis qu'il n'y a de sages et d'heureux, que ceux dont le revenu est fondé sur de belles terres. Hor. epist. 15. l. 1, v. 42.

nous nous accoustumons aux iouſtes et tournois, et contrefaisons la guerre, en pleine paix. Ie n'estime point Arcesilaus le philosophe moins reformé, pour le sçavoir (a) avoir usé d'ustensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit; et l'estime mieulx de ce qu'il en usoit moderement et liberalement, que s'il s'en feust desmis. Ie veois iusques à quels limites va la necessité naturelle : et, considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enioué et plus sain que moy, ie me plante en sa place; i'essaye de chausser mon ame à son biais : et, courant ainsi par les aultres exemples, quoyque ie pense la mort, la pauvreté, le mespris et la maladie à mes talons, ie me resouls ayseement de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avecques telle patience; et ne veulx croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et cognoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, ie ne laisse pas en pleine iouïssance de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy mesme et des biens qui naissent de moy. Ie veois des ieunes hommes gaillards

(a) Diogène Laerce, *Vie d'Arcésilaüs*; l. 4, segm. 38.—C.

qui portent, nonobstant, dans leurs coffres, une masse de pilules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remede en main : ainsi fault il faire; et encores, si on se sent subiect à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicaments qui assoupissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il fault choisir à une telle vie, ce doibt estre une occupation non penible ny ennuyeuse; aultrement pour neant ferions nous estat d'y estre venus chercher le seiour. Cela despend du goust particulier d'un chascun. Le mien ne s'accommode aulcunement au mesnage: ceulx qui l'aiment, ils s'y doibvent adonner avecques moderation;

Conentur sibi res, non se submittere rebus : (1)

c'est, aultrement, un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Salluste (*a*). Elle a des parties plus excusables, comme le soing des iardinages, que Xenophon attribue à Cyrus : et se peult trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tendu et plein de solicitude qu'on veoit aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette pro-

(1) Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses, plutôt que de s'y assujettir. Hor. epist. 1, l. 1, v. 19.

(*a*) *Catil.* c. 4, au commencement.—C.

fonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on veoid en d'aultres :

Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dùm peregrè est animus sine corpore velox. (1)

Mais oyons le conseil que donne le ieune Pline à Cornelius Rufus (*a*), son amy, sur ce propos de la solitude : « Ie conseille, en cette pleine et grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gents ce bas et abiect soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. » Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dict vouloir employer sa solitude et sciour des affaires publicques à s'en acquerir par ses escripts une vie immortelle :

Usque adeone
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter? (2)

Il semble que ce soit raison, puisqu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceulx cy ne le font qu'à demy : ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus; mais

(1) Les troupeaux venaient manger les moissons de Démocrite, quand son esprit, dégagé de son corps, voyageait dans l'espace. Hor. epist. 12, l. 1, v. 12.

(*a*) Ce n'est pas à *Cornelius Rufus*, mais à *Caninius Rufus*. Voyez Pline, l. 1, epist. 3.—C.

(2) Quoi donc ! votre savoir n'est il rien, si l'on ne sait que vous avez du savoir ? Pers. sat. 1, v. 23.

le fruict de leur desseing, ils pretendent le tirer encores lors du monde, absents (a), par une ridicule contradiction. L'imagination de ceulx qui, par devotion, recherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des promesses divines en l'aultre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, obiect infini en bonté et en puissance; l'ame a de quoy y rassasier ses desirs en toute liberté: les afflictions, les douleurs, leur viennent à prouſit, employees à l'acquest d'une santé et resiouïssance eternelles; la mort, à souhait, passage à un si parfaict estat; l'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustumance; et les appetits charnels, rebutez et endormis par leur refus, car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une aultre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et doulceurs de cette vie nostre; et qui peult embraser son ame de l'ardeur de cette vifve foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, au delà de toute aultre sorte de vie.

Ny la fin doncques ny le moyen de ce con-

(a) C'est-à-dire, *quoique absents du monde, par une supposition ridiculement contradictoire.* — C.

seil (*a*) ne me contente : nous retumbons tousiours de fiebvre en chauld mal. Cette occupation des livres est aussi penible que toute aultre, et autant ennemie de la santé, qui doibt estre principalement considerée : et ne se fault point laisser endormir au plaisir qu'on y prend ; c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits, et à discerner les vrays plaisirs et entiers, des plaisirs meslez et bigarrez de plus de peine ; car la pluspart des plaisirs, disent ils (*b*), nous chatouillent et embrassent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Aegyptiens appelloient *Philistas :* et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, et nous cache sa suitte. Les livres sont plaisants ; mais si de leur frequentation nous en perdons enfin la gayeté et la santé, nos meilleures pieces, quit-

(*a*) Du conseil de Pline et de Cicéron, qu'il faudrait quitter les affaires, et s'appliquer à l'étude, pour s'immortaliser par quelque bel ouvrage. — C.

(*b*) Ceci est traduit de Sénèque, excepté le mot de *Philetas*, que Montaigne ou ses imprimeurs ont changé mal à propos en *Philistas*. *Latronum more* (dit Sénèque, epist. 51) *quos* Philetas *Ægypti vocant, in hoc nos amplectuntur* (voluptates) *ut strangulent.* — C.

tons les : ie suis de ceulx qui pensent leur fruict ne pouvoir contrepoiser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de longtemps affoiblis par quelque indisposition, se rengent à la fin à la mercy de la medecine, et se font desseigner (*a*) par art certaines regles de vivre, pour ne les plus oultrepasser : aussi celuy qui se retire, ennuyé et desgousté de la vie commune, doibt former cette cy (*b*) aux regles de la raison, l'ordonner et renger par premeditation et discours. Il doibt avoir prins congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte ; et fuir, en general, les passions qui empeschent la tranquillité du corps et de l'ame, et « choisir la route qui est plus selon son humeur. »

Unusquisque sûâ noverit ire viâ. (1)

Au mespage, à l'estude, à la chasse et tout aultre exercice, il fault donner iusques aux derniers limites du plaisir ; et garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler parmy. Il fault reserver d'embesongnement et d'occupation, autant seulement qu'il en est besoing pour nous tenir en haleine, et pour nous

(*a*) *Désigner, assigner, prescrire.* — E. J.

(*b*) *Cette vie retirée et solitaire.* — C.

(1) Properat. l. 2, eleg. 25, v. 38. — Montaigne a traduit fidèlement ce vers avant que de le citer. — C.

garantir des incommoditez que tire aprez soy l'aultre extremité d'une lasche oysifveté et assoupie. Il y a des sciences steriles et espineuses, et la pluspart forgees pour la presse; il les fault laisser à ceulx qui sont au service du monde. Ie n'aime pour moy que des livres ou plaisants et faciles qui me chatouillent, ou ceulx qui me consolent, et conseillent à regler ma vie et ma mort :

Tacitum sylvas inter reptare salubres,
Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est. (1)

Les gents plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte et vigoreuse : moy qui l'ay commune, il fault que i'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles; et l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma fantasie, i'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette aultre saison. Il fault retenir, à tout (*a*) nos dents et nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings, les uns aprez les aultres :

Carpamus dulcia; nostrum est

(1) Me promenant en silence dans les bois, et m'occupant de l'étude la plus digne d'un homme sage et vertueux. Horat. epist. 4, l. 1, v. 4.

(*a*) *Avec nos dents.* — E. J.

Quod vivis: cinis, et manes, et fabula fies. (1)

Or, quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent de la gloire, c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition : la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que ie veois, ceulx cy n'ont que les bras et les iambes hors de la presse; leur ame, leur intention y demeurent engagees plus que iamais;

Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas? (2)

ils se sont seulement reculez pour mieulx saulter, et pour, d'un plus fort mouvement, faire une plus vifve faulsee (*a*) dans la troupe. Vous plaist il veoir comme ils tirent court d'un grain? mettons au contrepoids l'advis de deux philosophes (*b*), et de deux sectes tresdifferentes, escrivants l'un à Idomeneus, l'aultre à Lucilius, leurs amis, pour, du maniement des affaires et des grandeurs, les retirer à la solitude. « Vous avez,

(1) Jouissons; les seuls jours que nous donnons au plaisir sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de cendre, une ombre, une fable. Pers. sat. 5, v. 151.

(2) Vieux radoteur, ne travailles-tu que pour amuser l'oisiveté du peuple? Pers. sat. 1, v. 22.

(*a*) C'est-à-dire, *pousse jeter plus avant dans la foule. Faulsee* est un vieux mot qui signifie *choc, charge, incursion, irruption.* — C.

(*b*) Épicure et Sénèque. *Voyez* sur cela Sénèque lui même, epist. 21. — C.

disent ils, vescu nageant et flottant iusques à present; venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere; donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruict: à cette cause, desfaictes vous de tout soing de nom et de gloire; il est dangier que la lueur de vos actions passees ne vous esclaire que trop, et vous suyve iusques dans vostre taniere. Quittez avecques les aultres voluptez celle qui vient de l'approbation d'aultruy : et quant à vostre science et suffisance (*a*), ne vous chaille (*b*); elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieulx vous mesme. Souvienne vous de celuy à qui, comme on demanda à quoy faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de gueres de gents : I'en ay assez de peu, respondit il; i'en ay assez d'un; i'en ay assez de pas un. Il disoit vray. Vous et un compaignon estes assez suffisant theatre l'un à l'aultre, ou vous à vous mesmes : que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lasche ambition (*c*) de vouloir tirer gloire de son oysifveté et de sa cachette : il fault faire comme les animaux qui

(*a*) Sénèque, epist. 7. — C.
(*b*) *Ne vous mettez pas en peine.* — E. J.
(*c*) Sénèque, epist. 68. — C.

effacent la trace à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce qu'il vous fault chercher, que le monde parle de vous, mais comme il fault que vous parliez à vous mesmes. Retirez vous en vous; mais preparez vous premierement de vous y recevoir: ce seroit folie de vous fier à vous mesmes, si vous ne vous sçavez gouverner (*a*). Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compaignie. Iusques à ce que vous vous soyez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et iusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesmes, *obversentur species honesta animo* (1), presentez vous tousiours en l'imagination Caton, Phocion et Aristides, en la presence desquels les fols mesmes cacheroient leurs faultes, et establissez les contreroolleurs de toutes vos intentions : si elles se detraquent, leur reverence (*b*) vous remettra en train; ils vous contiendront en cette voye de vous contenter de vous mesmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vostre ame en certaines et limitees cogitations où elle se puisse plaire, et, ayant compris et entendu les vrays

(*a*) Sénèque, epist. 25. — C.

(1) Remplissez-vous l'esprit d'images nobles et vertueuses. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 21.

(*b*) C'est-à-dire, *la vénération que vous devez avoir pour ces trois sages.*

biens desquels on iouït à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. » Voylà le conseil de la vraye et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers. (*a*)

CHAPITRE XXXIX.

CONSIDERATION SUR CICERO.

Sommaire. Combien Cicéron et Pline étaient ambitieux et vains. Ils voulaient (mais surtout Cicéron) que les historiens fissent l'éloge de leurs actions. Même dans leurs lettres familières, ils recherchaient l'élégance du style : ils semblaient ne les écrire que pour qu'elles fussent publiées.—Les rois et les grands ne devraient point se faire gloire d'exceller dans les sciences et dans les arts qui sont frivoles, ou qui n'ont point de rapport avec la science du gouvernement. —Dans ses *Essais*, Montaigne a évité de développer les matières qu'il traitait ; il n'a voulu offrir que les sommités des choses ; et n'a point songé à employer les ressources de l'art oratoire. — Épicure aussi et Sénèque, dans leurs lettres, ont mis plus de sens que de mots : bien différents de Cicéron et de Pline,

(*a*) De Pline le jeune et de Cicéron. — C.

ils ne recherchèrent point une plus grande célébrité. — Dans nos lettres modernes, rien de plus ridicule que les formules oiseuses de respect et d'adulation dont on les remplit.

Exemples : Cicéron et Pline; Xénophon et César; Scipion et Lélius; Philippe et Alexandre-le-Grand; Iphicratès, Antisthènes; Épicure et Sénèque; Annibal Caro; Michel de Montaigne.

Encores un traict à la comparaison de ces couples. (*a*)

Il se tire, des escripts de Cicero et de ce Pline, peu retirant à mon advis aux humeurs de son oncle; infinis tesmoignages de nature oultre mesure ambitieuse; entre aultres, qu'ils sollicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps (*b*) de ne les oublier en leurs registres : et la fortune, comme par despit, a faict durer iusques à nous la vanité de ces requestes, et dez longtemps faict perdre ces histoires. Mais ceey surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel reng, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, iusques à y employer les lettres privees escriptes à leurs amis; en maniere que aulcunes ayant failly leur saison pour estre envoyees, ils les font ce neant-

(*a*) *De ces deux écrivains.* — E. J.

(*b*) Voyez *Lettres de Cicéron à Lucceius*, l. 5, epist. 12; et *Lettres de Pline à Tacite*, epist. 33. — C.

moins publier, avecques cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veillees. Sied il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publicque empereriere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagotter gentiement une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrice! Que feroit pis un simple maistre d'eschole qui en gaignast sa vie? Si les gestes de Xenophon et de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, ie ne crois pas qu'ils les eussent iamais escripts : ils ont cherché à recommender, non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies, et toutes les mignardises et delices du langage latin, à un serf africain (*a*) : car, que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoue luy mesme; et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance. C'est une espece de mocquerie et d'iniure de vouloir faire valoir un homme par des qualitez mesadvenantes à son reng, quoyqu'elles soyent aultrement louables,

(*a*) Terence, esclave africain, affranchi.

et par les qualitez aussi qui ne doibvent pas estre les siennes principales; comme qui loueroit un roy d'estre bon peintre ou bon architecte, ou encores bon arquebuzier, ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur, si elles ne sont presentees en foule et à la suitte de celles qui luy sont propres; à sçavoir de la iustice, et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'eloquence et cognoissance des bonnes lettres. I'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages, qui tiroient d'escrire et leurs tiltres et leur vocation, desadvouer leur apprentissage, corrompre leur plume, et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, et que nostre peuple tient ne se rencontrer gueres en mains sçavantes, se recommendants par meilleures qualitez. Les compaignons de Demosthenes, en l'ambassade vers Philippus, louoient ce prince d'estre beau, eloquent et bon beuveur: Demosthenes disoit (a) que c'estoient louanges qui appartenoient mieulx à une femme, à un advocat, à une esponge, qu'à un roy;

Imperet bellante prior, iacentem
Lenis in hostem. (1)

(a) Plutarque, *Vie de Démosthène*, c. 4.

(1) Qu'il terrasse l'ennemi qui résiste, qu'il pardonne à l'ennemi terrassé. Hor. *in Carm. sæcul.* v. 51.

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser, ou bien danser : .

Orabunt causas alii, cœlique meatus
Describent radio, et fulgentia sidera dicent;
Hic regere imperio populos sciat. (1)

Plutarque dict davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir et l'estude qui debvoit estre employé à choses plus necessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouï ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envy des meilleurs musiciens : « N'as tu pas honte, luy dict il, de chanter si bien (*a*) ? » Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debattoit de son art : « Ia à Dieu ne plaise, sire, dict il, qu'il t'advienne iamais tant de mal, que tu entendes ces choses là mieulx que moy (*b*) ! » Un roy doibt pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit, en son invective, de cette maniere : « Eh bien ! qu'es tu, pour faire tant le brave ? es

(1) Que d'autres tonnent à la tribune ; que d'autres, armés du compas, mesurent la route des astres ; mais lui, qu'il sache gouverner les empires. Virg. *Eneid.* l. 6, v. 849.

(*a*) Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 1.

(*b*) Plutarque, traité intitulé, *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 25.

tu homme d'armes? es tu archer? es tu picquier? » « Ie ne suis rien de tout cela, mais ie suis celuy qui sçait commander à touts ceulx là (*a*). » Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias (*b*), de quoy on le vantoit d'estre excellent ioueur de fleutes.

Ie sçais bien, quand i'ois quelqu'un qui s'arreste au langage des *Essais*, que i'aimerois mieulx qu'il s'en teust : ce n'est pas tant eslever les mots, comme desprimer le sens, d'autant plus picquamment que plus obliquement. Si suis ie trompé, si gueres d'aultres donnent plus à prendre en la matiere; et, comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semee ny gueres plus materielle, ny au moins plus drue en son papier. Pour en renger davantage, ie n'en entasse que les testes : que i'y attache leur suitte, ie multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay ie espandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui vouldra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais. Ny elles, ny mes allegations, ne servent pas tousiours simplement d'exemple, d'auctorité ou d'ornement; ie ne les regarde pas seulement par l'usage que i'en tire : elles portent souvent, hors

(*a*) Plutarque, traité *de la Fortune*, vers la fin. — C.

(*b*) Plutarque, préambule de la *Vie de Périclès*. — C.

de mon propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie; et souvent, à gauche, un ton plus delicat, et pour moy qui n'en veulx en ce lieu exprimer davantage, et pour ceulx qui rencontreront mon air.

Retournant à la vertu parliere, ie ne treuve pas grand choix entre, Ne sçavoir dire que mal; ou, Ne sçavoir rien que bien dire. *Non est ornamentum virile, concinnitas* (1). Les sages disent que, pour le regard du sçavoir, il n'est que la philosophie, et pour le regard des effects, que la vertu, qui generalement soit propre à touts degrez et à touts ordres. Il y a quelque chose de pareil en ces aultres deux philosophes (*a*); car ils promettent aussi eternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis : mais c'est d'aultre façon, et s'accommodants, pour une bonne fin, à la vanité d'aultruy; car ils leur mandent que si le soing de se faire cognoistre aux siecles advenir, et de la renommee, les arreste encores au maniement des affaires, et leur faict craindre la solitude et la retraicte où ils les veulent appeller, qu'ils ne s'en donnent plus de peine (*b*), d'aultant qu'ils ont assez de credit avec la posterité pour leur

(1) Une élégance affectée n'est pas un ornement digne d'un homme. Senec. epist. 115.

(*a*) Épicure et Sénèque. — C.

(*b*) Sénèque, epist. 21.

respondre que, quand ce ne seroit que par les lettres qu'ils leurs escrivent, ils rendront leur nom aussi cogneu et fameux que pourroient faire leurs actions publicques. Et oultre cette difference, encores ne sont ce pas lettres vuides et descharnees, qui ne se soustiennent que par un delicat choix de mots entassez et rengez à une iuste cadence, ains farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend, non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent, non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses! si ce n'est qu'on die que celle de Cicero estant en si extreme perfection, se donne corps elle mesme. I'adiousteray encores un conte que nous lisons de luy à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel : Il avoit à orer (*a*) en publicque, et estoit un peu pressé du temps pour se preparer à son ayse. Eros, l'un de ses serfs, le veint advertir que l'audience estoit remise au lendemain : il en feut si ayse (*b*), qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Sur ce subiect de lettres, ie veulx dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent

---

(*a*) *Haranguer.* — C.

(*b*) PLUTARQUE, *Dits notables des anciens Rois*, à l'article *Cicéron*.

que ie puis quelque chose (*a*) : et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verves (*b*); si i'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme ie l'ay eu aultrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast; car de negocier au vent comme d'aultres, ie ne sçaurois qu'en songes; ny forger des vains noms à entretenir en chose serieuse : ennemy iuré de toute espece de falsification. I'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une addresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple : et suis deceu s'il ne m'eust mieulx succedé. I'ay naturellement un style comique et privé, mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negociations publicques, comme en toutes façons est mon langage; trop serré, desordonné, coupé, particulier : et ne m'entends pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont aultre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Ie n'ay ny la faculté ni le goust de ces longues offres d'affection et de service : ie n'en crois pas tant, et me desplaist d'en dire gueres oultre ce que i'en crois. C'est bien loing de l'usage present; car il ne feut iamais si abiecte et servile prostitution

(*a*) On trouvera dans cette édition neuf lettres de Montaigne, qui pourront donner quelque idée de ce qu'il dit ici.

(*b*) *Mes caprices, fantaisies ou imaginations.* — C.

de presentations : la Vie, l'Ame, Devotion, Adoration, Serf, Esclave, touts ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Ie hais à mort de sentir le flatteur : qui faict que ie me iecte naturellement à un parler sec, rond et crud, qui tire, à qui ne me cognoist d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. I'honore le plus ceulx que i'honore le moins; et, où mon ame marche d'une grande alaigresse, i'oublie les pas de la contenance; et m'offre maigrement et fierement à ceulx à qui ie suis, et me presente moins à qui ie me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doibvent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles faict tort à ma conception. A bienveigner (*a*), à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, et tels compliments verbeux des loix cerimonieuses de nostre civilité, ie ne cognois personne si sottement sterile de language que moy : et n'ay iamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommendation, que celuy pour qui c'estoit n'aye trouvees seches et lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres, que les Italiens; i'en ay,

(*a*) C'est-à-dire *à complimenter, à féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée, sur sa* bienvenue. — E. J.

ce crois ie, cent divers volumes : celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que i'ay aultrefois barbouillé pour les dames estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportee par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquee à la ieunesse oysifve, embabouinee de cette fureur. I'escris mes lettres tousiours en poste, et si precipiteusement, que, quoyque ie peigne insupportablement mal, i'aime mieulx escrire de ma main que d'y en employer une aultre; car ie n'en treuve point qui me puisse suyvre, et ne les transcris iamais. I'ai accoustumé les grands qui me cognoissent à y supporter des litures et des trasseures (*a*), et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que ie les traisne, c'est signe que ie n'y suis pas. Ie commence volontiers sans proiect; le premier traict produit le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces, qu'en matiere. Comme i'aime mieulx composer deux lettres, que d'en clore et plier une, et resigne tousiours cette commission à quelque autre : de mesme, quand la matiere est achevee, ie donnerois volontiers à quelqu'un la charge d'y adiouster ces lon-

(*a*) C'est-à-dire *des ratures et des effaçures*. — C.

gues harangues, offres et prieres que nous logeons sur la fin; et desire que quelque nouvel usage nous en descharge, comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres; pour ausquels ne broncher i'ay maintesfois laissé d'escrire, et notamment à gents de iustice et de finance: tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, estants si cherement achetez, ne peuvent estre eschangez ou oubliez sans offense. Ie treuve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

CHAPITRE XL.

QUE LE GOUST DES BIENS ET DES MAULX DESPEND, EN BONNE PARTIE, DE L'OPINION QUE NOUS EN AYONS.

Sommaire. Combien est grande la diversité des opinions sur les biens et les maux. Les uns appellent des maux, ce que d'autres recherchent comme des biens. La mort même n'est pas un mal pour tous; on en voit qui plaisantent en allant au supplice: dans les Indes, les femmes se brûlent sur le corps de leurs maris; des hommes recherchent la mort pour soutenir leurs opinions. — L'indigence est-elle aussi un mal?

Elle soumet, il est vrai, le pauvre à des douleurs, à la soif, à la faim, aux veilles laborieuses. Mais la vertu consiste à brayer la douleur; et puis toute violente douleur est nécessairement de courte durée; si elle est longue, elle est légère. — Il faut se roidir contre les douleurs; avec la force de l'ame on les surmonte. Les femmes, des enfants même savent en triompher. Les dévots se font une gloire des plus durs sacrifices, et même des tourments : les uns fuient dans les déserts, les autres vont jusqu'à mutiler leurs corps.— Quant aux biens, que sont-ils? en est-ce un d'avoir un grand nombre d'enfants? il est des hommes pour qui c'est un malheur. D'être riche? c'est un surcroit d'embarras : on éprouve bientôt l'avarice et tous ses tourments. D'ailleurs l'indigence se trouve aussi dans la richesse : il est tant de riches nécessiteux. Ainsi les biens ne sont pas plus réels que les maux.

Exemples : Les femmes indiennes; le peuple de Milan; les Xanthiens; les Juifs sous Léon de Portugal; les Albigeois; Pyrrhon; Aristippe; Hiéronime; Possidonius; les femmes de la Suisse; les Égyptiennes; la femme de Sabinus; un jeune Lacédémonien; Scévola; un Gladiateur; une femme de Paris; une fille de Picardie; les Turcs; Saint-Louis; Guillaume, duc de Guyenne; Foulques, comte d'Anjou; Q. Maximus; Caton; Paulus; le cardinal Borromée; Michel de Montaigne; César; Denys le jeune; Feraulès; un vieux Prélat.

Les hommes, dict une sentence grecque ancienne (*a*) sont tormentez par les opinions qu'ils

(*a*) Epicteti *Enchiridion*, c. 10.

ont des choses, non par les choses mesmes. Il y auroit un grand poinct gaigné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye, tout par tout. Car, si les maulx n'ont entree en nous que par nostre iugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser, ou contourner à bien : si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoy n'en chevirons nous (*a*), ou ne les accommoderons nous à nostre advantage? si ce que nous appellons mal et torment, n'est ny mal ny torment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne cette qualité, il est en nous de la changer; et en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris, un aigre et mauvais goust, si nous ne leur pouvons donner bon, et si, la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or, que ce que nous appellons mal ne le soit pas de soy; ou au moins, tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner aultre saveur et aultre visage, car tout revient à un, veoyons s'il se peult maintenir.

(*a*). *Pourquoi n'en viendrons-nous à* chef, *à bout, n'en jouirons-nous ?*—E. J.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons avoit credit de se loger en nous de son auctorité, il logeroit pareil et semblable en touts; car les hommes sont touts d'une espece, et, sauf le plus et le moins, se treuvent garnis de pareils utils et instruments pour concevoir et iuger, mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses là, montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition; tel à l'adventure les loge chez soy en leur vray estre, mais mille autres leur donnent un estre nouveau et contraire chez eulx. Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties: (*a*) or, cette mort, que les uns appellent « des choses horribles la plus horrible, » qui ne sçait que d'aultres la nomment « l'unique port des torments de cette vie, le souverain bien de nature, seul appuy de nostre liberté, et commune et prompte recepte à touts maulx ?» Et comme les uns l'attendent tremblants et effrayez, d'aultres la supportent plus ayseement que la vie; celuy là se plaint de sa facilité,

Mors, utinam pavidos vitæ subducere nolles,
Sed virtus te sola daret! (1)

(*a*) *Parties opposées ou ennemies.* Dans quelques éditions, on lit: *principales ennemies.* — C.

(1) O mort! plût aux dieux que tu dédaignasses de frapper les lâches, et que la valeur seule ne fût pas épargnée par toi! Lucan. l. 4, v. 580.

Or, laissons ces glorieux courages. Theodorus respondict à Lysimachus, menaçant de le tuer : « Tu feras un grand coup ; d'arriver à la force d'une cantharide ! (*a*) » La pluspart des philosophes se treuvent avoir ou prevenu par dessein, ou hasté et secouru leur mort. Combien veoid on de personnes populaires, conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslee de honte et quelquesfois de griefs torments, y apporter une telle asseurance, qui par opiniastreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y appercoit rien de changé de leur estat ordinaire ; establissants leurs affaires domestiques, se recommendants à leurs amis, chantants, preschants et entretenants le peuple, voire y meslants quelquesfois des mots pour rire, et beuvants à leurs cognoissants, aussi bien que Socrates ?

Un qu'on menoit au gibet disoit, « qu'on gardast de passer par telle rue, car il y avoit dangier qu'un marchand luy feist mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux debte (*b*). » Un aultre disoit au bourreau, « qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux. » L'aultre respondit

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 40.

(*b*) *D'une vieille dette.* Le mot *dette* n'est plus masculin aujourd'hui, comme il l'était du temps de Montaigne. — C.

à son confesseur qui luy promettoit qu'il soupe-roit ce iour là avecques nostre Seigneur, « Allez vous y eu, vous; car de ma part ie ieusne.» Un aultre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir boire aprez luy, de peur de prendre la verolle. Chascun a ouï faire le conte du Picard auquel, estant à l'eschelle, on presenta une garse avec offre que (comme nostre iustice permet quelquesfois), s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie : luy, l'ayant un peu contemplee, et apperceu qu'elle boittoit; « Attache! attache! dict il; elle cloche.» Et on dict de mesme qu'en Dannemarc, un homme condamné à avoir la teste trenchee, estant sur l'eschaffaud, comme on luy presentoit une pareille condition, la refusa, parce que la fille qu'on luy offrit avoit les ioues avallees, et le nez trop poinctu. Un valet, à Toulouse, accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, se rapportoit à celle de son maistre, jeune escholier prisonnier avecques luy, et aima mieulx mourir que de se laisser persuader que son maistre peust errer. Nous lisons de ceulx de la ville d'Arras, lors que le roy Louys unziesme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre plustost que de dire, Vive le roy. Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur raillerie

en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le bransle, s'escria, « Vogue la gallee! » qui estoit son refrain ordinaire. Et l'aultre qu'on avoit couché, sur le poinct de rendre sa vie, le long du foyer sur une paillasse, à qui le medecin, demandant où le mal le tenoit « Entre le banc et le feu », respondit il : et le presbtre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds qu'il avoit resserrez et contraincts par la maladie : « Vous les trouverez, dict il, au bout de mes iambes. » A l'homme qui l'exhortoit de se recommender à Dieu, « Qui y va? » demanda il : et l'aultre respondant, « Ce sera tantost vous mesme, s'il luy plaist » : « Y fusse ie bien demain au soir? » repliqua il. « Recommendez vous seulement à luy, suyvit l'aultre, vous y serez bientost » : « Il vault doncques mieulx, adiousta il, que ie luy porte mes recommendations moy mesme.

Au royaume de Narsingue, encores auiourd'huy, les femmes de leurs presbtres sont viſyes ensepvelies avecques le corps de leurs maris : toutes aultres femmes sont bruslees aux funerailles des leurs, non constamment seulement, mais gayement : à la mort du roy, ses femmes et concubines, ses mignons, et touts ses officiers et serviteurs, qui font un peuple, se presentent si alaigrement au feu où son corps est bruslé, qu'ils

montrent prendre à grand honneur d'y accompaigner leur maistre. Pendant nos dernieres guerres de Milan, et tant de prinses et rescousses (*a*), le peuple, impatient de si divers changements de fortune, print telle resolution à la mort, que i'ay ouï dire à mon pere qu'il y veit tenir compte de bien vingt et cinq maistres de maisons qui s'estoient desfaicts eulx mesmes en une semaine : accident approchant à celuy des Xanthiens (*b*), lesquels, assiegez par Brutus, se precipiterent pesle mesle, hommes, femmes et enfants, à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne faict rien pour fuyr la mort, que ceulx cy ne feissent pour fuyr la vie : de maniere qu'à peine Brutus en peut sauver un bien petit nombre (*c*).

Toute opinion est assez forte pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment que la Grece iura et mainteint en la guerre medoise, ce feut que chascun changeroit plustost la mort à la vie, que les loix persiennes aux leurs. Combien veoid on de monde en la guerre des Turcs et des Grecs accepter plustost la mort tresaspre, que de se descirconcire pour se baptiser? exemple de quoy nulle sorte de religion n'est incapable. (*d*)

(*a*) *De prises et de reprises.* — E. J.

(*b*) Plutarque, *Vie de M. Brutus*, c. 8.

(*c*) Cinquante seulement, qui furent sauvés malgré eux, dit Plutarque. — C.

(*d*) Montaigne avait d'abord écrit, *toute sorte de religion est*

Les roys de Castille, ayants banni de leurs terres les Iuifs, le roy Iehan de Portugal leur vendit, à huict escus pour teste, la retraicte aux siennes pour un certain temps; à condition que, iceluy venu, ils auroient à les vuider; et luy promettoit leur fournir des vaisseaux à les traiecter en Afrique. Le iour arrivé, lequel passé il estoit dict que ceulx qui n'auroient obeï demeureroient esclaves, les vaisseaux leur feurent fournis escharcement (*a*), et ceulx qui s'y embarquerent, rudement et vilainement traictez par les passagiers, qui, oultre plusieurs aultres indignitez, les amuserent sur mer, tantost avant, tantost arriere, iusques à ce qu'ils eussent consommé leurs victuailles, et feussent contraincts d'en acheter d'eulx si cherement et si longuement, qu'on ne les meit à bord qu'ils ne feussent du tout mis en chemise. La nouvelle de cette inhumanité rapportee à ceux qui estoient en terre, la pluspart se resolurent à la servitude; aulcuns feirent contenance de changer de religion. Emmanuel, successeur de Iehan, venu à la couronne, les meit premierement en liberté; et, changeant d'advis depuis, leur ordonna de sortir de ses païs,

---

très capable; mais il a rayé cette leçon, pour y substituer celle du texte. — N.

(*a*) *Chichement, avec trop d'épargne.* — C.

assignant trois ports à leur passage. Il esperoit, dict l'evesque Osorius, non mesprisable historien latin de nos siecles, que la faveur de la liberté qu'il leur avoit rendue, ayant failli de les convertir au christianisme, la difficulté de se commettre à la volerie des mariniers, et d'abandonner un païs où ils estoient habituez avecques grandes richesses, pour s'aller iecter en region incogneue et estrangiere, les y rameneroit. Mais se voyant descheu de son esperance, et eulx touts deliberez au passage, il retrencha deux des ports qu'il leur avoit promis, à fin que la longueur et incommodité du traiect en reduisist aulcuns, ou qu'il eust moyen de les amonceler touts à un lieu pour une plus grande commodité de l'execution qu'il avoit destinee, ce feut qu'il ordonna (*a*) qu'on arrachast d'entre les mains des peres et des meres touts les enfants au dessoubs de quatorze ans pour les transporter, hors de leur veue et conversation, en lieu où ils feussent instruicts à nostre religion. Ils disent que cet effect produisit un horrible spectacle : la naturelle affection d'entre les peres et les enfants, et, de plus, le zele à leur ancienne creance, combattant à l'encontre de cette violente ordonnance, il y feut veu communement des peres et meres se

(*a*) Voyez Marion, *Hist. Hisp.* t. 2, l. 26, c. 13.

desfaisants eulx mesmes, et, d'un plus rude exemple encores, precipitants, par amour et compassion, leurs ieunes enfants dans des puits, pour fuyr à la loy. Au demourant, le terme qu'il leur avoit prefix expiré, par faulte de moyens ils se remeirent en servitude. Quelques uns se feirent chrestiens; de la foy desquels ou de leur race, encores auiourd'huy cent ans aprez, peu de Portugais s'asseurent, quoyque la coustume et la longueur du temps soyent bien plus fortes conseilleres, à telles mutations, que toute aultre contraincte. En la ville de Castelnau Darry, cinquante Albigeois heretiques souffrirent à la fois, d'un courage determiné, d'estre brulez vifs en un feu, avant desadvouer leurs opinions. *Quoties non modò ductores nostri*, dict Cicero, *sed universi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt* (1)? J'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, et enracinee en son cœur par divers visages de discours que ie ne luy sceus rabbattre; et, à la premiere qui s'offrit coeffee d'un lustre d'honneur, s'y precipiter, hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente. Nous avons

(1) Combien de fois n'a-t-on pas vu courir à une mort certaine, non pas nos généraux seulement, mais nos armées entières? Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 37.

plusieurs exemples en nostre temps de ceulx, iusques aux enfants, qui, de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, « Que ne craindrons nous, dict un ancien, si nous craignons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraicte? »

D'enfiler icy un grand roolle de ceulx de touts sexes et conditions et de toutes sectes, ez siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherché volontairement, et recherché non seulement pour fuyr les maulx de cette vie, mais aulcuns pour fuyr simplement la satieté de vivre, et d'aultres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, ie n'aurois iamais faict; et en est le nombre si infini, qu'à la verité i'aurois meilleur marché de mettre en compte ceulx qui l'ont crainte : Cecy seulement: Pyrrho le philosophe (a) se trouvant, un iour de grande tormente, dans un batteau, montroit à ceulx qu'il veoyoit les plus effrayez autour de luy, et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau qui y estoit, nullement soulcieux de cet orage. Oserons nous doncques dire que ce advantage de la raison, de quoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et empereurs du reste des crea-

(a) Diogène Laerce, *Vie de Pyrrhus*, l. 6, segm. 68.

turés, ayt esté mis en nous pour nostre tor-ment? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en devenons plus lasches? si nous en perdons le repos et la tranquillité où nous serions sans cela? et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho? L'intelligence qui nous a esté donnee pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruyne; combattants le desseing de nature et l'universel ordre des choses, qui porte, que chascun use de ses utils et moyens, pour sa commodité?

Bien, me dira lon, vostre regle serve à la mort: mais que direz vous de l'indigence? que direz vous encores de la douleur? que Aristippus, Hieronymus et la pluspart des sages ont estimé le dernier mal; et ceulx qui le nioient de parole le confessoient par effect. Possidonius estant extremement tormenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompeius le feut veoir, et s'excusa d'avoir prins heure si importune pour l'ouïr deviser de la philosophie: « Ia à Dieu ne plaise, luy dict Possidonius, que la douleur gaigne tant sur moy qu'elle m'empesche d'en discourir (*a*); » et se iecta sur ce mesme propos du mespris de la douleur: mais ce pendant elle iouoit son roolle, et le pressoit incessamment; à quoy il s'escrioit:

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 25.

« Tu as beau faire, douleur ! si ne diray ie pas que tu sois mal. » Ce conte, qu'ils font tant valoir, que porte il pour le mespris de la douleur? il ne debat que du mot : et cependant si ces poinctures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt il son propos? pourquoy pense il faire beaucoup de ne l'appeller pas mal? Icy tout ne consiste pas en l'imagination : nous opinons du reste ; c'est icy la certaine science qui ioue son roolle ; nos sens mesmes en sont iuges ;

Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis. (1)

Ferons nous accroire à nostre peau que les coups d'estriviere la chatouillent? et à nostre goust que l'aloé soit du vin de Graves? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot : il est bien sans effroy à la mort ; mais si on le bat, il crie et se tormente. Forcerons nous la generale loy de nature, qui se veoid en tout ce qui est vivant soubs le ciel de trembler sous la douleur? les arbres mesmes semblent gemir aux offenses. La mort ne se sent que par le discours (*a*), d'autant que c'est le mouvement d'un instant ;

Aut fuit, aut veniet ; nihil est præsentis in illâ :

(1) Et si les sens ne sont vrais, toute raison est fausse. Lucrr. l. 4, v. 487.

(*a*) *Le raisonnement.* — E. J.

Morsque minus pœnæ, quàm mora mortis, habet: (1)

mille bestes, mille hommes sont plustost morts que menacez. Aussy, ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur, son avant coureuse coustumiere. Toutesfois, s'il en fault croire un sainct pere, *malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem* (2) : et ie dirois encores plus vraysemblablement, que ny ce qui va devant ny ce qui vient aprez n'est des appartenances de la mort. Nous nous excusons faulsement : et ie treuve par experience que c'est plustost l'impatience de l'imagination de la mort qui nous rend impatients de la douleur, et que nous la sentons doublement griefve de ce qu'elle nous menace de mourir; mais la raison accusant nostre lascheté de craindre chose si soubdaine, si inevitable, si insensible, nous prenons cet aultre pretexte plus excusable. Touts les maulx qui n'ont aultre dangier que du mal, nous les disons sans dangier : celuy des dents ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est

(1) Ou elle a été, ou elle sera : il n'y a rien de présent en elle. La mort est moins cruelle que l'attente de la mort. — Le premier de ces deux vers latins est pris d'une satire qu'Étienne de la Boëtie, ami de Montaigne, lui avait adressée. L'autre vers est d'Ovide, *épître d'Ariadne à Thésée*, v. 82. — C.

(2) La mort n'est un mal que par ce qui vient après elle. August. *de Civit. Dei*, l. 1, c. 11.

pas homicide, qui le met en compte de maladie?

Or, bien presupposons le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur; comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela qu'elle nous iecte entre ses bras par la soif, la faim, le froid, le chauld, les veilles qu'elle nous fait souffrir : ainsy n'ayons à faire qu'à la douleur. Ie leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre, et volontiers, car ie suis l'homme du monde qui luy veulx autant de mal et qui la fuys autant, pour iusques à present n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle : mais il est en nous, sinon de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par patience; et, quand bien le corps s'en esmouvroit, de maintenir ce neantmoins l'ame et la raison en bonne trempe. Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la resolution? où ioueroyent elles leur roolle, s'il n'y a plus de douleur à desfier? *Avida est periculi virtus*(1): s'il ne fault coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheval et d'un asne, se veoir destailler en pieces et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauteriser et sonder,

(1) La vertu est avide de péril. Sénec. *Car bonis viris mala fiant* ? c. 1.

par où s'acquerra l'advantage que nous voulons avoir sur le vulgaire? C'est bien loing de fuyr le mal et la douleur, ce que disent les sages, « que des actions egualement bonnes, celle là est plus souhaitable à faire où il y a plus de peine. » *Non enim hilaritate, nec lasciviâ, nec risu, aut ioco, comite levitatis, sed sæpè etiam tristes firmitate et constantiâ, sunt beati* (1). Et à cette cause, il a esté impossible de persuader à nos peres que les conquéstes faictes par vifve force au hazard de la guerre ne feussent plus advantageuses que celles qu'on faict en toute seureté par practiques et menees.

Lætius est, quoties magno sibi constat honestum. (2)

Davantage, cela nous doibt consoler, que naturellement « si la douleur est violente, elle est courte; si elle est longue, elle est legiere : » *si gravis, brevis; si longus, levis* (3). Tu ne la sentiras gueres longtemps, si tu la sens trop; elle mettra fin à soy ou à toy : l'un et l'aultre revient à un; si tu ne la portes, elle t'empor-

(1) Les gens graves et austères ne sont point heureux par la gaité, la lasciveté, les ris et les jeux, compagnes de la débauche; mais ils le sont souvent par la constance et la fermeté. Cic. *de Finib.* l. 2, c. 20.

(2) La vertu est plus douce, lorsqu'elle nous coûte beaucoup. Lucan. l. 9, v. 404.

(3) Cic. *de Finib.* l. 2, c. 29.

tera. *Memineris maximos morte finiri; parvos multa habere intervalla requietis: mediocrium nos esse dominos: ut si tolerabiles sint, feramus; sin minùs, è vitâ, quum ea non placeat tanquam è theatro, exeamus*(1). Ce qui nous faict souffrir avecques tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre principal contentement en l'ame, de ne nous fonder point assez sur elle, qui est seule et souveraine maistresse de nostre condition. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli : Elle est variable en toute sorte de formes, et renge à soy, et à son estat quel qu'il soit, les sentiments du corps et touts aultres accidents : pourtant (*a*) la fault il estudier et enquerir, et esveiller en elle ses ressorts tout puissants. Il n'y a raison, ny prescription, ny force qui vaille contre son inclination et son choix. De tant de milliers de biais qu'elle a en sa disposition, donnons luy en un propre à nostre repos et conservation : nous voylà, non couverts

(1) Souviens-toi que les grandes douleurs se terminent par la mort; que les petites ont plusieurs intervalles de repos, et que nous sommes maitres des médiocres : ainsi, tant qu'elles seront supportables, nous souffrirons patiemment, si elles ne le sont pas, si la vie nous déplait, nous en sortirons comme d'un théâtre. Cic. *de Finib.* l. 1, c. 15.

(*a*) *C'est pourquoi chacun doit étudier son âme, sonder ses forces*, etc. — C.

seulement de toute offense, mais gratifiez mesme, et flattez, si bon luy semble, des offenses et des maulx. Elle faict son proufit de tout indifferemment : l'erreur, les songes, luy servent utilement, comme une loyale matiere à nous mettre à garant (*a*) et en contentement. Il est aysé à veoir que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c'est la poincte de nostre esprit : les bestes qui le tiennent soubs boucle, laissent aux corps leurs sentiments libres et naïfs, et par consequent uns, à peu prez, en chasque espece, ainsy qu'elles montrent par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions pas en nos membres la iurisdiction qui leur appartient en cela, il est à croire que nous en serions mieulx, et que la nature leur a donné un iuste et moderé temperament envers la volupté et envers la douleur; et ne peult faillir d'estre iuste, estant egual et commun. Mais, puisque nous nous sommes emancipez de ses regles pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantasies, au moins aidons nous à les plier du costé le plus agreable. Platon (*b*) craint nostre engagement aspre à la douleur et

(*a*) *A nous protéger et satisfaire. A garant* se prend ici dans le même sens que dans cette expression citée par Nicot, *je recours vers vous à garant*, ad te ut me tueare confugio. — C.

(*b*) Dans le *Phédon*. — C.

à la volupté, d'autant qu'il oblige et attache par trop l'ame au corps : moy plustost, au rebours, d'autant qu'il en desprend et descloue. Tout ainsy que l'ennemy se rend plus aspre à nostre fuite : aussi s'enorgueillit la douleur à nous veoir trembler soubs elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui luy fera teste : il se fault opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arriere, nous appellons à nous et attirons la ruyne qui nous menace. Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant, aussi est l'ame.

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gents foibles de reins comme moy : où nous trouverons qu'il va de la douleur comme des pierres, qui prennent couleur ou plus haulte ou plus morne, selon la feuille où lon les couche, et qu'elle ne tient qu'autant de place en nous que nous luy en faisons : *Tantùm doluerunt, quantùm doloribus se inseruerunt* (1). Nous sentons plus un coup de rasoir du chirurgien, que dix coups d'espee en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement, par les medecins et par Dieu mesme es-

(1) Autant ils se sont livrés à la douleur, autant a-t-elle eu de prise sur eux. August. *de Civit. Dei*, l. 1, c. 10. — Montaigne a détourné le sens de ce passage. — C.

tinaces grandes, et que nous passons avecques tant de cerimonies, il y a des nations entieres qui n'en font nul compte. Ie laisse à part les femmes lacedemoniennes; mais aux souisses, parmy nos gents de pied, quel changement y trouvez vous? sinon que trottant aprez leurs maris vous leur veoyez auiourd'huy porter au col l'enfant qu'elles avoient hier au ventre: et ces Aegyptiennes contrefaictes, ramassees d'entre nous, vont elles mesmes laver les leurs qui viennent de naistre, et prennent leurs bains en la plus prochaine riviere. Oultre tant de garses qui desrobent touts les iours leurs enfants en la generation comme en la conception, cette belle et noble femme de Sabinus (*a*), patricien romain, pour l'interest d'aultruy, supporta seule, sans secours et sans voix et gemissement, l'enfantement de deux iumeaux. Un simple garsonnet de Lacedemone ayant desrobé un regnard (*b*) (car ils craignoient encores plus la honte de leur sottise au larrecin que nous ne craignons la peine de nostre malice), et l'ayant mis sous sa cappe endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre, que de se descouvrir. Et un aultre, donnant de l'encens à un sacrifice, se laissa brusler (*c*) ius-

(*a*) Plutarque, traité *de l'Amour*, c. 34 — C.
(*b*) Plutarque, *Vie de Lycurgue*, c. 14. — C.
(*c*) Valere Maxime, l. 2, c. 3). — C.

ques à l'os par un charbon tumbé dans sa manche, pour ne troubler le mystere: il s'en est veu un grand nombre, pour le seul essay de vertu, suyvant leur institution, qui ont souffert en l'aage de sept ans, d'estre fouettez iusques à la mort sans alterer leur visage. Et Cicero (*a*) les a veus se battre à troupes, de poings, de pieds et de dents, iusques à s'evanouïr, avant que d'advouer estre vaincus. *Nunquam naturam mos vinceret; sed enim ea semper invicta : sed nos umbris, deliciis, otio, languore, desidiâ, animum infecimus; opinionibus maloque more delinitum mollivimus* (1). Chascun sçait l'histoire de Scevola qui, s'estant coulé dans le camp ennemy pour en tuer le chef, et ayant failly d'attaincte, pour reprendre son effect d'une plus estrange invention, et descharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui estoit le roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais il adiousta qu'il y avoit dans son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprinse, tels que luy : et, pour

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 27. — C.

(1) Jamais la coutume ne pourrait étouffer la nature; elle est invincible: mais, parmi nous, elle est corrompue par la mollesse, par les délices, par l'oisiveté, par l'indolence; elle est altérée par des préjugés consacrés et de mauvaises habitudes. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 27.

montrer quel il estoit, s'estant faict apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras, iusques à ce que l'ennemy mesme en ayant horreur commanda oster le brasier. Quoy! celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre, pendant qu'on l'incisoit (*a*)? et celuy qui s'obstina (*b*) à se mocquer et à rire, à l'envy des maulx qu'on luy faisoit; de façon que la cruauté irritee des bourreaux qui le tenoient, et toutes les inventions des torments redoublez les uns sur les aultres, luy donnerent gaigné? Mais c'estoit un philosophe. Quoy! un gladiateur de Cesar endura, tousiours riant, qu'on luy sondast et destaillast ses playes : *Quis mediocris glâdiator ingemuit? quis vultum mutavit unquam? Quis non modò stetit, verùm etiam decubuit, turpiter? Quis, cùm decubuisset, ferrum recipere iussus, collum contraxit* (1)? Meslons y les femmes. Qui n'a ouï parler à Paris de celle qui se feit escorcher, pour seu-

(*a*) Senec. epist. 78. — C.

(*b*) Si je ne me trompe, il s'agit ici d'Anaxarque, que Nicocréon, tyran de Cypre, fit mettre en pièces, sans pouvoir vaincre sa douleur. *Voyez*, dans Diogène Laerce, la *Vie d'Anaxarque*, l. 9, segm. 58, 59. — C.

(1) Jamais le dernier des gladiateurs a-t-il ou gémi ou changé de visage? Quel art, dans sa chute même, pour en dérober la honte aux yeux du public! Renversé enfin aux pieds de son adversaire, tourne-t-il la tête lorsqu'on lui ordonne de recevoir le coup mortel? Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 16.

lement en acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont faict arracher des dents vifves et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les renger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre ! Que ne peuvent elles, que craignent elles, pour peu qu'il y ayt d'adgencement à esperer en leur beauté?

Vellere queis cura est albos à stirpe capillos,
Et faciem, demptâ pelle, referre novam. (1)

I'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à poinct nommé de ruyner leur estomach, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gehenne ne souffrent elles, guindees et cenglees, à tout de grosses coches (*a*) sur les costez, iusques à la chair vifve? ouy, quelquesfois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blecer à escient pour donner

(1) Il s'en trouve qui ont le courage d'arracher leurs cheveux gris, et de s'écorcher tout le visage pour se faire une nouvelle peau. Tibull. l. 1, eleg. 8, v. 45.

(*a*) C'est-à-dire, des *éclisses*, qui, pressées fortement sur les côtés par des ceintures, y rendaient la chair insensible, et aussi dure que la corne ou le cal qui vient aux mains de certains ouvriers. — C.

foy à leur parole : et nostre roy (*a*) en recite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Poloigne, et en l'endroict de luy mesme (*b*). Mais oultre ce que ie sçais en avoir esté imité en France par aulcuns, quand ie veins de ces fameux estats de Blois, i'avois veu peu auparavant une fille, en Picardie, pour tesmoigner la sincerité de ses promesses et aussi sa constance, se donner, du poinçon qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craqueter la peau, et la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font des grandes escarres pour leurs dames, et, à fin que la marque y demeure, ils portent soubdain du feu sur la playe, et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang et former la cicatrice; gents qui l'ont veu l'ont escript, et me l'ont iuré : mais pour dix aspres (*c*), il se treuve touts les iours entre eulx personne qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses. Ie suis bien ayse que les tesmoings nous sont plus à main où nous en avons plus affaire ; car la chrestienté nous en fournit à suffisance : et aprez l'exemple de nostre sainct

(*a*) Henri III.
(*b*) *Voyez* de Thou, *Hist.* l. 58, ad ann. 1574. — C.
(*c*) Monnaie turque, qui vaut à peu près un sou. — E. J.

Guide, il y a eu force gens qui, par devotion, ont voulu porter la croix. Nous apprenons par tesmoing tresdigne de foy (*a*), que le roy sainct Louis porta la haire iusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa; et que touts les vendredis il se faisoit battre les espaules, par son presbtre, de cinq chaisnettes de fer, que pour cet effect on portoit emmy ses besongnes de nuict.

Guillaume, nostre dernier duc de Guyenne, pere de cette Alienor qui transmeit ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta, les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse soubs un habit de religieux, par penitence. Foulques, comte d'Aniou, alla iusques en Ierusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la chorde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne veoid on encores touts les iours au vendredi sainct, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et femmes se battre iusques à se deschirer la chair et percer iusques aux os? cela ay ie veu souvent et sans enchantement: et disoit on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit qui pour de l'argent entreprenoient en cela de garantir la

(*a*) Le sire de Joinville, dans ses Mémoires, t. 1, p. 54, 55. — C.

religion d'aultruy, par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que plus peuvent les aiguillons de la devotion que de l'avarice. Q. Maximus enterra son fils consulaire, M. Cato le sien preteur designé, et L. Paulus les siens deux en peu de iours, d'un visage rassis, et ne portant nul tesmoignage de dueil (*a*). Ie disois, en mes iours, de quelqu'un, en gaussant, qu'il avoit choué (*b*) la divine iustice; car la mort violente de trois grands enfants luy ayant esté envoyée en un iour pour un aspre coup de verge, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prinst à faveur et gratification singuliere du ciel; ie n'ensuys pas ces humeurs monstrueuses; mais i'en ai perdu en nourrice deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie : si n'est il gueres d'accident qui touche plus au vif les hommes. Ie veois assez d'aultres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentirois ie si elles me venoient; et en ay mesprisé, quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que ie n'oserois m'en vanter au peuple sans rougir : *ex quo intelligitur non in naturâ, sed in opinione, esse ægritu-*

(*a*) *Tusc. quæst.* l. 3, c. 28. — C.

(*b*) C'est-à-dire, *désappointé*, comme on parlait autrefois, ou *éludé*, comme on parle présentement. — C.

dinem (1). L'opinion est une puissante partie, hardie, et sans mesure. Qui recherchera iamais de telle faim la seureté et le repos, qu'Alexandre et Cesar ont faict l'inquietude et les difficultez? Terez, le pere de Sitalcez (*a*), souloit dire que « Quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point de difference entre luy et son palefrenier (*b*). » Caton, consul, pour s'asseurer d'aulcunes villes en Espaigne, ayant seulement interdict aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent; *ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse* (2). Combien en sçavons nous qui ont fuy la douleeur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmy leurs cognoissants, pour suyvre l'horreur des deserts inhabitables; et qui se sont iectez à l'abiection, vilité et mespris du monde, et s'y sont pleus iusques à l'affectation! Le cardinal Borromee, qui mourut dernierement à Milan, au milieu de la desbauche, à quoy le convioit et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa ieunesse, se mainteint

(1) De là on peut comprendre que l'affliction n'est pas un effet de la nature, mais de l'opinion. Cic. *Tusc. quæst.* l. 3, c. 28.

(*a*) Roi de Thrace, dont il est parlé dans Diodore de Sicile, l. 12, c. 15. — C.

(*b*) Plutarque, *Dits notables des anciens Rois*. — C.

(2) Peuple féroce, qui ne croyait pas qu'on pût vivre sans combattre. Tit. Liv. l. 34, c. 17.

en une forme de vie si austere, que la mesme robbe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver; n'avoit pour son coucher que la paille; et les heures qui luy restoient des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genouils, ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre, qui estoit toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employoit. I'en sçais qui à leur escient ont tiré et proufit et advancement, du cocuage, de quoy le seul nom effroye tant de gents.

Si la veue n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant : mais les plus plaisants et utiles de nos membres semblent estre ceulx qui servent à nous engendrer; toutesfois assez de gents les ont prins en haine mortelle, pour cela seulement qu'ils estoient trop aimables, et les ont reiectez à cause de leur prix : autant en opina des yeulx celuy qui se les creva. La plus commune et plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants; moy et quelques aultres à pareil heur le default : et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie point, il respond « qu'il n'aime point à laisser lignee de soy. » (*a*).

Que nostre opinion donne prix aux choses, il

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Thales*, l. 1, segm. 26. — C

se veoid par celles en grand nombre ausquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, ains à nous; et ne considerons ny leurs qualitez ny leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer, comme si c'estoit quelque piece de leur substance; et appellons valeur, en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoy ie m'advise que nous sommes grands mesnagiers de nostre mise: selon qu'elle poise, elle sert; de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse iamais courir (*a*) à fauls fret : l'achat donne tiltre au diamant, et la difficulté, à la vertu, et la douleur, à la devotion, et l'aspreté, à la medecine; tel pour arriver à la pauvreté iecta ses escus en cette mesme mer que tant d'aultres fouillent de toutes parts pour y pescher des richesses. Epicurus dict (*b*) que « L'estre riche n'est pas soulagement, mais changement d'affaires. » De vray, ce n'est pas la disette, c'est plustost l'abondance, qui produict l'avarice. Ie veulx dire mon experience autour de ce subiect.

(*a*) C'est-à-dire, *ne laisse jamais courir notre mise comme une simple non-valeur.* Le fret est le prix que l'on paie pour le louage d'un navire et le transport des marchandises d'un port ou d'un pays à un autre. *A fauls fret*, signifie ici, *d'après une appréciation trop faible.*

(*b*) Dans Sénèque, epist. 17. — C.

I'ai vescu en trois sortes de conditions depuis estre sorty de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prez de vingt annees, ie le passay n'ayant aultres moyens que fortuits, et despendant de l'ordonnance et secours d'aultruy, sans estat certain et sans prescription. Ma despense se faisoit d'autant plus alaigrement et avecques moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Ie ne feus iamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close; m'estant enioinct, au delà de toute aultre necessité, la necessité de ne faillir au terme que i'avois prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que ie me faisois pour leur satisfaire : de maniere que i'en rendois ma loyauté mesnagiere et aulcunement piperesse.

Ie sens naturellement quelque volupté à payer; comme si ie deschargeois mes espaules d'un ennuyeux poids et de cette image de servitude; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action iuste et contenter aultruy. I'excepte les payements où il fault venir à marchander et compter; car si ie ne treuve à qui en commettre la charge, ie les esloingne honteusement et iniurieusement, tant que ie puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout

incompatible. Il n'est rien que ie haïsse comme à marchander : c'est un pur commerce de tricho-terie et d'impudence ; aprez une heure de debat et de barguignage, l'un et l'aultre abandonne sa parole et ses serments pour cinq souls d'amen-dement. Et si empruntois avec desadvantage : car n'ayant point le cœur de requerir en presence, i'en renvoyois le hazard sur le papier, qui ne faict gueres d'effort, et qui preste grandement la main au refuser. Ie me remettois de la con-duicte de mon besoing plus gayement aux astres et plus librement, que ie n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens. La pluspart des mes-nagiers estiment horrible de vivre ainsin en in-certitude : et ne s'advisent pas, Premierement, que la pluspart du monde vit ainsi : combien d'honnestes hommes ont reiecté tout leur cer-tain à l'abandon, et le font touts les iours, pour chercher le vent de la faveur des roys et de la fortune! Cesar s'endebta d'un million d'or, oul-tre son vaillant, pour devenir Cesar : et combien de marchands commencent leur traficque par la vente de leur metairie, qu'ils envoyent aux Indes,

Tot per impotentia freta : (1)

En une si grande siccité de devotion, nous avons

(a) Sur tant de mers orageuses, CATULL. epigr. 4, v. 18.

mille et mille colleges (*a*) qui la passent commodement, attendants touts les iours de la liberalité du ciel ce qu'il fault pour leur disner. Secondement, ils ne s'advisent pas que cette certitude sur laquelle ils se fondent, n'est gueres moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Ie veois d'aussi prez la misere au delà de deux mille escus de rente, que si elle estoit tout contre moy : car, oultre ce que le sort à de quoy ouvrir cent bresches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune,

Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur, (1)

et envoyer cul sur poincte (*b*) toutes nos defenses et levees, ie treuve que, par diverses causes, l'indigence se veoid autant ordinairement logee chez ceulx qui ont des biens, que chez ceulx qui n'en ont point; et qu'à l'adven-

---

(*a*) *Congrégations, couvents, qui passent la vie*; etc.

(1) L'évêque Godeau a traduit ainsi ce vers :

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Corneille a transporté cette traduction dans *Polyeucte*. *Ex Minuis Publii Syri.*

(*b*) *Renverser, bouleverser toutes nos défenses et levées*. On trouve dans le dictionnaire de Cotgrave, *cul sur poincte, cul sur tête*, deux expressions synonymes rendues par cette expression anglaise, *topsy-turvy*, laquelle répond exactement à notre *sens dessus dessous*. — C.

ture est elle aulcunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compaignie des richesses. Elles viennent plus de l'ordre, que de la recepte; *faber est suæ quisque fortunæ* (1): et me semble plus miserable un riche malaysé, necessiteux, affaireux, que celuy qui est simplement pauvre : *In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est* (2). Les plus grands princes et plus riches sont, par pauvreté et disette, poulsez ordinairement à l'extreme necessité; car en est il de plus extreme, que d'en devenir tyrans et iniustes usurpateurs des biens de leurs subiects?

Ma seconde forme, c'a esté d'avoir de l'argent : à quoy m'estant prins, i'en feis bientost des reserves notables, selon ma condition: n'estimant pas que ce feust avoir, sinon autant qu'on possede oultre sa depense ordinaire; ny qu'on se puisse fier du bien qui est encores en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car, quoy! disois ie, si i'estois surprins d'un tel ou d'un tel accident? Et à la suitte de ces vaines et vicieuses imaginations, i'allois faisant l'ingenieux à pourveoir, par cette superflue re-

(1) Chacun est l'artisan de sa fortune. SALL. *in primâ orat. ad Cæs. de ordin Rep.* § 1.

(2) L'indigence au sein des richesses est la plus à plaindre. SENEC. epist. 74.

serve, à touts inconvenients: et sçavoir encores respondre, à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconvenients estoit trop infiny, Que si ce n'estoit à touts, c'estoit à aulcuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible solicitude : i'en faisois un secret; et moy, qui ose tant dire de moy, ne parlois de mon argent qu'en mensonge, comme font les aultres qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, et dispensent leur conscience de iamais tesmoingner sincerement de ce qu'ils ont : ridicule et honteuse prudence ! Allois ie en voyage? il ne me sembloit estre suffisamment pourveu; et plus ie m'estois chargé de monnoye, plus aussi ie m'estois chargé de crainte, tantost de la seureté des chemins, tantost de la fidelité de ceulx qui conduisoient mon bagage, duquel, comme d'aultres que ie cognois, ie ne m'asseurois iamais assez si ie ne l'avois devant mes yeux. Laissois ie ma boiste chez moy? combien de soupçons et pensements espineux, et, qui pis est, incommunicables? i'avois tousiours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquerir. Si ie n'en faisois du tout tant que i'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, i'en tirois peu ou rien : pour avoir plus de moyens de despense, elle ne m'en poisoit pas moins; car,

comme disoit Bion (*a*), « Autant se fasche le chevelu comme le chauve, qu'on luy arrasche le poil : » et, depuis que vous estes accoustumé et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service ; vous n'oseriez l'escorner ; c'est un bastiment qui, comme il vous semble, croulera tout si vous y touchez ; il fault que la necessité vous prenne à la gorge pour l'entamer : et auparavant i'engageois mes hardes et vendois un cheval, avecques bien moins de contrainete et moins envy (*b*), que lors ie ne faisois bresche à cette bourse favorie que ie tenois à part. Mais le dangier estoit que malayseement peult-on establir bornes certaines à ce desir (elles sont difficiles à trouver ez choses qu'on croit bonnes), et arrester un poinct à l'espargne : on va tousiours grossissant cet amas, et l'augmentant d'un nombre à aultre, iusques à se priver vilainement de la iouïssance de ses propres biens, et l'establir toute en la garde, et n'en user point. Selon cette espece d'usage, ce sont les plus riches gents du monde, ceulx qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux est avaricieux, à mon gré. Platon (*c*) renge ainsi les biens corporels

(*a*) Sénèque, *Traité de la tranquillité d'esprit*, c. 8. — C.
(*b*) C'est-à-dire, *et moins à contre-cœur*. — C.
(*c*) *Des Lois*, l. 1. — C.

ou humains : la santé, la beauté, la force, la richesse : et la richesse, dict il, n'est pas aveugle, mais tresclairvoyante, quand elle est illuminee par la prudence. Dionysius le fils (*a*) eut bonne grace : On l'advertit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un thresor ; il luy manda de le luy apporter ; ce qu'il feit, s'en reservant à la desrobbee quelque partie, avecques laquelle il s'en alla en une autre ville, où, ayant perdu cet appetit de thesauriser, il se meit à vivre plus liberalement : ce qu'entendant, Dionysius luy feit rendre le demourant de son thresor, disant que, puisqu'il avoit apprins à en sçavoir user, il le luy rendoit volontiers.

Ie feus quelques annees en ce poinct : ie ne sçais quel bon daimon m'en iecta hors tresutilement, comme le Syracusain, et m'envoya toute cette conserve à l'abandon ; le plaisir de certain voyage de grande despense ayant mis au pied cette sotte imagination : par où ie suis retumbé à une tierce sorte de vie (ie dis ce que i'en sens), certes plus plaisante beaucoup, et plus reglee ; c'est que ie foys courir ma despense quant et quant ma recepte ; tantost l'une devance, tantost l'aultre, mais c'est de peu qu'elles s'aban-

(*a*) Ou *Denys le père*, selon Plutarque, dans les *Dits notables des Rois* — C.

donnent. Ie vis du iour à la iournee, et me contente d'avoir de quoy suffire aux besoings presents et ordinaires : aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y sçauroient suffire. Et est folie de s'attendre que fortune elle mesme nous arme iamais suffisamment contre soy : c'est de nos armes qu'il la fault combattre; les fortuites nous trahiront au bon du faict (*a*). Si i'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite, non pour acheter des terres, de quoy ie n'ai que faire, mais pour acheter du plaisir. *Non esse cupidum, pecunia est; non esse emacem, vectigal est* (1). Ie n'ay ny gueres peur que bien me faille, ny nul desir qu'il augmente; *Divitiarum fructus est in copiâ; copiam declarat satietas* (2) : et me gratifie singulierement que cette correction me soit arrivee en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que ie me veoye desfaict de cette folie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Feraulez, qui avoit passé par les deux for-

(*a*) *Au plus fort de l'événement, lorsque le besoin sera le plus urgent.*

(1) C'est être riche, que de n'être pas avide de richesses; c'est un revenu, que de n'avoir pas la passion d'acheter. Cic. *Paradox.* 6, c. 3.

(2) Le fruit des richesses est dans l'abondance, et la satiété annonce l'abondance. Cic. *Paradox.* 6, c. 2.

tunes, et trouvé que l'accroist de chevance n'estoit pas accroist d'appetit au boire, manger, dormir, et embrasser sa femme; et qui, d'aultre part, sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'œconomie, ainsi qu'elle faict à moy, delibera (*a*) de contenter un ieune homme pauvre, son fidele amy, abboyant aprez les richesses; et luy feit present de toutes les siennes, grandes et excessives, et de celles encores qu'il estoit en train d'accumuler tous les iours par la liberalité de Cyrus son bon maistre, et par la guerre; moyennant qu'il prinst la charge de l'entretenir et nourrir honnestement comme son hoste et son amy. Ils vescurent ainsi depuis tresheureusement, et egualement contents du changement de leur condition.

Voylà un tour que i'imiterois de grand courage : et loue grandement la fortune d'un vieil prelat que ie vois s'estre si purement demis de sa bourse, de sa recepte et de sa mise, tantost à un serviteur choisi, tantost à un aultre, qu'il a coulé un long espace d'annees autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage comme un estrangier. La fiance de la bonté d'aultruy est un non legier tesmoignage de la bonté propre; partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son

(*a*) *Cyropédie de Xénophon*, l. 8. c. 3, § 16-20. — C.

regard, ie ne veois point d'ordre de maison ny plus dignement ny plus constamment conduict que le sien. Heureux qui aye reglé à si iuste mesure son besoing, que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement, et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'aultres occupations qu'il suyt, plus convenables, plus tranquilles, et selon son cœur !

L'aysance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chascun ; et non plus la richesse que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté et de plaisir, que leur en preste celuy qui les possede. Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en treuve : non de qui on le croid, mais qui le croid de soy, est content (*a*); et en cela seul la creance se donne essence et verité. La fortune ne nous faict ny bien ny mal ; elle nous en offre seulement la matiere et la semence : laquelle nostre ame, plus puissante qu'elle, tourne et applique, comme il lui plaist; seule cause et maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent saveur et couleur de l'interne constitution : comme les accoustrements nous eschauffent,

(*a*) Transposez ainsi : *Il est content celui qui croit l'être et non celui que l'on croit content.*

nom de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couver et nourrir; qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froideur, ainsi se conserve la neige et la glace. Certes, tout en la maniere (*a*) qu'à un faineant l'estude sert de torment; à un yvrongne, l'abstinence du vin; la frugalité est supplice au luxurieux; et l'exercice, gehenne à un homme delicat et oysif: ainsin est il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles d'elles mesmes; mais nostre foiblesse et lascheté les faict telles. Pour iuger des choses grandes et haultes, il fault une ame de mesme; aultrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre : un aviron droict semble courbe en l'eau; il n'importe pas seulement qu'on veoye la chose, mais comment on la veoid.

Or sus, pourquoy, de tant de discours qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort et de porter la douleur, n'en trouvons nous quelqu'un qui face pour nous? et de tant d'especes d'imaginations qui l'ont persuadé à aultruy, que chascun n'en applique il à soy une, le plus selon son humeur? S'il ne peult digerer la drogue forte et abstersive pour desraciner le mal, au moins qu'il la prenne leni-

(*a*) Sénèque, epist. 81. — C.

tive pour le soulager. *Opinio est quædam effœminata ac levis, nec in dolore magis, quàm eadem in voluptate : quâ, quum liquescimus fluimusque mollitiâ, apis aculeum sine clamore ferre non possumus. Totum in eo est, ut tibi imperes* (1). Au demourant, on n'eschappe pas à la philosophie, pour faire valoir oultre mésure l'aspreté des douleurs et l'humaine foiblesse ; car on la conctrainct de se reiecter à ces invincibles repliques : « S'il est mauvais de vivre en necessité, au moins de vivre en necessité, il n'est aulcune necessité : » « Nul n'est mal longtemps, qu'à sa faulte. » Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie ; qui ne veult ny resister ny fuyr : que luy feroit on ?

(1) Par la douleur comme par le plaisir, nos âmes sont amollies : elles se liquéfient, si j'ose ainsi parler ; et nous devenons efféminés à un tel point, qu'il ne faut qu'une piqûre d'abeille pour nous arracher des cris. Tout consiste donc à savoir se commander. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 21.

CHAPITRE XLI.

DE NE COMMUNIQUER SA GLOIRE.

Sommaire. Le désir d'acquérir de la réputation, nous fait renoncer à des biens plus réels, tels que le repos, la santé, souvent même nous porte à sacrifier notre vie. La gloire n'est qu'une illusion, une ombre: et cependant on voit même des philosophes, qui, tout en la dépréciant, la recherchent. — On trouve rarement des hommes qui abandonnent aux autres leur part de gloire; on ne peut guères citer que quelques exemples de cette abnégation de soi-même.

Exemples: Catulus Luctatius; Antoine de Lève; Archiléonide, mère de Brasidas; le roi Édouard; Lélius; Théopompe, roi de Sparte; l'évêque de Beauvais; Guillaume de Salisbery.

De toutes les resveries du monde, la plus receue et plus universelle est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons iusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ny corps ny prinse :

La fama, ch'invaghisce a un dolce suono
Voi superbi mortali, e par sì bella,
È un' eco, un sogno, anzi del sogno un' ombra
Ch' ad ogni vento si dilegua e sgombra; (1)

et des humeurs desraisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes (*a*) se desfacent plus tard et plus envy (*b*) de cette cy que de nulle aultre; c'est la plus revesche et opiniastre; *quia etiam benè proficientes animos tentare non cessat* (2). Il n'en est gueres de laquelle la raison accuse si clairement la vanité; mais elle a ses racines si vifves en nous, que ie ne sçais si iamais aulcun s'en est peu nettement descharger. Aprez que vous avez tout dict et tout creu pour la desadvouer, elle produict contre vostre discours une inclination si intestine, que vous avez peu (*c*) que tenir à l'en-

(1) La renommée, qui, par la douceur de sa voix, enchante les superbes mortels et paraît si ravissante, n'est qu'un écho, un songe, ou plutôt l'ombre d'un songe qui se dissipe et s'évanouit en un moment. Tasso, *Gerus.* c. 14, st. 63.

(*a*) *Etiam sapientibus, cupido gloriæ novissima exuitur*, dit Tacite, *Hist.* l. 4, c. 6. Je doute que Montaigne ait eu en vue ce passage; car il est si beau, que, s'il l'eût eu dans l'esprit, je crois qu'il n'aurait pu s'empêcher de le citer. — C.

(*b*) *Difficilement, à contre-cœur.* — C.

(2) Parce qu'elle ne cesse de tenter ceux-mêmes qui ont fait des progrès dans la vertu. D. August. *de Civit. Dei*, l. 5, c. 14.

(*c*) C'est-à-dire, *que vous avez peu de moyens de tenir à l'encontre.* — E. J.

contre: car, comme dict Cicero (*a*), ceulx mesmes qui la combattent, encores veulent ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes aultres choses tumbent en commerce : nous prestons nos biens et nos vies au besoing de nos amis; mais de communiquer son honneur, et d'estrener aultruy de sa gloire, il ne se veoid gueres.

Catulus Luctatius (*b*), en la guerre contre les Cimbres, ayant faict touts ses efforts pour arrester ses soldats qui fuyoient devant les ennemis, se meit luy mesme entre les fuyards, et contrefeit le couard, à fin qu'ils semblassent plustost suyvre leur capitaine que fuyr l'ennemy : c'estoit abandonner sa reputation pour couvrir la honte d'aultruy. Quand Charles cinquiesme passa en Provence l'an mil cinq cent trente sept, on tient que Antoine de Leve, veoyant l'empereur resolu de ce voyage, et l'estimant luy estre merveilleusement glorieux, opinoit toutesfois (*c*) le contraire et le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en feust attribué à son maistre, et qu'il feust dict, son bon

(*a*) *Orat. pro Archia*, c. 11. — C.

(*b*) Plutarque, *Vie de Marius*, c. 8. — C.

(*c*) *Voyez* Guillaume du Bellay, f° 290; et Brantôme, *Vies des Hommes illustres*, à l'article *Antoine de Leve*. —C.

advis et sa prevoyance avoir esté telle que, contre l'opinion de touts, il eut mis à fin une si belle entreprinse : qui estoit l'honorer à ses despens. Les ambassadeurs thraciens, consolants Archileonide, mere de Brasidas, de la mort de son fils, et le hault louants iusques à dire qu'il n'avoit point laissé son pareil, elle refusa cette louange privee et particuliere, pour la rendre au public : « Ne me dictes pas cela, repliqua elle; ie sçais que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillants qu'il n'estoit (*a*) ». En la battaille de Crecy (*b*), le prince de Gales, encores fort ieune, avoit l'avant garde à conduire; le principal effort de la rencontre feut en cet endroict : les seigneurs qui l'accompagnoient, se trouvants en dur party d'armes, manderent au roy Edouard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son fils; et luy ayant esté respondu qu'il estoit vivant et à cheval : « Ie luy ferois (*c*), dict il, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat qu'il a si longtemps soustenu ; quelque hazard qu'il y ayt, elle sera toute sienne : » et n'y voulut aller ny envoyer, sçachant, s'il y

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Brasidas*. — C.

(*b*) Donnee en 1346.

(*c*) Froissard, vol. 1, c. 30. — C.

feust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours, et qu'on luy eust attribué l'advantage de cet exploict. *Semper enim quod postremum adiectum est, id rem totam videtur traxisse* (1). Plusieurs estimoient à Rome, et se disoit communement (*a*), que les principaulx beaux faicts de Scipion estoient en partie deus à Lælius, qui toutesfois alla tousiours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aulcun soing de la sienne. Et Theopompus, roy de Sparte, à celuy qui luy disoit que la chose publicque demeuroit sur ses pieds, pour autant qu'ils çavoit bien commander : « C'est plustost, dict-il, parce que le peuple sçait bien obeïr ». (*b*)

Comme les femmes qui succedoient aux pairies avoient, nonobstant leur sexe, droict d'assister et opiner aux causes qui appartiennent à la iurisdiction des pairs : aussi les pairs ecclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos roys en leurs guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de

(1) Car ceux qui arrivent les derniers au combat semblent seuls avoir decidé la victoire. Tit. Liv. l. 27, c. 45.

(*a*) Plutarque, *Instructions pour ceux qui manient les affaires d'état*, c. 7. — C.

(*b*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Theopompus*. — C.

leur personne. Aussi l'evesque de Beauvais, se trouvant avecques Philippe Auguste en la bataille de Bouvines (*a*), participoit bien fort courageusement à l'effect; mais il luy sembloit ne debvoir toucher au fruict et gloire de cet exercice sanglant et violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce iour là; et les donnoit, au premier gentilhomme qu'il trouvoit, à esgosiller (*b*) ou prendre prisonniers, luy en resignant toute l'execution : et le feit ainsi de Guillaume, comte de Salsberi, à messire Iehan de Nesle : d'une pareille subtilité de conscience à cette aultre (*c*), il vouloit bien assommer, mais non pas blecer, et pourtant ne combattoit que de masse. Quelqu'un en mes iours estant reproché par le roy d'avoir mis les mains sur un presbtre, le nioit fort et ferme : c'estoit qu'il l'avoit battu et foulé aux pieds.

(*a*) Donnée en 1214, entre Lille et Tournay.

(*b*) *A égorger*, ou *pour leur couper la* gosier. — E. J.

(*c*) C'est-à dire, *par une subtilité de conscience pareille à cette autre dont je viens de parler, cet évêque voulait bien assommer*, etc. Voyez Mézeray, et les *Mémoires de J. du Tillet*. — C.

CHAPITRE XLII.

DE L'INEQUALITÉ QUI EST ENTRE NOUS.

Sommaire. Extrêmes différences que l'on remarque entre les hommes. On ne devrait les estimer que ce qu'ils valent par eux-mêmes, et après les avoir dépouillés de tout ce qui n'est pas eux; c'est par leur ame qu'il faut les juger. De vaines apparences extérieures distinguent le roi du paysan; le noble du vilain, etc.—Que sont les rois? des acteurs en scène; des hommes quelquefois plus méprisables que le dernier de leurs sujets; soumis aux mêmes passions, aux mêmes vices.—Le bonheur n'est que dans la jouissance et non dans la possession: or, peut-il jouir des avantages de la royauté, celui qui ne sait ou ne peut apprécier son bonheur; celui dont l'esprit est borné, l'ame grossière, ou qui est tourmenté par des douleurs physiques? Combien le sort des rois est à plaindre; la satiété leur rend insipides tous les plaisirs; ils sont toujours sous les yeux de leurs sujets qui les jugent avec sévérité. La vie d'un seigneur retiré dans sa terre, inconnu à la cour, est bien préférable. Les rois ne connaissent point, comme lui, l'amitié, la confiance naturelle; ils n'ont autour d'eux que des flatteurs et des hypocrites; une folle ambition les porte souvent à ravager le monde, lorsqu'ils pourraient, sans efforts, se procurer le repos et de vrais plaisirs.

Exemples: Les rois de Thrace; Alexandre; Antigone; Seleucus; le roi Hiéron; le roi Alphonse; les empereurs Julien, Dioclétien; Pyrrhus et Cynéas.

PLUTARQUE dict (*a*) en quelque lieu, qu'il ne treuve point si grande distance de beste à beste, comme il treuve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'ame et qualitez internes. A la verité, ie treuve si loing d'Epaminondas, comme ie l'imagine, iusques à tel que ie cognois, ie dis capable de sens commun, que i'encherirois volontiers sur Plutarque; et dirois, qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle beste;

Hem! vir viro quid præstat! (1)

et qu'il y a autant de degrez d'esprits, qu'il y a d'icy au ciel de brasses, et autant innumerables. Mais, à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aulcune chose ne s'estime que par ses propres qualitez; nous louons un cheval de ce qu'il est vigoreux et adroict,

Volucrem
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma

(*a*) Dans le traité intitulé, *Que les bêtes brutes usent de la raison*, vers la fin. — C.

(1) Ah? qu'un homme peut être supérieur à un autre homme! TERENT. *Eunuch.* act. 2, sc. 3, v. 1.

Fervet, et exsultat rauco victoria circo, (1)

non de son harnois; un levrier, de sa vistesse, non de son collier; un oyseau (*a*), de son aile, non de ses longes et sonnettes : pourquoy de mesme n'estimons nous un homme par ce qui est sien? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente : tout cela est autour de luy, non en luy. Vous n'achetez pas un chat en poche : si vous marchandez un cheval (*b*), vous luy ostez ses bardes (*c*), vous le voyez nud et à descouvert; ou s'il est couvert, comme on les presentoit anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins necessaires, à fin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considerer les iambes, les yeulx et le pied, qui sont les membres les plus utiles,

Regibus hic mos est: ubi equos mercantur, opertos

(1) On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître, en courant, sa bouillante vigueur,
Qui jamais ne se lasse, et qui, dans la carrière,
S'est couvert mille fois d'une noble poussière.
Juv. sat. 8, v. 57.

(*a*) *Un oiseau de fauconnerie.* — E. J.

(*b*) Sénèque, epist. 80. — C.

(*c*) *Bardes*, vieux mot qui signifiait l'armure des chevaux des hommes de guerre.

Inspiciunt; ne, si facies (ut sæpè) decora
Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem
Quòd pulchræ clunes, breve quòd caput, ardua cervix: (1)

pourquoy estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté? Il ne nous faict montre que des parties qui ne sont aulcunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vrayement iuger de son estimation. C'est le prix de l'espee que vous cherchez, non de la gaine : vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain (*a*), si vous l'avez despouillee. Il le fault iuger par luy mesme, non par ses atours : et, comme dict tresplaisamment un ancien : « Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand (*b*)? vous y comptez la haulteur de ses patins. » La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschasses : qu'il mette à part ses richesses et honneurs; qu'il se presente en chemise. A il le corps propre à ses fonctions, sain et alaigre? Quelle ame a il? est elle belle, capable, et heureusement pourveue de toutes ses pieces? est elle riche du sien, ou

(1) Lorsque les princes achètent des chevaux, ils les examinent couverts, de peur que si le cheval a les pieds mauvais et la tête belle, comme il arrive souvent, l'acheteur ne se laisse séduire en lui voyant une croupe arrondie, une tête effilée, et une encolure relevée et hardie. Hor. sat. 2, l. 1, v. 86.

(*a*) Le *quatrain*, selon le Dictionnaire de Trévoux, est une ancienne monnaie qui valait un liard. — E-J.

(*b*) Sénèque, epist. 76. — C.

de l'aultruy ? la fortune n'y à elle que veoir ? Si les yeulx ouverts elle attend les espees traictes (*a*), s'il ne luy chault (*b*) par où luy sorte la vie, par la bouche ou par le gosier; si elle est rassise, equable (*c*) et contente : c'est ce qu'il fault veoir, et iuger par là les extremes differences qui sont entre nous. Est il

Sapiens, sibique imperiosus :
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent;
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis; et in seipso totus, teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari;
In quem manca ruit semper fortuna ? (1)

un tel homme est cinq cents brasses au dessus des royaumes et des duchez ; il est luy mesme à soy son empire :

Sapiens.... pol ipse fingit fortunam sibi : (2)

(*a*) *Les épées nues, tirées du fourreau.* — On trouve dans Nicot, l'épée traicte, *ensis destrictus*. — C.

(*b*) *S'il ne lui importe.* — E. J.

(*c*) *Égale.* — E. J.

(1) Sage et maître de lui-même, verrait-il sans peur l'indigence, les fers et la mort? Sait-il résister à ses passions, sait-il mépriser les honneurs? Renfermé tout entier en lui-même, et semblable au globe parfait qu'aucune aspérité n'empêche de rouler, ne laisse-t-il aucune prise à la fortune? Hor. l. 2 sat. 7, v. 83.

(2) Le sage est l'artisan de son propre bonheur.
Plaut. *in Trinummo*, act 2, sc. 4, v. 84.

que luy reste il à desirer ?

Nonne videmus
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, quoi
Corpore seiunctus dolor absit, mente fruatur
Iucundo sensu, curâ semotus metuque ? (1)

Comparez luy la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable, et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poulsent et repoulsent, pendante (*a*) toute d'aultruy ; il y a plus d'esloingnement que du ciel à la terre : et toutesfois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat ; là où, si nous considerons un paysan et un roy, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se presente soubdain à nos yeulx une extreme disparité, qui ne sont differents (*b*), par maniere de dire, qu'en leurs chaüsses.

En Thrace, le roy estoit distingué de son peuple, d'une plaisante maniere et bien rèncherie :

---

(1) Écoutez le cri de la nature ! Qu'exige-t-elle de vous ? un corps exempt de douleur, une âme libre de terreurs et d'inquiétudes. Lucrr. l. 2, v. 16.

(*a*) Ou *dépendant toute d'autrui*, comme on a mis dans quelques éditions. — C.

(*b*) *Quoiqu'ils ne soient différents, par manière*, etc. Ici, Montaigne a un peu négligé la construction, aussi-bien qu'en plusieurs autres endroits. — C.

il avoit une religion à part, un dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subiects d'adorer, c'estoit Mercure ; et luy, desdaignoit (*a*) les leurs, Mars, Bacchus, Diane : ce ne sont pourtant que peinctures (*b*) qui ne font aulcune dissemblance essentielle. Car, comme les ioueurs de comedie, vous les veoyez sur l'eschafaud faire une mine de duc et d'empereur ; mais tantost aprez les voylà devenus valets et crocheteurs miserables, qui est leur naïfve et originelle condition : aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public,

> Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
> Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
> Assiduè, et veneris sudorem exercita potat : (1)

voyez le derriere le rideau ; ce n'est rien qu'un homme commun, et, à l'adventure, plus vil que le moindre de ses subiects : *ille beatus introrsùm*

(*a*) Hérodote dit bien (l. 5, p. 331) que les rois de Thrace adoraient *Mercure* sur tout autre dieu ; qu'ils ne juraient que par lui seul, et se disaient descendants de lui : mais il ne dit point qu'ils méprisassent *Mars*, *Bacchus* et *Diane*, les seuls dieux de leurs sujets. — C.

(*b*) Montaigne revient à sa principale idée, que les rois et les grands ne sont différents des autres hommes que par les habits.

(1) Parce qu'à ses doigts brillent enchâssées dans l'or d'énormes émeraudes ; parce qu'il est toujours paré de riches habits qu'il use dans les exercices les plus lascifs. Lucrèt. l. 4. v. 1123.

est; *istius bracteata felicitas est* (1); la couardise, l'irresolution, le despit et l'envie, l'agitent comme un aultre;

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes: (2)

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armees.

Reverâque metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela;
Audacterque inter reges, rerumque potentes,
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro. (3)

La fiebvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous? Quand la vieillesse luy sera sur les espaules, les archers de sa garde l'en deschargeront ils? quand la frayeur de la mort le transira, se rasseurera il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre? quand il sera

(1) Le bonheur de celui-ci est en lui-même; l'autre n'a qu'un bonheur extérieur et superficiel. Senec. epist. 115.

(2) Les trésors entassés, les faisceaux consulaires, ne peuvent chasser les cruelles agitations de l'esprit, ni les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. Hor. od. 16, l. 2, v. 9.

(3) Les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne fuient point effrayés par le fracas des armes; ils se présentent hardiment à la cour des rois, et, sans respect pour le trône, s'asseyent à leurs côtés. Lucan. l. 2, v. 47.

en ialousie et caprice, nos bonnetades (*a*) le remettront elles? Ce ciel de lict, tout enflé d'or et de perles, n'a aulcune vertu à rappaiser les tranchees d'une verte cholique.

Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Iactaris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est. (1)

Les flatteurs du grand Alexandre luy faisoyent accroire qu'il estoit fils de Iupiter : un iour estant blecé, regardant escouler le sang de sa playe, « Eh bien ! qu'en dites vous ? dict il (*b*) ; est ce pas icy un sang vermeil et purement humain ? il n'est pas de la trempe de celuy que Homere faict escouler de la playe des dieux. » Hermodorus le poëte avoit faict des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du soleil : et luy; au contraire : « Celuy, dict il, qui vide ma chaize percee, sçait bien qu'il n'en est rien (*c*). » C'est un homme pour touts potages : et si de soy mesme c'est un homme mal nay, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

(*a*) *Nos salutations à coups de bonnet.* — E. J.

(1) La fièvre ne vous quittera pas plus tôt, si vous êtes étendu sur la pourpre, ou sur ces tapis tissus à grands frais, que si vous êtes couché sur un lit plébéien. Lucret. l. 2, v. 34.

(*b*) Plutarque, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Alexandre*. — C.

(*c*) Plutarque, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Antigonus*. — C.

Puellæ
Hunc rapiant, quicquid calcaverit hic, rosa fiat: (1)

quoy pour cela si c'est une ame grossiere et stupide? La volupté mesme et le bonheur ne s'apperçoivent point sans vigueur et sans esprit.

Hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet:
Qui uti scit, ei bona; illi qui non utitur rectè, mala. (2)

Les biens de la fortune, touts tels qu'ils sont, encores fault il avoir le sentiment propre à les savourer. C'est le iouïr, non le posseder, qui nous rend heureux.

Non domus et fundus, non æris acervus et auri,
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas. Valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus benè cogitat uti:
Qui cupit aut metuit, iuvat illum sic domus aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram. (3)

---

(1) Que les jeunes filles se l'enlèvent, que partout les roses naissent sous ses pas. Pers. sat. 2, v. 38.

(2) Ces choses sont tout ce que leur possesseur les fait être; ce sont des biens pour qui sait en user, des maux pour qui en fait un mauvais usage. Terent. *Heautont.* act. 1, sc. 3, v. 21.

(3) Cette maison superbe, ces terres immenses, ces tas d'or et d'argent, chassent-ils la fièvre et les soucis du maître? Pour jouir de ce qu'on possède, il faut être sain de corps et d'esprit. Pour quiconque est tourmenté de crainte ou de désir, toutes ces richesses sont comme des fomentations pour un goutteux, comme des tableaux pour des yeux qui ne peuvent souffrir la lumière. Hor. epist. 2, l. 1, v. 47.

Il est un sot, son goust est mousse et hebesté; il n'en iouit non plus qu'un morfondu de la douceur du vin grec, ou qu'un cheval, de la richesse du harnois duquel on l'a paré : tout ainsi, comme Platon dict (*a*), que la santé, la beauté, la force, les richesses, et tout ce qui s'appelle bien, est equalement mal à l'iniuste, comme bien au iuste; et le mal, au rebours. Et puis, où le corps et l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes? veu que la moindre picqueure d'espingle, et passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la premiere strette (*b*) que luy donne la goutte, il a beau estre Sire et Maiesté,

Totus et argento conflatus, totus et auro, (1)

perd-il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs? s'il est en cholere, sa principaulté le garde elle de rougir, de paslir, de grincer les dents comme un fol? Or, si c'est un habile homme et bien nay, la royauté adiouste peu à son bonheur;

(*a*) *Traité des Lois*, l. 2. — C.

(*b*) C'est-à-dire, *étreinte*. — *Strette* vient de l'italien *stretta*, qui signifie la même chose. — C.

(1) Tout brillant de l'éclat des plus précieux métaux. Trad.

Si ventri benè, si lateri est, pedibusque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere maius; (1)

il veoid que ce n'est que biffe (*a*) et piperie. Ouy, à l'adventure, il sera de l'advis du roy Seleucus, « Que qui sçauroit le poids d'un sceptre, ne daigneroit l'amasser quand il le trouveroit à terre (*b*) : » il le disoit pour les grandes et penibles charges qui touchent un bon roy. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à regler aultruy, puisqu'à regler nous mesmes il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doulx, considerant l'imbecillité du iugement humain, et la difficulté du choix ez choses nouvelles et doubteuses, ie suis fort de cet avis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suyvre que de guider; et que c'est un grand seiour (*c*) d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracee, et à respondre que de soy :

Ut satiùs multo iam sit parere quietum,
Quàm regere imperio res velle. (2)

---

(1) Avez-vous l'estomac bon, la poitrine excellente, n'êtes-vous point tourmenté de la goutte? les richesses des rois ne pourroient ajouter à votre bonheur. Hor. epist. 12, l. 1, v. 5.

(*a*) *Trompeuse apparence.* — E. J.

(*b*) Plutarque, *Si l'homme d'âge doit se mêler des affaires d'état*, c. 12. — C.

(*c*) *Repos.* — C.

(2) Il vaut bien mieux obéir tranquillement, que de prendre le fardeau des affaires publiques. Lucret. l. 5, v. 1126

Ioinct que Cyrus disoit qu'il n'appartenoit de commander à homme qui ne vaille mieulx que ceulx à qui il commande. Mais le roy Hieron, en Xenophon (*a*), dict davantage, Qu'en la iouïssance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez : d'autant que l'aysance et la facilité leur oste l'aigredoulce poincte que nous y trouvons.

Pinguis amor, nimiumque potens, in tædia nobis
Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet. (1)

Pensons nous que les enfants de chœur prennent grand plaisir à la musique? la satiété la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois, resiouissent ceulx qui ne les veoyent pas souvent et qui ont desiré de les veoir; mais à qui en faict ordinaire, le gôust en devient fade et malplaisant : ny les dames ne chatouillent celuy qui en iouït à cœur saoul : qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sauroit prendre plaisir à boire : les farces des bateleurs nous resiouïssent; mais aux ioueurs elles servent de corvee. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux princes, c'est leur feste, de se

(*a*) Dans le traité intitulé *Hiéron*, ou *de la Condition des Rois*. — C.

(1) L'amour déplait, s'il est trop bien traité; c'est un aliment agreable dont l'excès devient nuisible. Ovid. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 25.

pouvoir quelquesfois travestir et démestre à la façon de vivre basse et populaire,

> Plerumque gratæ principibus vices,
> Mundæque parvo sub lare pauperum
> Cœnæ, sine aulæis et ostro,
> Sollicitam explicuere frontem. (1)

Il n'est rien si empeschant, si desgousté, que l'abondance. Quel appetit ne se rebuteroit à veoir trois cents femmes à sa mercy, comme les a le grand seigneur en son serrail? Et quel appetit et visage de chasse s'estoit reservé celuy de ses ancestres, qui n'alloit iamais aux champs à moins de sept milles faulconniers? Et oultre cela, ie crois que ce lustre de grandeur apporte mon legieres incommoditez à la iouïssance des plaisirs plus doulx; ils sont trop esclairez et trop en butte : et ie ne sçais comment on requiert plus d'eulx de cacher et couvrir leur faulte; car ce qui est à nous indiscretion, à eulx le peuple iuge que ce soit tyrannie, mespris et desdaing des loix : et oultre l'inclination au vice, il semble qu'ils adioustent encores le plaisir de gourmander et soubmettre à leurs pieds les observances publicques. De vray, Platon, en son Gorgias, definit

(1) Le changement plaît aux grands. Une table propre sans tapis, sans pourpre, un repas frugal sous le toit du pauvre, leur a souvent déridé le front. Hor. od. 29, l. 3, v. 13.

Tyran celuy qui a licence en une cité de faire tout ce qui luy plaist : et souvent, à cette cause, la montre et publication de leur vice blece plus que le vice mesme (*a*). Chascun craint à estre espié et contreroollé : ils le sont iusques à leurs contenances et à leurs pensees, tout le peuple estimant avoir droict et interest d'en iuger ; oultre ce que les taches s'agrandissent selon l'eminence et clarté du lieu où elles sont assises, et qu'un seing et une verrue au front paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre. Voylà pourquoi les poëtes feignent les amours de Iupiter conduictes soubs aultre visage que le sien ; et de tant de practiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se treuve en sa grandeur et maiesté.

Mais revenons à Hieron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs ; et qu'en toutes ses actions il se treuve enveloppé d'une fascheuse presse. De vray, à veoir les nostres touts seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardants incogneus, i'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roi Alphonse

(*a*) *Plusque exemplo, quàm peccato, nocent.* Cic. *de Leg.* l. 3, c. 14.

disoit, que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les rois; leurs maistres les laissent paistre à leur ayse : là où les rois ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est jamais tumbe en fantasie que ce feust quelque notable commodité, à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contrerooleurs à sa chaize percee; ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rentes, ou qui a prins Casal ou deffendu Siene, luy soyent plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien experimenté. Les advantages principesques (*a*) sont quasi advantages imaginaires ; chasque degré de fortune a quelque image de principaulté ; Cæsar appelle roytelets (*b*) touts les seigneurs ayants iustice en France de son temps. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avecques nos roys. Et veoyez, aux provinces esloignees de la court, nommons Bretaigne pour exemple, le train, les subiects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie

---

(*a*) *Des princes.* — E. J

(*b*) Il n'y a rien de tel dans Cæsar, au sujet des Gaulois. Je crois que Montaigne a confondu ici comme il l'a fait en un autre endroit ce qu'on lit touchant les Germains. *In pace, nullus est communis Magistratus ; sed principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt, controversiasque minuunt.* De Bell. Gall. VI, 23. Je dois cette remarque à M. Barbeyrac. — C.

d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets; et veoyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roi de Perse, et ne le recognoist que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez; et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subiection essentielle et effectuelle ne regarde, d'entre nous, que ceulx qui s'y conviennent et qui aiment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veult tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procez, il est aussi libre que le duc de Venise. *Paucos servitus, plures servitutem tenent* (1). Mais surtout Hieron faict cas de quoy il se veoid privé de toute amitié et societé mutuelle, en laquelle consiste le plus parfaict et doulx fruict de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis ie tirer de celuy qui me doibt, veuille il ou non, tout ce qu'il peult? Puis ie faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser? L'honneur que nous re-

(1) Peu d'hommes sont enchaînés à la servitude; un grand nombre s'y enchaînent. Senec. epist. »

cevons de ceulx qui nous craignent, ce n'est pas honneur; ces respects se doibvent à la royauté, non à moy.

> Maximum hoc regni bonum est,
> Quòd facta domini cogitur populus sui
> Quàm ferre, tàm laudare. (1)

Veois ie pas que le meschant, le bon roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on aime; autant en a l'un que l'aultre? De mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur, et le sera mon successeur. Si mes subiects ne m'offensent pas, ce n'est tesmoignage d'aulcune bonne affection : pourquoy le prendrois ie en cette part là, puisqu'ils ne pourroient quand ils vouldroient? Nul ne me suyt pour l'amitié qui soit entre luy et moy; car il ne s'y sçauroit couldre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance : ma haulteur m'a mis hors du commerce des hommes; il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suyvent par contenance et par coustume, ou, plustost que moy, ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridee de toutes parts par la grande puis-

(1) Le plus grand avantage de la royauté, c'est que les peuples sont obligés, non-seulement de souffrir, mais de louer les actions de leurs maitres. Senec. *Thyest.* act. 2, sc. 1, v. 30.

sance que i'ay sur eulx : ie ne veois rien autour de moy, que couvert et masqué.

Ses courtisans louoient un iour Iulian l'empereur (*a*) de faire bonne iustice : « Ie m'enorgueillirois volontiers, dict il, de ces louanges, si elles venoient de personnes qui osassent accuser ou mesloüer mes actions contraires, quand elles y seroient. » Toutes les vrayes commoditez qu'ont les princes leur sont communes avecques les hommes de moyenne fortune : c'est à faire aux dieux de monter des chevaux aislez, et se paistre d'ambrosie : mais eulx ils n'ont point d'aultre sommeil et d'aultre appetit que le nostre; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celuy de quoy nous nous armons; leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluie.

Diocletian, qui en portoit une si reveree et si fortunee, la resigna, pour se retirer au plaisir d'une vie privee; et quelque temps aprez, la necessité des affaires publicques requerant qu'il reveinst en prendre la charge, il respondit à ceulx qui l'en prioient : « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez veu le bel ordre des arbres que j'ay moy mesme plantez chez moy, et les beaux melons que i'y ay semez. » (*b*)

(*a*) Ammien Marcellin, l. 22, c. 10. — C.

(*b*) Aurel. Victor, à l'article *Diocletien*. — C.

A l'advis d'Anacharsis (*a*), le plus heureux estat d'une police seroit où, toutes aultres choses estants esgales, la precedence se mesureroit à la vertu; et le rebut au vice.

Quand le roy Pyrrhus (*b*) entreprenoit de passer en Italie, Cyneas, son sage conseiller, luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Eh bien ! sire, luy demanda il, à quelle fin dressez vous cette grande entreprinse ? » « Pour me faire maistre de l'Italie, » respondict il soubdain « Et puis, suyvit Cyneas, cela faict? » « Ie passeray, dict l'aultre, en Gaule et en Espaigne. » « Et aprez ? » « Ie m'en iray subiuguer l'Afrique; et enfin, quand i'auray mis le monde en ma subiection, ie me reposeray et vivray content et à mon ayse. » « Pour dieu ! sire, rechargea lors Cyneas, dictes moy à quoy il tient que vous ne soyez dez à present, si vous voulez, en cet estat ? pourquoy ne vous logez vous dez cette heure où vous dictes aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard, que vous iectez entre deux ? »

Nimirùm, quia non benè norat quæ esset habendi
Finis, et omninò quoad crescat vera voluptas. (1)

(*a*) Plutarque, *Banquet des sept Sages*, c. 13. — C.

(*b*) Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, c. 7. — C.

(1) C'est qu'il ne connaissait pas les bornes qu'on doit mettre à ses désirs, c'est qu'il ignorait jusqu'où va le plaisir véritable. Lucrèt. l. 5, v. 1431.

Ie m'en vais clorre ce pas (a) par un verset ancien que ie treuve singulierement beau à ce propos :

Mores cuique sui fingunt fortunam. (1)

CHAPITRE XLIII.

DES LOIX SUMPTUAIRES.

Sommaire. C'est donner du prix à telles étoffes, ou tels mets, que d'en interdire l'usage à certaines classes de la société. — Les grands devraient se distinguer par la simplicité de leurs habits. — Bizarrerie et incommodité de certaines modes. — Même dans les modes, les changements sont dangereux.

Exemples : Zaleucus; Platon.

La façon de quoy nos loix essayent à regler les folles et vaines despenses des tables et vestements, semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme de choses vaines et inutiles ; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte

(a) *Ce passage.* — E. J.

(1) Chacun se fait à soi-même son bonheur. Corn. Nep. *in Vitâ Attici*, c. 11.

façon pour en desgouster les hommes. Car dire ainsi, Qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot, et qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est ce aultre chose que de mettre en credit ces choses là, et faire croistre l'envie à chascun d'en user ? Que les roys quittent hardiement ces marques de grandeur ; ils en ont assez d'aultres : tels excez sont plus excusables à tout aultre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, nous et nos degrez (*a*) (ce que i'estime à la verité estre bien requis en un estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incommodité si apparente. C'est merveille comme la coustume en ces choses indifferentes plante aysement et soubdain le pied de son auctorité. A peine feusmes nous un an, pour le dueil du roy Henry second, à porter du drap à la court, il est certain que desia à l'opinion d'un chascun les soyes estoient venues à telle vilité, que si vous en voyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville ; elles estoient demeurees en partage aux medecins et aux chirurgiens : et quoiqu'un chascun feust à peu prez vestu de mesme, si y avoit

(*a*) Nous, et le rang que nous occupons

il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soubdainement viennent en honneur parmy nos armees les pourpoincts crasseux de chamois et de toile; et la polisseure et richesse des vestements, à reproche et à mespris ! Que les roys commencent à quitter ces despenses, ce cera faict en un mois, sans edict et sans ordonnance : nous irons touts aprez. La loy debvroit dire, au rebours, que le cramoisy et l'orfevrerie est deffendue à toute espece de gents, sauf aux basteleurs et aux courtisanes.

De pareille invention corrigea Zeleucus les mœurs corrompues des Locriens (*a*). Ses ordonnances estoient telles : « Que la femme de condition libre ne puisse mener aprez elle plus d'une chambriere, sinon lorsqu'elle sera yvre; ny ne puisse sortir hors la ville, de nuict, ny porter ioyaux d'or à l'entour de sa personne, ny robbe enrichie de broderie, si elle n'est publicque et putain : Que, sauf les ruffiens (*b*), à homme ne loise (*c*) porter en son doigt anneau d'or, ny robbe delicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. » Et ainsi, par ces exceptions

(*a*) Diodore de Sicile, l. 12, c. 20. — C.
(*b*) *Les débauchés.* — E. J.
(*c*) C'est-à-dire, *ne soit loisible, ne soit permis.* — C.

honteuses, il divertissoit ingenieusement ses citoyens de superfluitez et delices pernicieuses : c'estoit une tresutile maniere d'attirer, par honneur et ambition, les hommes à leur debvoir et à l'obeïssance.

Nos roys peuvent tout en telles reformations externes; leur inclination y sert de loy, *Quicquid principes faciunt, præcipere videntur* (1): le reste de la France prend pour regle la regle de la court. Qu'ils se desplaisent de cette vilaine chausseure qui montre si à descouvert nos membres occultes; qu'ils mesprisent ce lourd grossissement de pourpoincts, qui nous faict touts aultres que nous ne sommes, si incommode à s'armer; ces longues tresses de poil, effeminees; cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons, et nos mains en les saluant, cerimonie deue aultresfois aux seuls princes; et qu'un gentilhomme se treuve en lieu de respect sans espee a son costé, tout esbraillé et destaché, comme s'il venoit de la garderobbe; et que, contre la forme de nos peres et la particuliere liberté de la noblesse de ce royaume, nous nous tenons descouverts bien loing autour d'eulx, en quelque lieu qu'ils soyent; et, comme autour

(1) Tout ce que les princes font, il semble qu'ils le commandent. Quintil. *pro milite declam.* 3, p. 38

d'eulx, autour de cent aultres, tant nous avons de tiercelets et quartelets de roys; et ainsi d'autres pareilles introductions nouvelles et vicieuses; elles se verront incontinent esvanouïes et descriees. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais prognostique; et sommes advertis que le massif se desment quand nous veoyons fendiller l'enduict et la crouste de nos parois.

Platon, en ses loix (*a*), n'estime peste au monde plus dommageable à sa cité, que de laisser prendre liberté à la ieunesse de changer, en accoustrements, en gestes, en danses, en exercices et en chansons, d'une forme à une aultre; remuant son iugement tantost en cette assiette, tantost en cette là; courant aprez les nouvelletez, honorant leurs inventeurs : par où les mœurs se corrompent, et toutes anciennes institutions viennent à desdaing et à mespris. En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre; la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit, que celles ausquelles Dieu a donné quelque ancienne duree, de mode que personne ne sçache leur naissance, ny qu'elles ayent iamais esté aultres.

(*a*) L. 7.

CHAPITRE XLIV.

DU DORMIR.

Sommaire. Sans doute le sage peut commander à ses passions; mais, comme il n'est pas impassible, il ne les empêchera pas d'émouvoir son ame. Aussi faut-il regarder comme très-extraordinaires, ces hommes qui, dans les plus importantes actions de leur vie, et lorsqu'ils devaient éprouver les plus vives agitations, ont pu se livrer au sommeil.

Exemples: Alexandre; Othon; Caton; Auguste; Marius.

La raison nous ordonne bien d'aller tousiours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train : et, ores que (*a*) le sage ne doibve donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droicte carriere, il peult bien, sans interest (*b*) de son debvoir, leur quitter aussi cela, d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnee, ie crois que le pouls luy battroit plus fort, allant à l'assault

(*a*) *Quoique le sage ne doive pas permettre aux*, etc. — C.

(*b*) *Sans manquer à son devoir, leur permettre aussi*, etc. — C

qu'allant disner : voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause, i'ai remarqué pour chose rare, de veoir quelquesfois les grands personnages, aux plus haultes entreprinses et importants affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand, le iour assigné à cette furieuse battaille contre Darius, dormit (*a*) si profondement et si haulte matinee, que Parmenion feut contrainct d'entrer en sa chambre, et, approchant de son liet, l'appeller deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant. L'empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuict, aprez avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs, et affilé le trenchant d'une espee de quoy il se vouloit donner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chascun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir, que ses valets de chambre l'entendoient ronfler (*b*). La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesme cecy : car Caton estant prest à se desfaire, ce pendant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si

(*a*) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 11,
(*b*) Plutarque, *Vie d'Othon*, c. 8. — C.

les senateurs qu'il faisoit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique (*a*), se meit si fort à dormir qu'on l'oyoit soufflер, de la chambre voisine; et celuy qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que la tormente empeschoit les senateurs de faire voile à leur ayse, il y en renvoya encores un aultre, et se r'enfonçant dans le lict, se remeit encores à sommeiller iusques à ce que ce dernier l'asseura de leur partement (*b*). Encores avons nous de quoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menaceoit par la sedition du tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armee, lors de l'esmotion de Catilina; auquel decret Caton seul resistoit, et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menaces au senat : mais c'estoit au lendemain, en la place, qu'il falloit venir à l'execution, où Metellus, oultre la faveur du peuple et de Cæsar, conspirant lors aux advantages de Pompeius, se debvoit trouver accompaigné de force esclaves estrangiers et escrimeurs à oultrance, et Caton, fortifié de sa seule constance; de sorte que ses parents, domestiques et beaucoup de gents de

(*a*) Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*, c. 19 — C.
(*b*) *Départ* — C.

bien en estoient en grand soulcy, et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le dangier qu'ils luy veoyoient preparé; mesme sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer et se tormenter en sa maison : là où luy, au contraire, reconfortoit tout le monde; et, aprez avoir souppé comme de coustume (*a*), s'en alla coucher, et dormir de fort profond sommeil iusques au matin, que l'un de ses compaignons au tribunat le veint esveiller pour aller à l'escarmouche. La cognoissance que nous avons de la grandeur de courage de cet homme, par le reste de sa vie, nous peult faire iuger, en toute seureté, que cecy luy partoit d'une ame si loing eslevee au dessus de tels accidents, qu'il n'en daignoit entrer en cervelle, non plus que d'accidents ordinaires.

En la battaille navale que Augustus gaigna contre Sextus Pompeius en Sicile, sur le poinct d'aller au combat (*b*), il se trouva pressé d'un si profond sommeil, qu'il fallut que ses amis l'esveillassent pour donner le signe de la battaille : cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher, depuis, qu'il n'avoit pas eu le cœur seu-

(*a*) Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*, c. 8. — C.
(*b*) Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 16. — C.

lement de regarder les yeulx ouverts l'ordonnance de son armee, et de n'avoir osé se presenter aux soldats, iusques à ce qu'Agrippa luy veinst annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eu sur ses ennemis. Mais quant au ieune Marius, qui feit encores pis, car le iour de sa derniere iournee contre Sylla, aprez avoir ordonné son armee et donné le mot et signe de la battaille, il se coucha dessoubs un arbre à l'ombre pour se reposer (*a*), et s'endormit si serré qu'à peine se peut il esveiller de la route et fuitte de ses gents, n'ayant rien veu du combat; ils disent que ce feut pour estre si extremement aggravé de travail et de faulte de dormir, que nature n'en pouvoit plus. Et à ce propos, les medecins adviseront si le dormir est si necessaire, que nostre vie en despende : car nous trouvons bien qu'on feit mourir le roy Perseus de Macedoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil; mais Pline (*b*) en allegue qui ont vescu long temps sans dormir. Chez Herodote (*c*), il y a des nations ausquelles les hommes dorment et veillent par demy annees. Et ceulx qui escri-

(*a*) Plutarque, *Vie de Sylla*, c. 13. — C.

(*b*) *Hist. nat.* l. 7, c. 52. — C.

(*c*) L. 4. — Hérodote n'en parle que par ouï-dire, et déclare positivement qu'il ne le croit point. — C.

vent (*a*) la vie du sage Epimenides, disent qu'il dormit cinquante sept ans de suitte.

CHAPITRE XLV.

DE LA BATTAILLE DE DREUX.

Sommaire. Il importe peu que, dans une action guerrière, un chef ne fasse pas tout ce que commande le devoir ou la bravoure, pourvu qu'il obtienne la victoire. Là, on ne doit compte que des succès.
Exemples: Le duc de Guise; Philopœmen; Agésilas.

Il y eut tout plein de rares accidents en nostre battaille de Dreux (*b*): mais ceulx qui ne favorisent pas fort la reputation de M. de Guyse, mettent volontiers en avant qu'il ne se peult excuser d'avoir faict alte et temporisé avecques les forces qu'il commandoit, cependant qu'on enfonçoit monsieur le connestable chef de l'armee, avecques l'artillerie; et qu'il valoit mieulx se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, que, attendant l'advantage de le veoir en queue, souffrir

(*a*) Diogène Laërce, *Vie d'Épiménide*, l. 1, segm. 109. — C.
(*b*) Donnée en 1562, sous le règne de Charles IX, et gagnée par la conduite et la valeur du duc de Guise. — C.

une si lourde perte. Mais, oultre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confessera ayseement, à mon advis, que le but et la visee, non seulement d'un capitaine, mais de chasque soldat, doibt regarder la victoire en gros; et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ait, ne le doibvent divertir de ce poinct là. Philopœmen (*a*), en une rencontre de Machanidas, ayant envoyé devant pour attaquer l'escarmouche, bonne trouppe d'archers et gents de traict; et l'ennemy, aprez les avoir renversez, s'amusant à les poursuyvre à toute bride, et coulant, aprez sa victoire, le long de la battaille où estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en esmeussent, il ne feut d'advis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy pour secourir ses gents; ains les ayant laissé chasser et mettre en pieces à sa veue, commencea la charge sur les ennemis au battaillon de leurs gents de pied, lors qu'il les veid tout à fait abandonnez de leurs gents de cheval; et bien que ce feussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les print à l'heure que, pour tenir tout gaigné, ils commenceoient à se desordonner, il en veint ayseement à bout; et, cela fait, se meit à poursuyvre Machanidas. Ce cas est germain à celuy de monsieur de Guyse.

(*a*) Plutarque, *Vie de Philopœmen*, c. 6. — C.

En cette aspre battaille d'Agesilaus (*a*) contre les Bœotiens, que Xenophon, qui y estoit, dict estre la plus rude qu'il eust óncques veu, Agesilaus refusa l'advantage, que fortune luy presentoit, de laisser passer le battaillon des Bœotiens et les charger en queue, quelque certaine victoire qu'il en preveist, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance; et pour montrer sa prouesse, d'une merveilleuse ardeur de courage choisit plustost de leur donner en teste : mais aussi feut il bien battu et blecé, et contrainct enfin de se desmesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gents pour donner passage à ce torrent de Bœotiens; puis, quand ils feurent passez, prenant garde qu'ils marchoient en desordre comme ceulx qui cuidoient bien estre hors de tout dangier, il les feit suyvre et charger par les flancs : mais pour cela ne les peut il tourner en fuitte à val de route; ains se retirerent le petit pas, montrants tousiours les dents, iusques à ce qu'ils se feurent rendus à sauveté (*b*).

(*a*) Plutarque, *Vie d'Agésilas*. — C.
(*b*) En lieu de sûreté.

CHAPITRE XLVI.

DES NOMS.

Sommaire. Il est des noms qui, à certaines époques, sont pris en mauvaise part. Quelques noms paraissent particulièrement affectés à telles ou telles familles de souverains. — Il est avantageux de porter un nom facile à prononcer, et qui se retient facilement. — Influence des noms.—Il serait bon de ne jamais traduire en français les noms propres latins; ni en latin, les noms français.—On ne devrait point prendre en France, des noms des terres: c'est le moyen de faire méconnaître les races. Les armoiries, comme les surnoms, éprouvent de grands changements: quelles étaient les armoiries de Montaigne? — On se donne bien de la peine pour illustrer un nom qui sera souvent mal écrit ou mal prononcé par la postérité. — Les noms ne sont au reste que de vains sons, ou des traits de plume insignifiants. Après ceux qui les ont illustrés, ils sont souvent portés par les plus vils des hommes. — Mais qu'importe aux grands hommes qui ne sont plus, la gloire de leurs noms?

Exemples: Henri duc de Normandie; l'empereur Geta; le roi Henri II; un jeune homme de Poitiers; Pythagore: les Calvinistes; Jacques Amyot; le connétable Duguesclin; Nicolas Denisot; Suétone; Bayard; Antoine Iscalin; Epaminondas; Scipion l'Africain.

QUELQUE diversité d'herbes qu'il y ait, tout

s'enveloppe sous le nom de salade : de mesme, sous la consideration des noms, ie m'en voys faire icy une galimafree de divers articles.

Chasque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne sçais cõmment, en mauvaise part : et à nous Iehan, Guillaume, Benoist (*a*). Item, il semble y avoir, en la genealogie des princes, certains noms fatalement affectez : comme des Ptolomees à ceulx d'Aegypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres, et en nostre ancienne Aquitaine; des Guillaumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu (*b*), par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legiere, mais toutesfois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblee de la noblesse y feut si grande, que, pour passetemps, s'estant divisee en bandes par la ressemblance des noms; en la premiere troupe qui feut des Guillaumes, il se trouva cent dix

---

(*a*) *Guillaume*, dit le Dictionnaire de Trévoux, se disait autrefois par mépris des gens dont on ne faisait pas grand cas. — E. J.

(*b*) Le nom de *Guienne* ne vient point de *Guillaume*, mais bien du mot *Aquitania*, l'Aquitaine, dont on a fait d'abord l'*Aquienne*, et ensuite la *Guienne*. — A. D.

chevaliers assis à able portants ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistants, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes (*a*) : on servoit cèlles qui se commenceoient par M : mouton, marcassin, merlus, marsoin, ainsi des aultres.

Item, il se dict qu'il faict bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation : mais encores, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau, et qui ayseement se puisse prononcer et retenir; car les roys et les grands nous en cognoissent plus ayseement, et oublient plus mal volontiers; et de ceulx mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceulx desquels les noms se presentent le plus facilement à la langue. I'ay veu le roy Henry second ne pouvoir nommer à droict un gentilhomme de ce quartier de Gascoigne; et à une fille de la royne, il feut luy mesme d'advis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfants.

(*a*) *Ælii Spartiani*, ANTONIUS GETA, n° 9?, *Hist. August.* —C.

Item, on dict que la fondation de nostre Dame la grand' à Poitiers, print origine de ce qu'un ieune homme desbauché, logé en cet endroict, ayant recouvré une garse, et luy ayant d'arrivee demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vifvement esprins de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soubdain, mais en amenda tout le reste de sa vie : et qu'en consideration de ce miracle, il feut basty, en la place où estoit la maison de ce ieune homme, une chappelle au nom de nostre Dame, et depuis l'eglise que nous y veoyons. Cette correction voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame : cette aultre suivante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels ; Pythagoras, estant en compaignie de ieunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison publique, commanda à la menestriere (*a*) de changer de ton ; et, par une musique poisante, severe et spondaïque, enchanta tout doulcement leur ardeur, et l'endormit. Item, dira pas (*b*) la posterité que nostre reformation d'auiourd'huy ayt esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement com-

(*a*) Sextus Empiricus, *adversùs Mathem.* l. 6. — C

(*b*) C'est-à dire, *la postérité ne dira-t elle pas*, etc. — C.

battu les erreurs et les vices, et rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeïssance, de paix, et de toute espece de vertu; mais d'avoir passé iusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Louys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieulx sentants de la foy? Un gentilhomme, mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoient esté bien aultres gents que Pierre, Guillot, et Michel. Item, ie sçais bon gré à Iacques Amyot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison françoise, les noms latins touts entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement; mais desia l'usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. I'ai souhaité souvent que ceulx qui escrivent les histoires en latin (*a*) nous laissassent nos noms touts tels qu'ils sont; car en faisant

(*a*) Comme aurait dû faire le président de Thou dans son histoire, d'ailleurs si estimée de tout sincère amateur de la vérité. — C.

de Vaudemont, *Vallemontanus*, et les metamorphosant pour les garber (*a*) à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.

Pour clorre nostre compte, c'est un vilain usage, et de tresmauvaise consequence en nostre France, d'appeller chascun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cogneu et honnoré, ne peult honnestement l'abandonner : dix ans aprez sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesme; devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes. Il ne fault pas aller querir d'aultres exemples, que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms : cependant l'origine de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps ie n'ay veu personne, eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ayt attaché incontinent des tiltres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ayt enté en quelque illustre tige : et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines (*b*) à

(*a*) *Pour leur donner un air, une tournure.* — E. J.

(*b*) *Plus susceptibles de falsifications*, du latin *idoneus*. — C.

falsification. Combien avons nous de gentils-hommes en France qui sont de royale race selon leurs comptes? plus, ce crois ie, que d'aultres. Feut il pas diot de bonne grace par un de mes amis? ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un aultre; lequel aultre avoit, à la verité, quelque prerogative de tiltres et d'alliances esleveés au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chascun, cherchant à s'egualer à luy, alleguoit, qui une origine, qui une aultre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique, et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'oultremer. Comme ce feut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que, par temerité, il avoit iusques lors vescu avec eulx en compaignon; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leur vieilles qualitez, il commenceoit à les honnorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprez sa farce, il leur dict mille iniures: «Contentons nous, de par Dieu! de ce de quoy nos peres se sont contentez; et de ce que nous sommes; nous sommes assez, si nous le sçavons bien maintenir: ne desadvouons pas la fortune et condition de nos ayeuls, et ostons

ces sottes imaginations qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer. »

Les armoiries n'ont de seureté non plus que les surnoms. Ie porte d'azur semé de trefles d'or, à une patte de lyon de mesme, armee de gueules, mise en fasce. Quel privilege a cette figure pour demourer particulierement en ma maison ? un gendre la transportera en une aultre famille : quelque chestif acheteur en fera ses premieres armes. Il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion. Mais cette consideration me tire par force à un aultre champ. Sondons un peu de prez, et, pour Dieu ! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se boulleverse le monde : où asseons nous cette renommee que nous allons questant avecques si grand' peine? c'est, en somme, Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'esperance, qui, en un subiect mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, l'eternité, et remplissant l'indigence de son maistre de la possession de toutes les choses qu'il peult imaginer et desirer, autant qu'elle veult ! Nature nous a là donné un plaisant iouet ! Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour touts potages, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aysez à varier, que

ie demanderois volontiers, A qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin (*a*)? Il y auroit bien plus d'apparence icy, qu'en Lucien, que Σ (*b*) mit T en procez; car

Non levia aut ludicra petuntur
Præmia: (1)

il y va de bon; il est question, laquelle de ces lettres doibt estre payee de tant de sieges, batailles, bleceures, prisons et services faicts à la couronne de France par ce sien fameux connestable.

Nicolas Denisot (*c*) n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bastir le conte d'Alsinois, qu'il a estrenné de la gloire de sa poesie et peincture. Et l'historien Suetone n'a aimé que le sens du sien; et, en ayant privé Lenis, qui estoit le surnom de son pere, a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escripts. Qui croiroit que le ca-

(*a*) Ménage a remarqué qu'on nommait le célèbre *du Guesclin* de quatorze façons differentes: *du Guéclin*, *du Gayaquin*, *du Guesquin*, *Guesquinius*, *Guesclinius*, *Guesquinus*, etc.

(*b*) L'S grecque. Montaigne fait ici allusion à une dispute des lettres grecques qui est dans Lucien. — E. J.

(1) Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. *Énéid*, l. 12, v. 764.

(*c*) Né au Mans l'an 1515. *Voyez* Lacroix du Maine et du Verdier. — C.

pitaine Bayard n'eust honneur que celuy qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail? et qu'Antoine Escalin se laisse voler, à sa veue, tant de navigations et charges par mer et par terre, au capitaine Poulin et au baron de la Garde (*a*). Secondement, ce sont traicts de plume communs à mill'hommes. Combien y a il, en toutes les races, de personnes de mesme nom et surnom? et en diverses races, siecles et païs, combien? L'histoire a cogneu trois Socrates, cinq Platons, huict Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores : et pensez combien elle n'en a pas cogneu. Qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompee le grand? Mais, aprez tout, quels moyens, quels ressorts y a il qui attachent à mon palefrenier trespassé, ou à cet aultre homme qui eut la teste trenchee en Aegypte, et qui ioignent à eulx cette voix glorifiee et ces traicts de plume ainsin honnorez, à fin qu'ils s'en advantagent?

Id cinerem et manes credis curare sepultos? (1)

(*a*) Antoine *Escalin* (c'était son véritable nom) fut aussi appelé le *capitaine Paulin* et *baron de la Garde*. C'était un officier de fortune, qui se distingua dans la carrière militaire et dans celle des ambassades, sous les règnes de François I^er^ et de ses successeurs, jusqu'à Charles IX. — C.

(1) Croyez-vous que tout cela puisse toucher une froide cendre et des mânes ensevelis? *Enéid.* l. 4, v. 34.

Quel ressentiment ont les deux compaignons en principale valeur entre les hommes, Epaminondas, de ce glorieux vers qui court tant de siecles pour luy en nos bouches,

Consiliis nostris laus est attrita Laconum; (1)

et Africanus, de cet aultre,

A sole exoriente, supra Mæoti' paludes,
Nemo est qui factis me æquiparare queat. (2)

Les survivants se chatouillent de la doulceur de ces voix, et, par icelles sollicitez de ialousie et desir, transmettent inconsidereement par fantasie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment; et, d'une pipeuse esperance, se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait. Toutesfois,

Ad hæc se
Romanus Graiusque et Barbarus induperator
Erexit; causas discriminis atque laboris
Inde habuit: tanto maior famæ sitis est, quàm
Virtutis? (3)

---

(1) Ma prudence a renversé Lacédémone et sa gloire. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 17.

(2) De l'aurore au couchant il n'est point de guerriers
Dont le front soit couvert de si nobles lauriers.
Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 17.

(3) Voilà l'espérance qui enflamma les généraux grecs et barbares; voilà ce qui leur fit endurer mille travaux, affronter mille dangers; tant il est vrai que l'homme est plus altéré de gloire que de vertu! Juv. sat. 10, v. 137.

CHAPITRE XLVII.

DE L'INCERTITUDE DE NOSTRE IUGEMENT.

Sommaire. En mille occasions, on doit être incertain sur le parti qu'il faut prendre.—Par exemple : faut-il poursuivre à outrance un ennemi vaincu? D'un côté, on peut regarder comme un témoignage de faiblesse ou de vanité, de ne pas suivre le cours de ses succès; mais c'est aussi quelquefois une preuve d'ambition démesurée, ou d'une imprudence qui peut devenir fatale : le désespoir donne de nouvelles forces aux vaincus. — Faut-il permettre que les soldats soient richement armés? Leur courage en est quelquefois excité; ils en sont plus fiers, et d'ailleurs ont le désir de conserver des armes précieuses. Mais on présente aussi à l'ennemi un appât de plus. — Faut-il permettre aux soldats d'insulter l'ennemi? S'il est bon de maintenir dans les soldats l'idée de leur supériorité sur leurs adversaires, on voit aussi que les injures rendent le courage à ceux qui l'avaient perdu. — Un général doit-il se déguiser pour n'être pas reconnu des ennemis? Cette ruse a quelquefois du succès; mais elle expose le général à être méconnu de ses propres troupes. — Faut-il attendre l'ennemi ou l'aller attaquer? D'un côté l'armée qui attend le combat, sent faiblir son courage; d'un autre, elle le dissipe et perd ses forces dans des courses pénibles.—Vaut-il mieux attendre les enne-

mis dans son pays, que d'aller les combattre chez eux? Il n'est que trop vrai que le pays souffre de la présence de l'armée qui doit le défendre; mais elle y trouve aussi avec bien plus de facilité et d'abondance, tout ce qui peut pourvoir à ses besoins. — Mille exemples prouvent que dans toutes les questions ci-devant posées, on a eu quelquefois raison, quelquefois tort de se décider ou pour l'affirmative ou pour la négative. On doit en conclure que, surtout en guerre, le succès des événements dépend bien plus de la fortune que du raisonnement et de la prudence.

Exemples: Victoire de Montcontour; Philippe II; Sylla et Marius; M. de Foix à Ravennes; M. d'Enguien à Cerisoles; Pharax; Clodomir, roi d'Aquitaine; Antiochus; Lycurgue; Pyrrhus; Alexandre; César; Lucullus; Agis; Agésilas; Gilippus; Pompée; Cléarque; François Ier; Scipion; Annibal; les Athéniens en Sicile; Agathocles.

C'est bien, ce que dict ce vers,

Ἐπέων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα. (1)

« Il y a prou de loy (*a*) de parler, par tout, et pour, et contre. »

Pour exemple :

Viuse Annibal, e non seppe usar poi

(1) *Iliade*, l. 20, v. 249.

(*a*) C'est-à-dire, *il y a beaucoup de liberté de parler*, ou, *on peut parler à son aise.* — E. J.

Ben la vittoriosa sua ventura. (1)

Qui vouldra estre de ce party, et faire valoir avecques nos gents la faulte de n'avoir dernierement poursuyvi nostre poincte à Moncontour; ou qui vouldra accuser le roy d'Espaigne (*a*) de n'avoir sceu se servir de l'advantage qu'il eut contre nous à Sainct Quentin; il pourra dire cette faulte partir d'une ame enyvree de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel, plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goust de l'accroistre, desia par trop empesché à digérer ce qu'il en a: il en a sa brassee toute comble, il n'en peult saisir davantage; indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre *mains*: car quel prouſit en sent il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus? Quelle esperance peult on avoir qu'il ose une aultre fois attaquer ceulx cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuyvre touts rompus et effroyez,

Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror? (2)

---

(1) Annibal vainquit les Romains, mais il ne sut pas profiter de sa victoire. PETRARCA, 3e *partie des Sonnets.*

(*a*) Philippe II, qui battit les Français près de Saint-Quentin, en 1556, le 10e d'août, fête de saint Laurent. — C.

(2) Lorsque la fortune entraîne tout, lorsque tout cède à la terreur? LUCAN. l. 7, v. 734.

Mais enfin, que peult il attendre de mieulx que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gaing: tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle; ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où Cæsar eut du pire prez la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius (*a*) qu'il eust esté perdu, si leur capitaine eust sceu vaincre: et luy chaussa bien aultrement les esperons quand ce feut à son tour. Mais pourquoy ne dira on aussi, au contraire, Que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise; Que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescripte; et Que de se reiecter au dangier aprez la victoire, c'est la remettre encores un coup à la mercy de la fortune; Que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne poulser son ennemy au desespoir? Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayants desfaict les Marses, en voyants encores une troupe de reste qui, par desespoir, se revenoient ietter sur eulx comme bestes furieuses, ne feurent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eust emporté à poursuyvre trop asprement

(*a*) Plutarque, *Vie de César*, c. xi. — C.

les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillee de sa mort : toutesfois encores servit la recente memoire de son exemple à conserver monsieur d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles.

Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout aultre moyen d'eschapper que par les armes ; car c'est une violente maisfresse d'eschole que la necessité : *gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis.* (1)

Vincitur haud gratis iugulo qui provocat hostem. (2)

Voylà pourquoy Pharax (*a*) empescha le roy de Lacedemone, qui venoit de gaigner la iournee contre les Mantineens, de n'aller affronter mille Argiens qui estoient eschappez entiers de la desconfiture; ains les laisser couler en liberté, pour ne venir à essayer la vertu picquee et despitee par le malheur. Clodomire, roy d'Aquitaine, aprez sa victoire, poursuyvant Gondemar, roy de Bourgoigne, vaincu et fuyant, le força de tourner teste; mais son opiniastreté luy osta le fruict de sa victoire, car il y mourut.

---

(1) C'est ce que Montaigne vient de dire en français. *Decl. Pseud. Latronis, Fragmenta Sallust.*

(2) Celui qui defie la mort ne la reçoit guère sans la donner. Lucan. l. 4, v. 275.

(*a*) Diodore de Sicile, l. 12, c. 25. — C.

Pareillement, qui auroit à choisir, ou de tenir ses soldats richement et sumptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cæsar (*a*) et aultres, que c'est tousiours un aiguillon d'honneur et de gloire au soldat de se veoir paré, et une occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes comme ses biens et heritages; raison, dict Xenophon (*b*), pourquoy les Asiatiques menoient en leurs guerres, femmes, concubines, avecques leurs ioyaux et richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi, de l'aultre part, qu'on doibt plustost oster au soldat le soing de se conserver, que de le luy accroistre; qu'il craindra, par ce moyen, doublement à s'hazarder: ioinct que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire par ces riches despouilles; et a lon remarqué que d'aultres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus, montrant à Hannibal l'armee qu'il preparoit contre eulx, pompeuse et magnifique en toute sorte d'equipage, et luy demandant: « Les Romains se contenteront ils de cette armee? » « S'ils s'en contenteront, res-

(*a*) Suétone, *in J. Cæsare*, § 67. — C.

(*b*) *Cyropédie*, l. 3, c. 3, § 1. — C.

pondict il : vrayment, ouy; pour avares qu'ils soyent (*a*). » Lycurgus deffendoit (*b*) aux siens, non seulement la sumptuosité en leur equipage, mais encores de despouiller leurs ennemis vaincus; voulant, disoit il, que la pauvreté et frugalité reluisist avecques le reste de la battaille.

Aux sieges et ailleurs où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner et iniurier de toutes façons de reproches, et non sans apparence de raison; car ce n'est pas faire peu, de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort outragé, et qu'il ne reste remede que de la victoire : si est ce qu'il en mesprint à Vitellius (*c*); car, ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats desaccoustumez de longue main du faict de la guerre, et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant enfin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité, et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remeit par ce moyen

(*a*) Aulu-Gelle, l. 5, c. 5. — C.

(*b*) Plutarque, *Apophth. Lacon.*, à la fin de ceux de Lycurgue. — C.

(*c*) Ou plutôt à ses lieutenants qui commandaient en son absence. *Voyez* Plutarque, *Vie d'Othon*, c. 3. — C.

le cœur au ventre, ce que nuls exhortements n'avoient sceu faire; et les attira luy mesme sur ses bras, où lon ne les pouvoit poulser. Et de vray, quand ce sont iniures qui touchent au vif, elles peuvent faire ayseement que celuy qui alloit laschement à la besongne pour la querelle de son roy; y aille d'une aultre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armee, et que la visee de l'ennemy regarde principalement cette teste à laquelle tiennent toutes les aultres et en despendent, il semble qu'on ne puisse mettre en doubte ce conseil, que nous veoyons avoir esté prins par plusieurs grands chefs, de se travestir et desguiser sur le poinct de la meslee: toutesfois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuyr; car le capitaine venant à estre mescogneu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence vient aussi quant et quant à leur faillir, et, perdant la veue de ses marques et enseignes accoustumees, ils le iugent, ou mort, ou s'estre desrobé desesperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy veoyons favoriser tantost l'un, tantost l'aultre party. L'accident de Pyrrhus, en la battaille qu'il eut contre le consul Levinus en Italie, nous sert à l'un et l'aultre vi-

sage; car pour s'estre voulu cacher soubs les armes de Demogacles (*a*), et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doubte sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'aultre inconvenient de perdre la iournee. Alexandre, Cæsar, Lucullus, aimoient à se marquer au combat par des accoustrements et armes riches, de couleur reluisante et particuliere : Agis, Agesilaus, et ce grand Gilippus (*b*), au rebours, alloient à la guerre obscurement couverts et sans atour imperial.

A la battaille de Pharsale, entre aultres reproches qu'on donne à Pompeius (*c*), c'est d'avoir arresté son armee pied coy, attendant l'ennemy : « Pour autant que cela (ie desroberay icy les « mots-mesmes de Plutarque (*d*) qui valent mieulx « que les miens) affoiblit la violence, que le cou- « rir donne aux premiers coups; et quant et « quant oste l'eslancement des combattants les « uns contre les aultres, qui a accoustumé de les « remplir d'impetuosité et de fureur, plus qu'aul- « tre chose, quand ils viennent à s'entrechoc- « quer de roideur, leur augmentant le courage

(*a*) Ou plutôt de *Mégaclès*, comme on le voit dans Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, c. 8. — C.

(*b*) *Voyez* Diodore de Sicile, l. 13, c. 33. — C.

(*c*) C'est César qui blâme lui-même Pompée d'en avoir usé ainsi. *De Bello Civili*, l. 3, c. 17. — C.

(*d*) C'est-à-dire, de son traducteur Amyot, dans la *Vie de Pompée*, c. 19. — C.

« par le cry et la course; et rend la chaleur des « soldats, en maniere de dire, refroidie et figee. » Voylà ce qu'il dict pour ce roolle. Mais, si Cæsar eust perdu, qui n'eust peu aussi bien dire, Qu'au contraire, la plus forte et roide assiette est celle en laquelle on se tient planté sans bouger; et Que qui est en sa marche arresté, resserrant et espargnant pour le besoing sa force en soy mesme, a grand advantage contre celuy qui est esbranlé, et qui a desia consommé à la course la moitié de son haleine? oultre ce que l'armee, estant un corps de tant de diverses pieces, il est impossible qu'elle s'esmeuve, en cette furie, d'un mouvement si iuste, qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance, et que le plus dispos aille aux prinses, avant que son compaignon le secourre.

En cette vilaine battaille de deux freres Perses, (a), Clearchus, Lacedemonien, qui commandoit les Grecs du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge, sans se haster: mais à cinquante pas prez, il les meit à la course, esperant, par la briefveté de l'espace, mesnager et leur ordre et leur haleine; leur donnant cependant l'advantage de l'impetuosité pour leurs personnes et pour leurs armes à traicts. D'aultres ont reglé ce

(a) Artaxerxès Memnon et Cyrus. — C.

doubte en leurs armees, de cette maniere (*a*) : « Si les enpemis vous courent sus, attendez les « de pied coy : s'ils vous attendent de pied coy, « courez leur sus. »

Au passage que l'empereur Charles cinquiesme feit en Provence, le roy François feut au propre d'eslire, ou de luy aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres : et bien qu'il considerast, Combien c'est d'advantage de conserver sa maison pure et nette des troubles de la guerre, à fin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuellement fournir deniers et secours au besoing ; Que la necessité des guerres porte à touts les coups de faire le gast (*b*), ce qui ne se peult faire bonnement en nos biens propres ; et si le païsan ne porte pas si doulcement ce ravage de ceulx de son party, que de l'ennemy, en maniere qu'il s'en peult ayseement allumer des seditions et des troubles parmy nous ; Que la licence de desrober et piller, qui ne peult estre permise en son pays, est un grand support aux ennuis de la guerre ; et qui n'a aultre esperance de gaing que sa solde, il est malaysé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme et de sa retraicte ; Que celuy qui met la nappe, tumbe tousiours des despens ;

(*a*) Plutarque, dans les *Préceptes de Mariage*, § 34. — C.

(*b*) *Le degast*, comme on a mis dans quelques éditions. — C.

Qu'il y a plus d'alaigresse à assaillir qu'à deffendre; et Que la secousse de la perte d'une bataille dans nos entrailles est si violente, qu'il est malaysé qu'elle ne croulle tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ny qui se prenne si ayseement à credit, et qui s'espande plus brusquement; et que les villes qui auront ouï l'esclat de cette tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblants encores et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaulde qu'elles ne se iectent à quelque mauvais party: si est ce (*a*) qu'il choisit de rappeller les forces qu'il avoit delà les monts, et de veoir venir l'ennemy. Car il peult imaginer, au contraire, Qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté (*b*) de toutes commoditez; Les rivières, les passages, à sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers en toute seureté, et sans besoing d'escorte; Qu'il auroit ses subiects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le dangier plus prez; Qu'ayant tant de villes et

(*a*) *Quoi qu'il en soit, François I se détermina à rappeler*... Tout ce qui suit jusqu'à la fin du paragraphe est tiré presque mot pour mot d'un discours fait en plein conseil par François I^er^, tel qu'on le trouve dans les Mémoires de Guillaume du Bellay, l. 6. fol. 258. — C.

(*b*) C'est-à-dire, *abondance*. — *Planté* et *planté*, de *plénité*, qui vient de *plenitas*, abondance. — C

de barrieres pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité et advantage; Et, s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et à son ayse, il pourroit veoir morfondre son ennemy, et se desfaire soy mesme par les difficultez qui le combattroient engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant, ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy feist guerre, nul moyen de refreschir ou d'eslargir son armee, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blecez, nuls deniers, nuls vivres, qu'à poincte de lance, nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux ny de païs qui le sceust deffendre d'embusches et surprinses; et, s'il venoit à la perte d'une battaille, aulcun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faulte d'exemples pour l'un et pour l'aultre party.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes, et le combattre en Italie, où il estoit; d'où bien luy print. Mais, au rebours, Hannibal, en cette mesme guerre, se ruina d'avoir abandonné la conqueste d'un païs estrangier pour aller deffendre le sien. Les Atheniens, ayants laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire : mais Agathocles, roy de Syracuse, l'eut favorable,

ayant passé en Afrique, et laissé la guerre chez soy.

Ainsi nous avons bien accoustumé de dire, avecques raison, que les evenements et issues despendent, notamment en la guerre, pour la pluspart, de la fortune, laquelle ne se veult pas renger et assubiectir à nostre discours et prudence, comme disent ces vers,

Et malè consultis pretium est; prudentia fallax:
Nec fortuna probat causàs, sequiturque merentes;
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.
Scilicet est aliud quod nos cogatque regatque
Maius, et in proprias ducat mortalia leges. (1)

Mais à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en despendent bien autant; et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours. « Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dict Timæus en Platon, parce que, comme nous, nos discours ont participation grande à la temerité du hazard ».

(1) Souvent l'imprudence réussit, et la prudence nous trompe; souvent la fortune ne favorise pas les plus dignes. Toujours inconstante, elle voltige çà et là au gré de ses caprices. C'est qu'il y a une puissance supérieure qui nous maîtrise, et qui tient sous sa dependance toutes les choses mortelles. Manil. l. 4, v. 95.

CHAPITRE XLVIII.

DES DESTRIERS.

Sommaire. Chez les Romains les chevaux avaient différents noms, suivant l'emploi auquel ils étaient destinés. — Il y a des chevaux façonnés à secourir leurs maîtres, à se précipiter sur ceux qui les attaquent. — Divers chevaux célèbres; ceux des Mamelucks; le Bucéphale d'Alexandre; etc.—L'exercice du cheval est salutaire. — Les anciens ôtaient aux peuples nouvellement conquis leurs armes et leurs chevaux. — Nos pères ne voulaient pas combattre à cheval, afin de ne devoir rien qu'à leur propre valeur. — Les armes les plus courtes, qui atteignent de plus près, sont les meilleures; une épée vaut mieux qu'un pistolet. Il faut espérer qu'on quittera l'usage des armes à feu pour reprendre les armes anciennes. Ce que c'était que la *Phalarica.* Autres armes des anciens qui suppléaient à nos armes à feu.— Plusieurs peuples ont excellé dans l'art de manier les chevaux. — Dans tel pays, les mules et les mulets étaient regardés comme une monture honorable: ailleurs, les gentilshommes ne pouvaient s'en servir.—Quelques nations se nourrissent du sang et de la chair des chevaux.— Les Américains prirent pour des dieux les premiers cavaliers qu'ils virent.— Dans les guerres, les chevaux ont souvent procuré la victoire. Ils ont été quelquefois la cause de la perte de ceux qui

les montaient. — Dans les froids extrêmes, on les a quelquefois éventrés, pour se réchauffer dans leurs corps. — Aucun peuple ne surpasse les Français, pour leur adresse et leur grace, à cheval.

Exemples : Artibius, général persan ; Charles VIII ; les Mamelucks ; Pompée et César ; Alexandre et son cheval Bucéphale ; les Parthes ; l'empereur des Turcs ; les anciens Français ; Pierre Pol ; les Suèves ; les Massiliens, etc. ; les chevaliers de l'Écharpe ; les Assyriens ; les Scythes ; les Turcs ; les Américains ; les Indiens ; Rutilianus Flaccus ; le duc de Moscovie ; Bajazet ; Crésus ; les Lacédémoniens ; Alexandre ; M. de Carnavalet ; le prince de Sulmone.

Me voicy devenu grammairien, moy qui n'apprins iamais langue que par routine, et qui ne sçais encores que c'est d'adiectif, coniunctif et d'ablatif. Il me semble avoir ouï dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales*, ou *dextrarios* (*a*), qui se menoient à dextre, ou à relais, pour les prendre touts frais au besoing : et de là vient que nous appellons *Destriers* les chevaux de service : et nos romans disent ordinairement, *Adestrer* pour *Accompaigner*. Ils appelloient aussi *desultorios equos*, des chevaux qui estoient dressez de façon que, courants de toute leur roideur, accouplez coste à

(*a*) *D'attelage ou de main. Funales* (de *funis*, corde), qu'on tient avec des cordes. — E. J.

coste l'un de l'aultre, sans bride, sans selle, les gentilshommes romains, voire touts armez, au milieu de la course se iectoient et reiectoient de l'un à l'aultre. Les Numides gendarmes menoient en main un second chéval, pour changer au plus chauld de la meslee : *quibus, desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerrimam sæpè pugnam, in recentem equum, ex fesso, armatis transsultare mos erat : tanta velocitas ipsis, tamque docile equorum genus !* (1) Il se treuve plusieurs chevaulx dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espee nue, se iecter, des pieds et des dents, sur ceulx qui les attaquent et affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis; ioinct que vous ne les desprenez pas à vostre poste, quand ils se sont une fois harpez, et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à Artibius, general de l'armee de Perse, combattant contre Onesilus, roy de Salamine, de personne à personne, d'estre monté sur un cheval façonné en cette eschole ; car il feut cause de sa

(1) A l'exemple de nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur l'autre, les Numides avaient coutume de mener deux chevaux; et, tout armés, dans le fort du combat, ils se jetaient souvent d'un cheval fatigué sur un cheval frais : telle etait leur agilité et la docilité de leurs chevaux ! TITE-LIVE, l. 23, c. 29.

mort, le coustillier (*a*) d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx entre les deux espaules, comme il s'estoit cabré sur son maistre. Et ce que les Italiens disent, qu'en la battaille de Fornuove, le cheval du roy Charles le deschargea, à ruades et pennades, des ennemis qui le pressoient, et qu'il estoit perdu sans cela; ce feut un grand coûp de hazard, s'il est vray. Les Mammelus se vantent d'avoir les plus adroicts chevaulx de gendarmes du monde; que par nature et par coustume ils sont faicts à cognoistre et distinguer l'ennemy, sur qui il fault qu'ils se ruent de dents et de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur faict; et pareillement à relever, de la bouche, les lances et dards emmy la placæ, et les offrir au maistre, selon qu'il le commande. On dict de Cæsar, et aussi du grand Pompeius, que parmy leurs aultres excellentes qualitez, ils estoient forts bons hommes de cheval: et de Cæsar, qu'en sa ieunesse, monté à dos sur un cheval, et sans bride, il luy faisoit prendre carriere, les mains tournees derriere le dos. (*b*) Comme nature a voulu faire de ce personnage,

---

(*a*) On nommait *coustilliers*, dit Fauchet, les valets qui portaient la *coustille*, et se tenaient près de l'homme d'armes. *Coustille* était une épée, ou long poignard. Borel, dans son *Trésor de Recherches gauloises*, etc.

(*b*) Plutarque, *Vie de César*, c. 5. — C.

et d'Alexandre, deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcee à les armer extraordinairement : car chascun sçait du cheval d'Alexandre, Bucephal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un taureau ; qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, feut honnoré aprez sa mort, et une ville bastie en son nom. Cæsar en avoit aussi un aultre (*a*) qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle cóupee en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ny dressé que par Cæsar, qui dedia son image aprez sa mort à la deesse Venus.

Ie ne desmonte pas volontiers quand ie suis à cheval ; car c'est l'assiette en laquelle ie me treuve le mieulx, et sain et malade. Platon (*b*) la recommende pour la santé ; aussi dict Pline (*c*) qu'elle est salutaire à l'estomach et aux ioinctures. Poursuyvons doncques, puisque nous y sommes.

On lit en Xenophon (*d*) la loy deffendant de voyager à pied à homme qui eust cheval. Trogus et Iustinus (*e*) disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval, non seulement la

(*a*) Suétone, *in J. Cæsare*, § 61. — C.
(*b*) *Des Lois*, l. 7. — C.
(*c*) L. 28, c. 4. — C.
(*d*) *Cyropédie*, l. 4, c. 3.—C.
(*e*) Justin, l. 41.—C.

guerre, mais aussi touts leurs affaires publicques et privez, marchander, parlementer, s'entretenir, et se promener; et que la plus notable difference des libres et des serfs, parmy eulx, c'est que les uns vont à cheval, les aultres à pied: institution nee du roy Cyrus. Il y a plusieurs exemples, en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulierement de Cæsar), de capitaines qui commandoient à leurs gents de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuyte, et pour l'advantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat: *Quo, haud dubiè, superat Romanus* (1), dict Tite Live. Si est il que la premiere proyision de quoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conqueste, c'estoit leur oster armes et chevaux: pourtant veoyons nous si souvent en Cæsar: *arma proferri, iumenta produci, obsides dari iubet* (2). Le grand seigneur ne permet auiourd'huy, ny à chrestien, ny à iuif, d'avoir cheval à soy, soubs son empire.

Nos ancestres, et notamment du temps de la

(1) Où, sans aucun doute, les Romains excellent *L.* 9, c. 22.

(2) Il commande qu'on livre armes, chevaux, ôtages. *De Bello Gallico*, l. 7, c. 11

guerre des Anglois, ez combats solennels et iournees assignees, se mettoient, la plupart du temps, touts à pied, pour ne se fier à aultre chose qu'à leur force propre et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthes, en Xenophon (*a*), vostre valeur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence; son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche; s'il a faulte de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, ie ne treuve pas estrange que ces combats là feussent plus fermes et plus furieux, que ceulx qui se font à cheval :

Cædebant pariter, pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota, neque illis : (1)

leurs battailles se voyoient bien mieulx contestees; ce ne sont à cette heure que routes, *primus clamor atque impetus rem decernit* (2): et chose que nous appellons à la societé d'un si grand hazard, doibt estre en nostre puissance le plus qu'il

(*a*) Dans sa *Cyropédie*, l. 4, c 3.—C.

(1) Personne ne songeait à fuir; les vainqueurs, les vaincus avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble. *Enéid*. l. 10, v. 756.

(2) Les premiers cris et le première charge décident de la victoire. Tit. Liv. l. 25, c. 41.

se peult; comme ie conseillerois de choisir les armes les plus courtes, et celles de quoy nous nous pouvons le mieulx respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espee que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la pouldre, la pierre, le rouet, desquelles la moindre qui vienne à faillir, vous fera faillir votre fortune. On assene peu seurement le coup que l'air vous conduict,

Et, quò ferre vèlint, permittere vulnera ventis:
Ensis habet vires; et gens quæcumque virorum est
Bella gerit gladiis. (1)

Mais quant à cette arme là, i'en parleray plus amplement, où ie feray comparaison des armes anciennes aux nostres; et sauf l'estonnement des aureilles, à quoy desormais chascun est apprivoisé, ie crois que c'est une arme de fort peu d'effect, et espere que nous en quitterons un iour l'usage. Celle de quoy les Italiens se servoient, de iect et à feu, estoit plus effroyable: ils nommoient *Phalarica* une certaine espece de iaveline, armee par le bout d'un fer de trois pieds, à fin qu'il peust percer d'oultre en oultre

(1) Lorsqu'on laisse aux vents le soin de diriger ses coups. L'épée est la force du soldat; toutes les nations guerrières combattent avec l'épée. Lucan. l. 8, v. 384.

un homme armé; et se lançoit tantost de la main en la campaigne, tantost à tout des engeins, pour deffendre les lieux assiegez : la hampe, revestue d'estouppe empoixee et huilee, s'enflammoit de sa course; et, s'attachant au corps ou au bouclier, ostoit tout usage d'armes et de membres. Toutesfois il semble que pour venir au ioindre, elle portast aussi empeschement à l'assaillant, et que le champ ionché de ces tronçons bruslants peult produire en la meslée une commune incommodité :

> Magnum stridens contorta phalarica venit,
> Fulminis acta modo. (1)

Ils avoient d'aultres moyens, à quoy l'usage les dressoit, et qui nous semblent incroyables, par inexperience; par où ils suppleoient au deffault de nostre pouldre et de nos boulets. Ils dardoient leurs piles (*a*) de telle roideur, que souvent ils en enfiloient deux boucliers et deux hommes armez, et les cousoient. Les coups de leurs frondes (*b*) n'estoient pas moins certains et loingtains : *saxis globosis... fundâ, mare apertum incessentes.... coronas modici circuli, magno ex*

(1) Semblable à la foudre, la phalarique fendait l'air avec un horrible sifflement. *Enéid.* l. 9, v. 705.

(*a*) *Javelots.*—E. J.

(*b*) *Frondes.*—E. J

intervallo loci, assueti traïicere : non capita modò hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent (1). Leurs pieces de batteries representoient, comme l'effect, aussi le tintamarre des nostres : *ad ictus mœnium cum terribili sonitu editos, pavor et trepidatio cœpit* (2). Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssoient ces armes traistresses et volantes; duicts à combattre main à main avecques plus de courage. *Non tam patentibus plagis moventur.... Ubi latior quàm altior plaga est, etiam gloriosiùs se pugnare putant : iidem, quum aculeus sagittæ aut glandis abditæ introrsùs tenui vulnere in speciem urit... tùm, in rabiem et pudorem tam parvæ peremptis pestis versi, prosternunt corpora humi* (3): peincture bien voisine d'une

(1) Exercés à lancer sur la mer les cailloux ronds que l'on trouve sur les rivages, et à tirer d'une distance considérable dans un cercle de médiocre grandeur, ils blessaient leurs ennemis non seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu'il leur plaisait. Tit. Liv. l. 38, c. 29.

(2) Au retentissement des murailles frappées avec un bruit terrible, le trouble et l'effroi s'empara de l'ennemi. Tit. Liv. l. 38, c. 5.

(3) La largeur des plaies ne les effraie pas; lorsque la blessure est plus large que profonde, ils s'en font gloire comme d'une preuve de valeur. Mais lorsque la pointe d'un dard ou une balle de plomb pénètre fort avant dans les chairs en laissant une ouverture peu apparente, alors honteux, furieux de périr par une atteinte si légère, ils se roulent par terre avec une rage convulsive. Tit. Liv. l. 38, c. 21.

arquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraicte, rencontrerent une nation qui les endommagea merveilleusement, à coups de grands àrcs et forts, et de sagettes (*a*) si longgues, qu'à les reprendre à la main, on les pouvoit reiecter à la mode d'un dard, et perceoient de part en part un bouclier et un homme armé. Les engeins (*b*) que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer des gros traicts massifs et des pierres d'horribles grandeurs, d'une si longue volee et impetuosité, representoient de bien prez nos inventions.

Encores ne fault il pas oublier la plaisante assiette, qu'avoit sur sa mule un maistre Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dict aussi ailleurs (*c*), que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant; de quoy les François, Picards, Flamands et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de les veoir » : ce sont ses mots. Cæsar, parlant de ceulx de Suede (*d*) : « Aux

(*a*) *De flesches.*—Voyez Xénophon, *De la retraite des Dix-Mille*, l. 5, c. 2.—C.

(*b*) La *catapulte*, dont Élien attribue l'invention à ce prince. — C.

(*c*) Vol. 1, c. 66. — C.

(*d*) Lisez *de Suève* ou *de Souabe*, peuple d'Allemagne que César

rencontres qui se font à cheval, dict il (*a*), ils se iectent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place, ausquels ils recourent promptement, s'il en est besoin; et, selon leur coustume, il n'est rien si vilain et si lasche que d'user de selles et de bardelles; et mesprisent ceulx qui en usent : de maniere que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. » Ce que i'ay admiré aultrefois, de veoir un cheval dressé à se manier à toutes mains avecques une baguette, la bride avallee sur ses aureilles, estoit ordinaire aux Massiliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

Et gens quæ nudo residens Massylia dorso,
Ora levi flectit, frænorum nescia, virgâ. (1)

Et Numidæ infræni cinguntur. (2)

---

nomme expressément *Suevorum gentem*. La Suède était inconnue aux Romains du temps de César, ce qu'apparemment Montaigne savait fort bien. *Suède* doit donc être ici une faute d'impression, mais qui se trouve dans toutes les éditions que j'ai pu consulter. — C.

(*a*) Dans ses *Commentaires*, l. 4. — C.

(1) Les Massiliens montent des chevaux nus, et les font obéir à une simple verge qui leur tient lieu de rênes et de mors. Lucan. l. 4, v. 682.

(2) Et les Numides conduisant leurs chevaux sans frein. Virg. *Enéid.* l. 4, v. 41.

Equi sine frænis ; deformis ipse cursus, rigidâ cervice, et extento capite currentium (1)

Le roy Alphonse (*a*), celuy qui dressa en Espaigne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre aultres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende; comme ie viens d'apprendre dans les Lettres de Guevara, desquelles ceulx qui les ont appellees Dorees faisoient iugement bien aultre que celuy que i'en foys. *Le Courtisan* (*b*) dict qu'avant son temps, c'estoit reproche à un gentilhomme d'enchevaucher. Les Abyssins, au rebours, à mesure qu'ils sont les plus advancez prez le Pretteian leur prince, affectent pour la dignité et pompe de monter de grandes mules. Xenophon (*c*) recite que les Assyriens tenoient tousiours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux et farouches; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher, que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils

(1) Leurs chevaux sans frein ont l'allure désagréable, l'encolure roide, et la tête tendue en avant. Tit. Liv. I, 35, c. 11.

(*a*) Alphonse XI, roi de Léon et de Castille, mort en 1350.

(*b*) C'est un livre composé en italien par Balthasar de Castillon, sous le titre *del Cortegiano*.—C.

(*c*) *Cyropédie*, l. 3, c. 3, § 14.—C.

ne logeoient iamais en camp qui ne feust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maistre au faict de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice. Les Scythes, où la necessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abruvoient et nourrissoient :

Venit et epoto Sarmata pastus equo. (1)

Ceulx de Crete, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout aultre bruvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux. (*a*).

Pour verifier combien les armees turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres, ils disent, qu'oultre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, et ne mangent que riz et de la chair salee mise en pouldre, de quoy chascun porte ayseement sur soy provision pour un mois, ils savent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent. Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espaignols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaux, que ce feus-

(1) On y voit le Sarmate qui se nourrit du sang de cheval. Mart. *Spectacul. Lib.* epigr. 3, v. 4.

(*a*) Valere Maxime, l. 7, c. 6, § 1.—C.

sent ou dieux, ou animaux en noblesse au dessus de leur nature : aulcuns, aprez avoir esté vaincus, venants demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avecques une toute pareille harangue à celle des hommes, prenants leur hennissement pour language de composition et de treſve. Aux Indes de deçà (*a*), c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant ; le second, d'aller en coche traisné à quatre chevaux ; le tiers, de monter un chameau ; le dernier et plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul. Quelqu'un de nostre temps escrit avoir veu, en ce climat là, des païs où on chevauche les bœufs avecques bastines (*b*), estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture. Quintus Fabius Maximus Rutilianus (*c*), contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval, à trois ou quatre charges, avoient failly d'enfoncer le battaillon des ennemis, print ce conseil : qu'ils debridassent leurs chevaux, et brochassent (*d*) à toute force des esperons ; si que, rien ne les pouvant arrester au travers des armes et

(*a*) Arrien, *Hist. ind.* c 17.—C.
(*b*) *Petits bâts.*—E. J.
(*c*) Ou plutôt *Rullianus*. Tit. Liv. l 7, c 30.—C.
(*d*) *Piquassent.*—E. J

des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gents de pied, qui parfirent une tressanglante desfaicte. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens : *Id cum maiore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immittitis; quod sæpè romanos equites cum laude fecisse suâ memoriæ proditum est. Detractisque frænis, bis ultrò citròque cum magnâ strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt.* (1)

Le duc de Moscovie debvoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envoyoient vers luy des ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pied, et leur presentoit un gobeau de laict de iument (bruvage qui leur est en delices); et si, en beuvant, quelque goutte en tumboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la leicher avec la langue. En Russie, l'armee que l'empereur Baiazet y avoit envoyee, feut accablee d'un si horrible ravage de neiges, que, pour s'en mettre à couvert et sauver du froid, plusieurs s'adviserent de tuer et eventrer

(1) Pour que leur choc soit plus impétueux, débridez vos chevaux, dit-il; c'est une manœuvre dont le succès a souvent fait le plus grand honneur à la cavalerie romaine. A peine l'ordre est-il donné, qu'ils débrident leurs chevaux, percent les rangs ennemis, brisent toutes les lances, reviennent sur leurs pas, et font un grand carnage. Tit. Liv. l. 40, c. 40.

leurs chevaux pour se iecter dedans, et iouïr de cette chaleur vitale. Baiazet, aprez cet aspre estour, où il feut rompu par Tamburlan (*a*), se sauvoit belle erre (*b*) sur une iument arabesque, s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau; ce qui la rendit si flacque (*c*) et refroidie, qu'il feut bien ayseement aprez acconsuyvi (*d*) par ceulx qui le poursuyvoient : on dict bien qu'on les lasche, les laissant pisser; mais le boire, i'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcee. Crœsus, passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pastis où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armee mangeoient de bon appetit; qui feut un mauvais prodige à ses affaires, dict Herodote. Nous appellons un cheval entier, qui a crin et aureille; et (*e*) ne passent les aultres à la montre : les Lacedemoniens (*f*), ayants desfaict les Atheniens en la Sicile, retournants de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre aultres bravades, feirent tondre les chevaux vaincus, et les me-

(*a*) En 1401.
(*b*) *En grande hâte.*—C.
(*c*) Ou *flasque*, comme on a mis dans quelques éditions.—C.
(*d*) *Atteint, attrapé.*— C.
(*e*) *Que les autres chevaux ne surpassent pas, etc.*—E. J.
(*f*) Plutarque, *Vie de Nicias*, c. 10.—C.

nerent ainsin en triumphe. Alexandre combattit une nation (*a*), Dahas (*b*): ils alloient deux à deux armez à cheval à la guerre; mais, en la meslee, l'un descendoit à terre, et combattoient ores (*c*) à pied, ores à cheval, l'un aprez l'aultre.

Ie n'estime point qu'en suffisance et en grace à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieulx advenant à mener un cheval à raison, que i'aye cogneu, feut, à mon gré, monsieur de Carnavalet, qui en servoit nostre roy Henry second. I'ay veu homme donner carriere à deux pieds sur sa selle, demonter sa selle, et au retour la relever, reaccommoder, et s'y rasseoir, fuyant tousiours à bride avallee; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere de bons coups de son arc; amasser ce qu'il vouloit, se iectant d'un pied à terre, tenant l'aultre en l'estrier; et aultres pareilles singeries, de quoy il vivoit. On a veu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus roide course, se reiectoient tour à tour à terre, et puis sur la selle : et un qui, seule-

(*a*) Quinte-Curce, l. 7. c. 7.—C.

(*b*) Les *Dahæ* : Montaigne a mis ce nom à l'accusatif. — E. J.

(*c*) *Tantôt à pied, tantôt à cheval.*—E. J.

ment des dents, bridoit et enharnachoit son cheval : un aultre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'aultre sur l'aultre, portant un second sur ses bras, picquoit à toute bride; ce second, tout debout sur luy, tirant, en la course, des coups bien certains de son arc : plusieurs qui, les iambes contremont, donnoient carriere, la teste plantee sur leurs selles entre les poinctes des cimeterres attachez au harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniements, tenoit soubs ses genouils, et soubs ses orteils, des reales (*a*), comme si elles y eussent esté clouees, pour montrer la fermeté de son assiette.

(*a*) Sorte de monnaie d'Espagne. — E. J.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE TOME SECOND.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAP. XXV. De l'institution des enfants.—A Madame Diane de Foix, comtesse de Gurson. *Pag.* 1

CHAP. XXVI. C'est folie de rapporter le vray et le faulx au iugement de nostre suffisance 74

CHAP. XXVII. De l'amitié. 83

CHAP. XXVIII. Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boëtie. — A Madame de Grammont, comtesse de Guissen. 108

CHAP. XXIX. De la moderation. 120

CHAP. XXX. Des cannibales. 137

CHAP. XXXI. Qu'il fault sobrement se mesler de iuger des ordonnances divines. 165

CHAP. XXXII. De fuir les voluptez, au prix de la vie.. 170

CHAP. XXXIII. La fortune se rencontre souvent au train de la raison. 173

CHAP. XXXIV. D'un default de nos polices. . . . 180

CHAP. XXXV. De l'usage de se vestir. 183

CHAP. XXXVI. Du ieune Caton. 190

CHAP. XXXVII. Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose. 198

CHAP. XXXVIII. De la solitude.. 205

CHAP. XXXIX. Consideration sur Cicero. 228

CHAP. XL. Que le goust des biens et des maulx despend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons. . . . . *Page.* 239
CHAP. XLI. De ne communiquer sa gloire 281
CHAP. XLII. De l'inequalité qui est entre nous. . . 287
CHAP. XLIII. Des loix sumptuaires. 307
CHAP. XLIV. Du dormir. 312
CHAP. XLV. De la battaille de Dreux 317
CHAP. XLVI. Des noms.. 320
CHAP. XLVII. De l'incertitude de nostre iugement. 331
CHAP. XLVIII. Des destriers. 345

FIN DE LA TABLE.

00101739

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016